Dans la savane

Journal d’un voyage au Cameroun

Par Marie Pauline Thorbecke

Avec 16 planches et des illustrations dans le texte, d’après les dessins et les photographies de l’auteure, ainsi qu’une carte d’ensemble de la région parcourue.

1914

Éditions E. S. Mittler & Sohn, Berlin.

Traduction française intégrale



Palmiers à huile dans la savane.

Dans la savane

Journal d’un voyage au Cameroun

Par Marie Pauline Thorbecke

Avec 16 planches et des illustrations dans le texte, d’après les dessins et les photographies de l’auteure, ainsi qu’une carte d’ensemble de la région parcourue.

Berlin, 1914

Publié chez Ernst Siegfried Mittler und Sohn.

Librairie de la Cour royale.

Tous les droits découlant de la loi du 19 juin 1901, ainsi que le droit de traduction, sont réservés.

Cachet de l’exemplaire : Bibliothèque d’État de Brême.

À mon compagnon de vie et de voyage.

Table des matières

Duala, le 19 novembre 1911 - 1
La traversée. Premières impressions du pays et de ses habitants. La ville européenne de Duala. Préparatifs et soucis du voyage.

Nkongsamba, le 24 novembre 1911 - 9
La vie au camp. Nos domestiques noirs. Le climat des hauts plateaux.

Sanschu, le 30 novembre 1911 - 14
Les premières journées de marche. Difficultés avec les porteurs.

Dschang, les 4, 9 et 10 décembre 1911 - 16
Vers les hauts plateaux de l’intérieur. Forêt d’altitude et prairies découvertes. Les Haoussa. Le troc. L’intendance de l’expédition.

Bana, les 17, 24 et 27 décembre 1911 - 30
L’habitat des Nègres des prairies. Chez le chef de Bana. Noël dans la maison d’étape. Danse et jeu.

Bangante, le 1er janvier 1912 - 38
Feux de brousse. La vie sous la tente et pendant la marche.

Sur la rive du Nun, le 4 janvier 1912 - 42
Le premier pont suspendu. Campement dans la savane.

Basset, le 8 janvier 1912 - 45
Dans le riche pays de Bamum, au pied du Bapit. Journée de repos.

Fumban, les 13, 16 et 28 janvier 1912 - 46
Une grande ville africaine. Les concessions des nobles, le palais du chef. Le chef Njoja. L’artisanat des Nègres de Bamum. La mère du chef. La danse des femmes. Des femmes blanches sur les hauts plateaux au climat salubre.

Ngambe, les 2 et 9 février 1912 - 60
Marches forcées. Au-delà du Mbam, en pays tikar. La case ronde. L’expédition se sépare. Chez la potière.

Njua, les 14 et 22 février 1912 - 66
Le travail pendant la marche. Un village familial. L’inselberg Njua. Chaos rocheux et forêts d’herbes.

Au pied des Tsimklong, le 27 février 1912 - 74
En pays inconnu. Forêts-galeries dans la savane. Campement de brousse.

Nkang, le 6 mars 1912 - 76
Journées de repos. Danses des Tikar au clair de lune.

Moschingbe, le 11 mars 1912 - 79
Petites difficultés. Le thermomètre pris pour un charme destiné à faire pleuvoir.

Mongong, les 19, 22, 23 et 28 mars et le 2 avril 1912 - 81
Maladie de notre compagnon de voyage. Tornade et vues lointaines dégagées. Franz part dans les montagnes. Soucis de ravitaillement. Matières colorantes et notions de couleur. Compter et calculer. Le produit de la chasse.

Bambu, les 6, 9, 16, 17 et 21 avril 1912 - 93
Le massif des Ndomme. Chasse aux antilopes et aux buffles. Franz tombe malade. Journées d’inquiétude.

Jakong, le 5 mai 1912 - 100
Convalescence. Femmes tikar.

Joko, les 12, 18 et 29 mai et le 5 juin 1912 - 107
Accueil cordial, jours de fête et vie quotidienne à Joko. Le village haoussa. Séparation d’avec notre compagnon de voyage. Le petit Ntong. Adigu.

Woingbe, le 8 juin 1912 - 122
Reprise du travail. Les cours d’eau pendant la saison des pluies.

Joko, le 10 juin 1912 - 123
Notre chien « Tiger ».

Njinga, le 16 juin 1912 - 125
Montagnes rocheuses dans la plaine des Wute. La route de Jaunde. Le Fui.

Joko, le 25 juin 1912 - 131
Nos hommes. Le conte du chien vorace.

Ngadde, le 4 juillet 1912 - 138
Vers le bord méridional des Ndomme. Le chef Dukan.

Linde, le 13 juillet 1912 - 144
Jeux guerriers et chasse des Wute. La saison des pluies.

Longwe, le 16 juillet 1912 - 149
Éléments de l’histoire du peuple wute.

Mangong, le 21 juillet 1912 - 155
Traversée des Ndomme. Bêtise des Nègres.

Sami, le 11 août 1912 - 158
Le plaisir de marcher et de travailler.

Dogo, le 15 août 1912 - 160
Sur le chemin de Tibati. Caravanes haoussa.

Tibati, les 20 et 28 août 1912 - 162
Le monde des Peuls. La comédie des marmites. Le menu africain. Éléments de l’histoire de Tibati. Selle et cotte de mailles.

Joko, les 12 et 23 septembre, les 4 et 21 octobre et le 2 novembre 1912 - 174
Attentat nocturne, grave blessure. Les médecins au Cameroun. La question de la population. Drames africains. Croyance en Dieu et conceptions du droit chez les Tikar. Assemblée de chefs.

Belang, le 9 novembre 1912 - 197
Rivières impétueuses et sentiers difficiles.

Ngambe, le 21 novembre 1912 - 198
La fonte du laiton chez les Tikar.

Ditam, le 29 novembre 1912 - 202
Bronzes anciens. Palmiers à huile et coton. L’éducation du Nègre. Les bienfaits de l’administration allemande.

Lunda, le 3 décembre 1912 - 206
Vers le massif des Njanti. Ascension du Jangba.

Messee, le 7 décembre 1912 - 210
Mélange de peuples. Le chef Ndenge.

Au village des Pygmées, le 10 décembre 1912 - 214
Nous découvrons des nains ; leur apparence et leur mode de vie.

Djinga, le 12 décembre 1912 - 217
Adieu au travail.

Maison d’étape de Kumojascha, le 18 décembre 1912 - 218
Marche de retour précipitée. De nouveau à Bamum.

Fumban, le 20 décembre 1912 - 222
Nouvelles surprises à Fumban.

Bamengang, le 26 décembre 1912 - 224
Le tissage à Bamum ; un prince nègre moderne. Kuti. Steppe déserte et riches jardins.

Maison d’étape de Melong, le 30 décembre 1912 - 229
La dernière soirée de l’expédition.

Duala, le 7 janvier 1913 - 229
Retour sur la côte européanisée.

En haute mer, le 17 janvier 1913 - 231
Adieu aux tropiques.

Liste des illustrations

Dans le texte

D’après les dessins de l’auteure.

Illustration	Page
Le mont Cameroun	1
Concession du chef à Bana	30
Salle de réception dans la concession du chef à Bamum	53
Concession tikar	60
Massif du Njua	70
Femme tikar revenant des champs	102
Femme tikar avec un enfant	106
Montagnes rocheuses dans la plaine des Wute	125
Guerrier wute	144
Femme haoussa portant du bois	161
La fonte du laiton	201
Massif des Njanti	206
Vignette finale	231

Sur les planches

D’après les photographies de l’auteure.

Illustration	Page
Palmiers à huile dans la savane	Frontispice
Village dans le district de Bana	30
Pont suspendu	44
Njoja	50
Cité des femmes à Bamum	56
Bâtiment d’entrée tikar. Potière tikar	78
Chasse à l’antilope. Station de Joko	108
Femme wute	128
Dans les Ndomme	140
Jeune guerrier wute	148
Dans la forêt-galerie. Dans la savane	158
Homme tikar avec un enfant. Jeune fille tikar	184
Gens du peuple tikar	192
Village wute	212
Tissage à Bamum	224
L’auteure. Caravane de porteurs	228

Carte d’ensemble de la région parcourue
À la fin du livre.

Note sur la traduction

Cette édition française traduit le texte de Marie Pauline Thorbecke publié à Berlin en 1914 sous le titre Auf der Savanne. Tagebuch einer Kamerunreise. Elle comprend le journal, sa préface, la dédicace, la table des matières, les listes et les légendes des illustrations, la carte et les annonces de l’éditeur présentes dans l’exemplaire numérisé.

Les noms de lieux et de personnes suivent l’édition d’origine. Le vocabulaire et les jugements de l’auteure sont conservés dans leur sens historique. Les notes de l’édition allemande sont traduites avec le texte ; les remarques ajoutées à la présente traduction sont expressément désignées comme telles.

Les références du sommaire renvoient aux pages du livre allemand. Cette pagination est rappelée en bas de chaque page de la traduction, à côté du numéro du scan, pour permettre de retrouver le passage correspondant. Les planches photographiques ont leur propre numéro. Les pages blanches et les doubles prises de vue des mêmes planches ne sont pas reproduites.

Les sommes sont conservées en marks et en pfennigs. Dans le texte, la livre allemande correspond à 500 grammes et le quintal allemand à 50 kilogrammes. Les formulations en pidgin sont rendues en français et leurs explications originales sont également traduites.

Remarque de traduction : à la page 116, l’entrée du 5 juin porte le millésime 1913 dans l’original, alors qu’elle se trouve au milieu du journal de 1912. Cette probable coquille est conservée et signalée par la mention [sic].

Préface

Lors d’une expédition scientifique dans l’intérieur du Cameroun, qui portait le nom de « voyage de recherche de la Société coloniale allemande », j’ai accompagné mon mari, le Dr Franz Thorbecke, de l’automne 1911 au début de l’année 1913, en qualité de peintre de l’expédition, et j’ai également pris part à tous les autres travaux. Le Dr Leo Waibel fut notre compagnon de voyage, malheureusement pour peu de temps seulement. L’expédition avait pour missions l’exploration géographique et économique des régions tikar et wute, ainsi que la constitution d’une collection ethnologique provenant des territoires que nous traversions.

Pendant le voyage, j’ai rédigé des lettres en forme de journal et les ai envoyées au pays.

Si j’ose livrer ces lettres au public, c’est dans le désir de gagner de nouveaux amis à ce pays brûlant qui m’est devenu cher au cours de quinze mois de travail. Le Cameroun a mauvaise réputation ; son climat passe pour très malsain, et l’on considère encore comme une entreprise aventureuse qu’une femme y accompagne son mari, surtout lorsqu’elle ne peut rester sur la côte, mais doit le suivre à l’intérieur. Pourtant, le pays vaut en vérité mieux que sa réputation. Au cours de notre longue pérégrination, j’ai appris à connaître de nombreuses régions où la vie est aussi saine qu’elle peut l’être sous les tropiques, où les grandes

altitudes et l’air sec enlèvent au climat tout ce qu’il a d’accablant et d’étouffant, où des nuits fraîches et claires revigorent sans cesse le corps et préservent la résistance des nerfs. Les femmes allemandes peuvent y vivre sans mettre leur santé en jeu, et il serait bon que leur nombre augmentât. Elles y trouvent bien des tâches à accomplir, car la vie des hommes là-bas n’est pas toujours facile, et une femme peut apporter beaucoup d’aide. Mais elles trouvent aussi beauté et intérêt dans les aspects changeants du paysage, dans la vie simple des indigènes, si étrangère à la nôtre, et surtout dans le contact quotidien avec une nature grandiose et originelle.

Si je réussis à gagner de nouveaux amis au Cameroun et à contribuer à dissiper les préjugés, ces pages auront atteint leur but.

Heidelberg, automne 1913.

Marie Pauline Thorbecke.



Le mont Cameroun

Duala, le 19 novembre 1911

Nous voici réellement arrivés, et toute l'agitation, la terrible précipitation des dernières semaines avant le départ sont loin derrière nous ; la longue traversée s'est interposée comme une coupure bienfaisante et apaisante. La première semaine de voyage, jusqu'aux Canaries, constitue sans doute un petit chapitre à part lors de chaque traversée vers l'Afrique : tempêtes en mer du Nord et dans la Manche, ravissement devant le soleil toujours plus éclatant, le bleu de la mer toujours plus pur, tandis que les anciennes impressions d'Europe s'estompent au contact des nombreux passagers qui se rendent dans ces îles heureuses pour leur plaisir ou pour se rétablir. Puis quelques journées, pendant lesquelles on ne voit autour du petit univers confortable du navire que de l'eau gris-bleu et de l'air gris-bleu, nous en détachent à leur tour ; et, un après-midi, on aperçoit au loin, à l'horizon, le continent africain. Sous le soleil ardent qui pèse comme du plomb sur la mer argentée, lisse comme de la soie, une basse bordure sombre émerge au-dessus de l'eau ; elle s'élève peu à peu en deux collines aplaties, qui tombent à pic vers la mer au sud. L'écume blanche des brisants vient les battre ; on distingue également quelques buissons et quelques arbres, auxquels le cap Vert doit

son nom. L’impression d’ensemble correspond exactement à l’idée que je me faisais d’une telle côte africaine : solitaire, dénudée et pathétique dans l’immense simplicité de ses lignes et de ses couleurs.

Des images fantastiques se succèdent dès que l’on débarque dans l’un des ports ; le rouge lumineux du sol, le bleu d’une intensité indescriptible des amples vêtements sur les silhouettes sombres couleur de bronze, semblent littéralement se graver dans les yeux. Puis la navigation monotone reprend dans une chaleur accablante. Le navire se tient constamment à quelques kilomètres seulement de la côte ; on perd vite la sensation d’une traversée océanique pour subir bien davantage l’impression de l’immense, de l’écrasante uniformité de ce pays. Savoir à quelle vitesse avance notre navire et ne voir pourtant, toujours et encore, que la même chose, matin et soir, sous le soleil brûlant ou dans les averses de la tornade, toujours la même côte, d’une hauteur uniforme, d’un vert uniforme, avec sa bande de sable jaune éclatant et son mince trait de ressac blanc au-dessus de l’eau bleue : voilà qui donne une idée des dimensions gigantesques de ce continent.

Et maintenant nous sommes à terre. Je suis assise sur la véranda de l’hôtel, qui se trouve au sommet du plateau de Joss, haut d’une dizaine de mètres et descendant à pic vers la plage. Devant moi, je vois un petit morceau de pelouse, puis plusieurs papayers, dont les feuilles immenses forment une couronne ronde directement à partir du tronc épais et gorgé de sève, quelques gracieux cocotiers légèrement courbés et de petits arbustes aux fleurs d’un rouge ardent parmi un vert vigoureux. Au-delà, en contrebas, la plage jaune, la jetée, des maisons blanches et la baie lisse comme un miroir, dont la rive opposée

est bordée d’épais fourrés de palétuviers. Tout brûle et tremble sous le soleil de plomb ; de temps à autre, un léger souffle vient de la mer, mais Noirs et Blancs se sont pour la plupart retirés dans les maisons ; la plage, où résonnait ce matin un grand marché aux poissons et aux légumes, est presque entièrement déserte.

L’horizon est maintenant ceint de toutes parts d’amas de nuages qui dissimulent complètement le grand mont Cameroun. Hier soir, il nous est apparu dans une beauté grandiose et saisissante. Peu avant le coucher du soleil, au-dessus du premier plan vert doré de palmiers et de papayers, de l’eau bleu-vert et des sombres palétuviers, il se dressait, dans des tons purs de violet rosé, devant le ciel clair jaune verdâtre : une image dont la délicate ardeur des couleurs rappelait les représentations japonaises du Fuji-Yama. Le mont Cameroun est toutefois moins escarpé, beaucoup plus large et plus massif. Vu de Duala, il apparaît comme un cône puissant, aplati, presque symétrique ; dans la ligne légèrement incurvée de son profil, on distingue deux plateaux qui montent doucement jusqu’à la pente suivante, plus raide ; le sommet est tronqué : une montagne gigantesque, haute de plus de 4 000 mètres, d’une forme volcanique d’une pureté parfaite.

Duala est une grande localité bien entretenue. Les premiers colons se sont établis là où le haut plateau de Joss, autrefois habité par les Nègres Bell, s’élève au-dessus de la forêt de palétuviers de la côte basse ; de là, la ville s’est peu à peu étendue le long du rivage. Sur la rive opposée s’est développée, en étroite relation avec elle, la petite localité de Bonaberi, point de départ du chemin de fer que nous prendrons vers l’intérieur.

Sans aucun doute, nombre de villes portuaires de la côte occidentale africaine

bénéficient d’un plus beau site que Duala ; mais, malgré les montagnes et les forêts qui les entourent, elles ne sont souvent, à l’intérieur, que des amas de pierres brûlants et désolés. Duala, au contraire, a l’allure d’une agréable cité-jardin. En une longue rangée espacée, les maisons blanches aux toits gris pâle ou rouges et aux larges vérandas surplombent la plage de la baie ; plusieurs chemins montent à pic depuis la plage jusqu’au plateau de Joss et pénètrent dans la ville. Partout, des jardins s’étendent entre les maisons, avec de ravissants cocotiers légèrement courbés, des palmiers à huile dressés, des bananiers et des papayers vert clair, d’immenses manguiers touffus que leur silhouette et le vert profond de leurs feuilles me portent surtout à comparer à nos marronniers, ainsi que des pelouses et des arbustes fleuris. Des rangées d’arbres ont été plantées le long des rues, les chemins sont bien entretenus ; et l’on s’étonne tout à fait de trouver encore, çà et là, entre les maisons européennes grandes ou petites, élégantes ou simples, mais toujours avenantes, un dédale de basses cases indigènes à moitié en ruine, assemblées avec des perches et des nattes brunes.

Duala compte une quantité surprenante de maisons de commerce et de boutiques - avec, comme toute dernière nouveauté, même une pharmacie, chose qui va tellement de soi en Europe - , et presque aucun de ces commerces n’est spécialisé. On peut tout acheter partout : saucisses, conserves de fruits et farine, vêtements, chaussures, ustensiles de cuisine, malles et cartes postales en couleurs ; quelques commerçants seulement ont commencé à exposer ces marchandises si diverses dans des pièces distinctes. Nous avons encore complété de bien des façons l’équipement de notre expédition, et je crois que nous aurions pu nous procurer ici, tout aussi bien qu’au pays, beaucoup plus de choses encore, surtout des provisions

- mais cela prendrait du temps, et nous sommes heureux de pouvoir gagner l’intérieur et nous mettre au travail le plus vite possible.

Nous avons quitté le bord il y a cinq jours et logeons dans le seul hôtel de la localité. Le souvenir du pays et du navire est encore très vivant ; aussi, malgré une nourriture véritablement bonne, l’installation de cette auberge nous paraît-elle assez primitive. Je suis persuadée qu’un hôtel un peu plus élégant pourrait également subsister dans une ville telle que Duala.

J’ai pu constater qu’une maison tropicale pouvait être très jolie et agréable à vivre sans aucun luxe particulier, lorsque nous avons été reçus ces jours-ci dans trois demeures. Il est vrai qu’elles ne se composent généralement que de deux pièces, d’environ 24 mètres carrés chacune ; s’y ajoutent une cuisine, une réserve et le logement des boys. Mais le véritable espace de vie est la grande véranda, qui fait parfois tout le tour de la maison. Celle que nous avons vue lors d’une petite réception du soir était vraiment très belle et immense : la table dressée, un buffet, un charmant coin à thé avec des meubles en rotin, un bureau et quelques armoires semblaient presque s’y perdre. Tout était peint dans des tons clairs, aéré, accueillant et merveilleusement frais.

D’après tout ce que j’ai vu et entendu pendant ces quelques jours, les femmes blanches qui habitent des maisons aussi judicieusement conçues se portent très bien à Duala, malgré la mauvaise réputation du climat côtier. L’une d’elles m’a raconté qu’elle avait vécu sans interruption pendant plus de deux ans dans les localités du littoral camerounais et qu’elle y avait eu son premier enfant ; ni elle ni son petit garçon n’avaient jamais souffert du paludisme. Il est vrai que, comme sans doute

la très grande majorité des Européens de Duala, elle observe strictement une prophylaxie régulière à la quinine. Tenir une maison confortable et une bonne table ne présente plus guère de difficultés particulières à Duala. Certes, chaque maîtresse de maison possède probablement sa réserve de denrées de toutes sortes, qu'elle administre elle-même, comme le faisaient jadis nos grands-mères ; mais dès qu'il manque quelque chose, les magasins d'alimentation peuvent y pourvoir, ou l'un des grands vapeurs qui font escale ici presque chaque semaine et cèdent toujours une partie de leurs provisions fraîches conservées en chambre froide. Le chemin de fer amène le bétail de boucherie de l'intérieur, les Nègres apportent presque quotidiennement du poisson au marché, on se procure de la glace auprès d'une machine à glace en ville ou à bord d'un vapeur ; et, comme très peu de femmes ont besoin de mettre elles-mêmes la main aux travaux ménagers, leur tâche consiste essentiellement à diriger avec intelligence et habileté, et à surveiller constamment, les domestiques noirs. Cela semble, il est vrai, absolument indispensable, et la question des domestiques occupe ici encore plus de place que chez les ménagères d'Allemagne.

Naturellement, cette question revêt aussi pour nous la plus grande importance ; nous devons essayer de trouver le meilleur personnel possible, car, une fois en route et dans l'intérieur, il ne sera plus possible de trouver un nouveau cuisinier ni un nouveau blanchisseur. Jusqu'ici, nous n'avons engagé qu'un boy, Jsono, un garçon de Jaunde âgé d'environ quatorze ans, qui a expressément demandé à pouvoir travailler pour la Missis. Il a déjà été au service d'une dame et sait même agrafer une robe. Peut-être est-il un peu sot ; mais, en tout cas, il est très zélé, et surtout soucieux d'aller continuellement chercher de l'eau propre pour la

toilette. Je doute toutefois qu'il en aille encore ainsi une fois « en brousse ». Hier soir, il nous a accompagnés à une réception selon l'usage africain. Il marchait devant nous en nous éclairant avec une grande lanterne, puis s'est assis et endormi, avec d'autres boys, sur le seuil de nos hôtes, jusqu'à ce qu'il nous reconduise de nuit à l'hôtel à travers la ville obscure, chancelant de fatigue.

Je suis moi-même surprise de m'être déjà tellement habituée à la vue des Nègres sur le navire que ces apparitions noires ne me paraissent plus du tout étrangères. Chaque vapeur embarque en effet à Monrovia un certain nombre de Nègres qui exécutent les travaux de chargement dans la fournaise des ports africains. Mais, bien plus que ces gens sales et bruyants, ce sont toujours les rameurs venus de la terre qui conduisent les petites embarcations de chargement à travers les brisants qui m'ont intéressée. Ils sont superbes à voir, ces corps nus d'un brun sombre qui portent tout au plus un étroit pagne, là, au grand air, dans le soleil, se détachant sur l'eau bleue, dans un mouvement puissant et vivant ! Tous sont admirablement faits, les uns minces et élancés, les autres trapus, avec des muscles de géants ; pas un seul n'est gras ni décrépit. Le travail éprouvant a si magnifiquement façonné leurs corps qu'ils ressemblent à un groupe de bronzes brillants en mouvement. Moins le Nègre porte de vêtements, plus il est beau. Depuis que j'avais vu les rameurs nus, je ne pouvais plus supporter les travailleurs du navire, qu'ils fussent des Kru ou des Wheyboys. Ces tricots sales, ces pantalons déchirés et ces bonnets informes ne laissent voir que la tête laide, semblable à celle d'un singe, tandis que, chez l'homme nu,

la beauté du corps fait entièrement oublier la tête disgracieuse. Je réagis curieusement à ces deux aspects. Si je vois un Noir habillé, je le désigne en pensée comme un « Nègre » ; s'il m'est très antipathique, comme un « Nigger » ; mais, devant l'enfant de la nature dévêtu, c'est toujours notre bon vieux mot allemand « Maure » qui me vient à l'esprit. Ces gaillards tout à fait noirs et nus, avec leurs têtes laineuses et leurs dents brillantes, peut-être encore un collier autour du cou, sont bel et bien les « Maures » des anciens récits de voyage, des gravures sur cuivre et des livres d'images. N'est-il pas dommage que nous ayons oublié notre mot allemand pour adopter le mot portugais ?

À Duala, on ne trouve que des « Nègres », ou l'espèce encore pire. Nous ne rencontrerons sans doute à nouveau des « Maures » que dans l'intérieur.

Nos bagages ont été débarqués sans encombre et transportés directement du vapeur à Bonaberi, vers le chemin de fer, au moyen d'une allège ; chacun de nous n'a emporté à Duala que les effets les plus indispensables. Nous avons échappé à la vérification douanière minutieuse de chaque colis grâce aux listes de colisage et aux factures des fournisseurs que nous avons pu présenter.

Partout, nous avons reçu un accueil très aimable ; les autorités douanières, la compagnie de navigation, la société de chemin de fer et les maisons de commerce se montrent accommodantes et serviables. Malheureusement, le gouvernement nous a fait savoir que, dans l'intérieur, nous ne pourrions pas loger dans les postes administratifs et militaires, mais devrions établir notre camp à l'extérieur, afin de ne pas troubler le fonctionnement des stations. Nous ne savons pas encore du tout comment nous nous y prendrons pendant la grande saison des pluies ; au pire, nous nous construirons des cases de Nègres, car la tente seule ne protège guère suffisamment des fortes

averses. Notre demande d’affectation permanente d’un ou deux soldats de police a également été rejetée. Eh bien, il nous faudra donc voir comment nous débrouiller sans eux ; nous ne craignons pas de ne pas nous en sortir.

Nkongsamba, le 24 novembre 1911

La vie au camp ! Nous habitons certes le bâtiment d’hébergement du chemin de fer, mais ce ne sont que des murs nus, un toit et une véranda, à peine plus grands que la tente ; pour le reste, c’est déjà la véritable vie d’expédition. Nous fouillons et remuons malles et caisses pour tout préparer à la marche. Ce matin, une caravane de soixante porteurs, accompagnée de six chefs de porteurs et d’un interprète de la station, est partie ; elle transporte en avant jusqu’à Dschang environ les deux cinquièmes de nos bagages.

À leur arrivée, hier soir, une scène gaie et bigarrée s’est déroulée devant notre maison. Tous ces gaillards sombres, presque nus - soixante et onze en tout - ont été rangés sur une longue file, divisés en équipes sous leurs chefs ; puis on a d’abord écarté les malades et on les a renvoyés chez eux, malgré leur résistance, d’un « Allez-vous-en ! ». On a ensuite réglé la question du « chop » ; « chop » signifie nourriture, et ce serait le mot le plus important d’un voyage africain. Naturellement, les soixante-six hommes ont tous déclaré n’avoir rien ; mais Franz a fait ouvrir à chacun son sac de raphia, son « bagage de brousse », et il est apparu que, sur les soixante-six, vingt-huit seulement n’avaient rien ou pas assez et devaient recevoir chacun une mesure de riz. Ils ont installé leur camp de porteurs à peu de distance de notre maison et allumé de grands feux au milieu de la vaste place ; on les voyait ensuite passer et repasser devant eux comme des ombres,

d’un hangar ouvert à l’autre. Plus tard, ils se sont encore mis à chanter et à danser, mais, après cette fatigante journée à faire les bagages, nous étions trop las pour aller les rejoindre. Quand nous sommes allés nous coucher à neuf heures et demie, les feux brûlaient encore ; nous avons laissé ouverte la porte de notre chambre et, en nous endormant, nous entendions le rythme étrange de brèves suites de notes sans cesse répétées. Dehors, sur la véranda, le chien « Tiger » et les boys dormaient au milieu des caisses, de la laine de bois et de la toile de sac.

Ce matin, on a rassemblé soixante charges que nous avions pesées et reconditionnées hier ; une charge de porteur ne doit peser que vingt-cinq à trente kilos et doit aussi pouvoir être bien équilibrée sur la tête. Les soixante charges ont été disposées en une longue rangée ; derrière chaque colis s’accroupissait un porteur. Chacun cherchait naturellement à obtenir le plus léger ou le plus petit ; il y eut d’abord une bruyante querelle, parce que les grands gaillards vigoureux écartaient les plus faibles des petites charges et leur refilaient les plus lourdes.

Une fois cette affaire également réglée avec le plus de justice possible, la caravane s’est mise en marche : un chef de porteurs avec son long bâton en tête, puis tout le cortège derrière lui, toujours l’un derrière l’autre, chacun maintenant sa charge sur la tête avec les bras levés bien haut ; et, pour finir, Franz, mon mari, à cheval. Il est monté aujourd’hui jusqu’à la station, distante de deux heures, pour discuter de la suite avec le chef du poste. L’un des messieurs des comptoirs d’ici lui a prêté le cheval.

Waibel[1] et moi avons pendant ce temps poursuivi ici nos rangements ;

[1] Le Dr Waibel, notre compagnon de voyage.

plus tard, j’ai fait des croquis. Lui emballe et étiquette des plantes récoltées ainsi que toutes sortes de coléoptères, d’araignées, de guêpes et de mouches qu’il a capturés hier soir près de la lampe et enfermés dans son bocal au cyanure de potassium. Derrière la maison, le cuisinier et le blanchisseur s’affairent avec les boys, après être tous allés se laver au ruisseau voisin. Je crois que nous avons vraiment trouvé, avec le cuisinier et le blanchisseur, de bons employés. Tous deux sont des gens du Togo, qui jouissent sur la côte occidentale d’une réputation de compétence et de fidélité particulières. Le cuisinier est mince et élancé, avec des mains très finement dessinées, presque soignées, dont les ongles d’une propreté impeccable m’ont plu dès le premier regard ; le blanchisseur est solide et trapu, son visage noir constamment éclairé d’un large rire ; l’éclat de ses dents rivalise avec le blanc de ses vêtements d’une propreté irréprochable. Conformément à leur dignité, on ne s’adresse pas à ces deux hommes par leur nom, mais par leur titre ; et, heureusement, tous deux semblent capables de bien travailler avec les moyens les plus rudimentaires.

Hier soir, le cuisinier a préparé un excellent pain en utilisant comme four un bidon de pétrole vide en tôle, placé sur un feu couvant ; il y avait disposé, sur quelques petits cailloux, une autre boîte métallique vide contenant la pâte à pain. Le blanchisseur repasse en ce moment une lessive d’environ soixante-dix pièces sur la petite table d’expédition, et chauffe ses fers sur un feu de bois entre quatre pierres. Ce qu’il livre est impeccable.

Les deux boys, Jsono et « Adam Saison sèche » (« drytime », prononcé « Dreidam »), sont encore des diamants bruts. Jsono est plus bête ; mais Dreidam est décidément rusé, et si, d’un côté, c’est avec une joie et une habileté véritablement

diabolique qu'il attrape de « petites bêtes » pour la collection d'insectes de Waibel, de l'autre, nous l'avons surpris à s'approprier l'un de nos sacs à roches comme sac de voyage et à le remplir d'une chemise sale et d'une boîte de pommade rance pour les cheveux. J'ai confié aux deux boys deux anciennes vestes blanches de Franz pour leur servir de tenue de service, afin qu'ils aient une allure un peu convenable lorsqu'ils restent autour de notre table, matin et soir, et transportent chaque assiette d'aluminium et chaque cuillère avec une importance et une lenteur extraordinaires.

Aujourd'hui, ils s'appliquent à ne pas mettre les pouces dans les plats et à ne rien jeter sur la table, car, depuis hier soir, nous avons engagé un troisième boy, déjà un peu plus âgé, qui semble vouloir s'emparer du rôle de premier boy grâce à une plus grande adresse. J'en serais tout à fait satisfaite ; je n'aurais plus à m'occuper de chaque détail et pourrais laisser à Djimbe le soin de montrer tous les gestes aux deux plus jeunes.

Le trajet en chemin de fer à travers la forêt vierge a défilé devant moi comme un rêve ; j'ai l'impression de ne m'être réveillée qu'ici, sur ces hauteurs où, à près de neuf cents mètres d'altitude, nous avons échappé à l'atmosphère humide et étouffante de la côte et de la forêt dense. Ce plateau de Manenguba est magnifique. La chaîne abrupte et déchiquetée de l'Elengum, dans le massif du Manenguba qui s'élève encore à plus de mille mètres au-dessus du plateau, apparaît chaque matin au-dessus de légères nappes de brume, juste devant la véranda de notre maison ; et il suffit de tourner la tête pour apercevoir l'énorme bloc du Nlonako, presque aussi haut. Le plateau ondulé qui s'étend entre

eux est couvert d’herbes vigoureuses qui, en fleur, semblent teintées de rouge. De petits groupes sombres de grands feuillus et de sous-bois épais y sont dispersés, puis se resserrent en forêts sur les pentes des montagnes. Partout, on voit des palmiers ; isolés ou réunis en bosquets clairs, leurs troncs élancés, surmontés d’une couronne ronde et mouvante, s’élèvent au-dessus de l’herbe.

Il fait certes chaud, mais l’air est sec, et nous avons pu, tous ces jours-ci, travailler presque sans interruption aux préparatifs du départ sans fatigue excessive. Comme nos hommes ne connaissent pas encore toutes les caisses et tous les ballots, nous ne nous sommes pas contentés de donner des ordres et des instructions : tous trois, nous avons sérieusement mis la main à la pâte et accompli un véritable travail physique. Pourtant, tout s’est très bien passé ; on n’avait pas plus chaud qu’à la maison en été. Je crois que je n’aurais absolument pas réussi à faire cela dans l’atmosphère de serre de Duala.

Les nuits sont merveilleusement fraîches ici, et heureusement notre bref séjour sur la côte ne nous a pas encore rendus difficiles : nous trouvons cette fraîcheur agréable et ne grelottons pas comme de « vieux Africains ».

Il existe déjà quatre colons sur le plateau de Manenguba qui, avec peu d’argent, ont créé une petite exploitation agricole et emploient quelques ouvriers noirs dans leurs champs. La plupart cultivent des vivres pour les travailleurs du chemin de fer ou des plantations et pour les porteurs ; on dit qu’ils réussissent bien. L’un d’eux est marié et vit ici avec sa famille ; un gérant de comptoir à Nkongsamba a également une jeune femme. Et je dois avouer que, si j’avais le choix entre Duala et le

terminus du chemin de fer du Nord, je préférerais infiniment le plateau, avec son air sec et frais et ses nuits fraîches. Il faudrait certes renoncer aux commodités de la ville côtière ; mais un bon climat n’est-il pas plus précieux ?

Sanschu, le 30 novembre 1911

Nous avons déjà trois journées de marche derrière nous et habitons la troisième des maisons d’étape situées sur la grande route. Nous avons installé nos lits et nos malles dans les deux chambres et sommes assis sur la véranda, sous le toit qui déborde largement. Ces maisons d’étape ont toujours de la place pour plusieurs Européens et, malgré toute leur simplicité - murs nus tressés de nattes ou élevés en terre, sol de terre battue, quelques petites ouvertures d’aération en guise de fenêtres, une porte largement ouverte et, au-dessus de la tête, un toit de nattes - , elles constituent tout de même une installation admirable. Il n’est même pas nécessaire de déballer sa tente, et l’on s’épargne le montage laborieux des mâts et des parois. À côté de la maison des Européens se trouvent des bâtiments pouvant abriter plusieurs centaines de porteurs, ainsi qu’une cuisine, un logement pour les boys et une écurie.

Notre étape d’aujourd’hui, Sanschu, se trouve déjà à environ deux cents mètres au-dessus du soubassement du plateau de Manenguba, dans la montée vers les hauts plateaux herbeux de l’intérieur du Cameroun. Depuis la place devant la maison, qui se dresse à flanc de montagne comme un bastion, on regarde en arrière vers le plateau de Manenguba dont nous venons. Tout près de nous s’étend ce qu’on appelle la plaine des Mbo, un plateau légèrement ondulé que nous avons traversé au cours des trois derniers jours. À droite et à gauche, les montagnes escarpées et profondément découpées de la montée vers le haut plateau intérieur encadrent le tableau. À nos pieds s’étendent des

forêts de palmiers à huile qui, précisément ici, forment des peuplements presque purs, sans autres arbres et presque sans sous-bois. Le pays est si riche et si fertile que le chef du village vient de procurer sans la moindre difficulté des vivres pour nos cent dix hommes et pour quatre cents autres porteurs que nous avons rencontrés, apparemment même davantage qu'il n'en fallait. Et des troupes aussi nombreuses passent ici plusieurs fois par semaine, sans que survienne la disette.

Nos marches ont été courtes ; nous voulons d'abord nous habituer à marcher avant de parcourir de plus grandes distances. Le matin de notre départ de Nkongsamba, nous avons acheté pour trois cent cinquante marks un cheval, une jolie jument baie ; désormais, nous montons à tour de rôle.

Bien entendu, tout le fonctionnement demande encore, au début, de la peine et donne lieu à des difficultés. Tant qu'une telle caravane n'est pas rodée, ce sont des « palabres » continuelles ; aucune charge ne convient à personne et, tous les quarts d'heure, on trouve au bord du chemin quelques porteurs déclarant ne pas pouvoir ou ne pas vouloir aller plus loin. La menace de leur faire donner « vingt-cinq coups » à la station et la promesse d'un « cadeau »[1] à l'étape les font repartir. À l'arrivée au camp, la « palabre de la nourriture » tient le premier rôle. Nous achetons généralement les vivres aux chefs des villages ou aux gardiens noirs des maisons d'étape ; puis, avec l'aide des cinq chefs de porteurs, on aligne par terre un petit tas pour chaque homme. Pour l'instant, seul le fouet empêche les hommes de se jeter comme des bêtes sur leur nourriture afin de s'en emparer au maximum avant que la répartition soit terminée. Le matin aussi, au

[1] Présent ou pourboire.

départ, les choses prennent souvent un tour sauvage ; ils se battent et se griffent comme des fous pour obtenir les charges légères, puis hurlent comme des enfants mal élevés quand on les leur enlève. J’ai dû frapper fermement les doigts de quelques hommes avec mes boîtes de conserve parce qu’ils voulaient m’arracher des mains les caisses à moitié vides pendant que je les remplissais.

Chaque soir se présentent des malades affirmant souffrir de terribles douleurs internes et demandant à être renvoyés. L’un ou l’autre avait effectivement un peu de fièvre. On sort alors la pharmacie de voyage et l’on administre des médicaments : remèdes contre la dysenterie, quinine et antipyrine. Comme tout cela a mauvais goût, les malades étaient guéris le lendemain.

Dschang, le 4 décembre 1911

La première partie de notre marche d’approche est derrière nous. À la station de Dschang, nous avons payé et congédié nos porteurs ; nous voulons maintenant rester ici une semaine. Le chef de la station de Dschang, le lieutenant Rausch, dirige le district depuis des années ; nous voulons obtenir de lui tous les renseignements nécessaires pour le voyage vers Bana et Bangante. Après ces six jours de marche, nous sommes aussi très heureux de pouvoir nous reposer un peu. Même si les distances parcourues n’ont jamais été très grandes, environ quatorze à vingt kilomètres, elles nous ont toujours pris quatre à six heures, avec les arrêts, les photographies, les mesures et les observations. Et, le matin, nous ne sommes jamais parvenus à partir avant sept heures à cause de tous les ennuis que nous donnaient les porteurs, qui ne valaient vraiment guère mieux que des animaux sauvages ; il était donc souvent deux heures, voire davantage, lorsque nous arrivions au camp.

Nous avons traversé de véritables merveilles et vu, depuis Sanschu, tant de choses nouvelles et surprenantes que j’en ai la tête qui tourne.

Il nous a fallu gravir une pente raide jusqu’au haut massif qui borde le plateau intérieur du Cameroun et le sépare du littoral et du palier intermédiaire de la région du Manenguba : ce massif qui a si longtemps fait obstacle à la soumission du pays et oppose aujourd’hui à sa mise en valeur par le chemin de fer et les routes de si extraordinaires difficultés.

Au cours d’une marche brûlante, nous avons franchi le premier jour plus de trois cents mètres de dénivelé ; mais le chemin, aménagé avec le plus grand soin et montant à flanc de montagne en de nombreux lacets, était magnifique. Il y avait des palmiers à huile à n’en plus finir, qui forment ici des forêts entières, de grands arbres feuillus et des buissons denses et enchevêtrés ; entre eux, des fleurs et quantité de petits ruisseaux de montagne sautant sur des dalles rocheuses et répandant autour d’eux une merveilleuse fraîcheur. D’un côté, la montagne tombait brusquement et l’on regardait dans les cimes des arbres ; de l’autre, elle se dressait à pic : partout, une mer de vert dans les nuances les plus diverses. Çà et là, la bande d’un rouge ardent du chemin et les troncs et branches clairs, gris blanchâtre, des arbres y jetaient leur éclat.

Ce sol rouge ! C’est, à vrai dire, ma plus grande surprise. Dans tous mes rêves d’Afrique, je n’avais jamais imaginé que les chemins y seraient rouges. Et d’un rouge aussi ardent que celui d’une bonne brique bien franche chez nous. Ce ruban lumineux qui traverse le paysage donne à toutes les autres couleurs une valeur accrue ; le vert des arbres devient plus profond

et plus plein, le ciel d’un bleu plus intense ; on comprend combien toutes les couleurs sont vigoureuses puisqu’elles peuvent soutenir le voisinage de ce rouge.

Plus nous montions, plus la forêt devenait basse ; peu à peu, elle disparut complètement pour faire place à une herbe dense de hauteur moyenne. Le poste militaire de Mbo se trouve sur une hauteur aussi nue et herbeuse. Il est le plus souvent plongé dans le brouillard, qui nous a également dérobé toute vue sur la plaine. Ses nappes froides et humides nous ont bientôt chassés dans la maison après le coucher du soleil, alors que, jusqu’ici, nous avions toujours passé dehors les soirées fraîches, le meilleur moment de la journée. Nous étions là, vêtus de loden et de sweaters, et avions encore presque froid, car, à mille cinq cents mètres d’altitude, la température tombe très vite le soir. Nous nous croyions dans un refuge alpin lorsque, à la lumière faible de la lampe, assis à l’étroite table d’expédition, nous avons dévoré le repas du soir - une grande marmite de « poulet au riz » - avec une faim de loup que nous n’avions pas encore connue sous les tropiques.

Nos boys claquaient des dents, là-haut ; il nous a fallu ouvrir déjà l’un des ballots de marchandises de troc et offrir à chacun une magnifique couverture rouge, dans laquelle ils se promènent maintenant, fiers comme des rois.

La route de Mbo à Fossongwenschem nous a conduits à travers la plus splendide forêt d’altitude, qui ne commence qu’au-dessus de la région herbeuse. Des arbres gigantesques aux couronnes étalées sont entièrement chargés de lichens, tantôt gris clair, tantôt jaune brun, qui flottent comme des voiles entre les branches. Des plantes grimpantes s’enroulent autour des troncs et ont entièrement envahi certains arbres ; un sous-bois dense d’environ un mètre cinquante couvre le sol. Depuis Mbo, nous avons encore gravi quelque deux cents mètres ; et plus nous montions,

plus c’était beau. Sur les crêtes, la forêt faisait place à l’herbe ; là, par un temps splendide, nous avions vue sur des montagnes abruptes et déchirées, de profondes vallées et une forêt sans fin. Les palmiers à huile avaient depuis longtemps disparu parmi les feuillus ; on n’apercevait plus que rarement un petit buisson de palmiers dattiers, et, à mesure que nous montions, toujours plus de fougères arborescentes, qui atteignaient jusqu’à quatre mètres de haut.

Après avoir franchi le col, nous avons trouvé des feuillus, des fougères arborescentes et des lichens encore plus gigantesques ; de larges couronnes étalées reposaient sur de puissants troncs noueux. Aucune échappée ne s’offrait plus nulle part ; l’air était immobile, sans le moindre mouvement ; on se croyait au milieu d’une forêt sauvage et solitaire s’étendant à des journées de distance. Puis, tout d’un coup, presque comme tranchée net, la forêt qui, un instant auparavant, était encore si dense et impénétrable prit fin. Des montagnes doucement arrondies, entièrement couvertes d’herbe, se déployèrent devant nos regards ; des champs montaient sur les pentes des collines plus basses. Le sol, qui, vers la fin du massif forestier, était devenu gris et sableux, était à présent de nouveau rouge, et de plus en plus ardent à mesure que nous avancions à travers le pays vallonné. Et de l’herbe à perte de vue ! Un vent frais passait dessus, la courbait et la relevait comme un champ de blé de chez nous ; elle s’étendait à l’infini, d’un jaune mat, sous la chaleur tremblante du soleil de midi. Dans les gorges étroites profondément entaillées par les ruisseaux poussaient d’épais fourrés de palmiers raphia, dont les indigènes tirent leur vin de palme, le « mimbo ». Dans les champs, nous avons vu du malabo, un gros tubercule ; des pommes de terre et des bananiers plantains poussaient autour des cases, dont l’aspect est ici tout différent de ce que nous avions vu jusqu’alors.

Sur la côte, dans la plaine des Mbo et dans le massif escarpé, les cases sont minuscules et basses, construites en nattes de palmier et coiffées d’un toit à deux pans peu inclinés. Leur long côté fait toujours face à la route, et c’est là que se trouve l’entrée ; souvent, les pignons s’adossent étroitement les uns aux autres, formant une longue rangée brun sombre sous les bananiers clairs. Çà et là, de semblables cases s’accrochent aussi aux parois abruptes des montagnes. Ici, sur les hauteurs du pays des prairies, les maisons des indigènes surprennent d’abord par leur élévation. Leur corps de bâtiment, de plan carré, est déjà nettement plus haut que large ; au-dessus trône encore un toit massif et élevé, de forme pyramidale aux angles arrondis, qui déborde largement des murs et ressemble presque à un grand chapeau dispensant son ombre. Il est couvert d’épaisses masses d’herbe sèche.

L’étape de Fossongwenschem était entièrement construite dans le style indigène local ; les pièces de la maison des Européens nous ont paru extraordinairement hautes. Les murs étaient faits des robustes nervures des feuilles de raphia, liées ensemble et enduites d’argile rouge feu. Le toit largement débordant était soutenu par des poteaux indépendants et formait une étroite véranda tout autour de la maison. Celle-ci se trouvait sur une petite colline en pente douce ; devant elle s’étendait une longue place au sol bien damé, bordée à droite et à gauche de dix petites cases rouges pour les porteurs, le cuisinier et les boys. Le bâtiment plus bas de l’écurie fermait le côté inférieur de l’ensemble. Vu de la pièce centrale ouverte de notre maison, le tout ressemblait à une cour de ferme allemande ; mais les murs rouges, les toits pointus et, surtout, les Noirs qui, dans le soir tombant, s’y

déplaçaient comme sur une scène profonde et bien encadrée nous rappelaient que nous étions en Afrique. Par-dessus les maisons des porteurs, nous voyions les montagnes qui nous entouraient, presque toutes d'une douceur et d'un arrondi semblables ; une perspective s'ouvrait entre elles : jusque dans les lointains les plus reculés, le même tableau de douces lignes montagneuses couvertes d'herbe.

Les villageois sont venus et nous ont dévisagés ; les porteurs ont dépêché des émissaires pour demander du sel comme supplément de salaire pour cette longue marche ; les boys s'étaient battus et blessés avec des objets pointus, et il a fallu les panser. La nuit était là avant qu'on s'en fût rendu compte.

Dans le pays de prairies découvertes, on aperçoit de loin la localité qu'on veut atteindre ; mais le chemin contourne ensuite encore six montagnes, descend profondément et remonte plusieurs fois, si bien qu'à la fin on croit ne jamais devoir arriver. En revanche, il est d'autant plus beau de bon matin. Il fait alors merveilleusement frais, une lourde rosée s'accroche aux herbes et aux arbres, le vent souffle, et l'on suit avec une joie vive le chemin rouge et sinueux. Ici, à Dschang, nous sommes à environ mille quatre cents mètres d'altitude ; le paysage s'est peu à peu modifié : il n'y a plus de sommets isolés et arrondis, mais de longues lignes de hauteurs qui s'étalent largement, séparées par des vallées peu profondes. Depuis la maison d'étape, située à flanc de colline à quelques centaines de mètres de la station, nous avons tout cela devant nous ; par temps clair, les murailles escarpées des monts Bambuto apparaissent dans le lointain.

Aujourd'hui, nous avons déjà reçu beaucoup de visiteurs noirs. Dans la vallée à nos pieds se trouve, strictement séparé du village des habitants de Dschang établis dans le pays, un établissement

des Haoussa, ce peuple de marchands itinérants qui, venu de très loin au nord, va de pays en pays et que nous rencontrons ici pour la première fois. À peine étions-nous installés dans la maison d'étape que le chef des Haoussa d'ici, le « Madugo », nous envoyait quelques œufs et un petit panier de paille tressée multicolore comme présent de bienvenue, attendant naturellement en retour un cadeau correspondant. Son messager apprit de nos gens que nous achèterions certainement volontiers encore un ou deux chevaux, car un seul cheval pour trois voyageurs donne sans doute une impression un peu pauvre ici, sur les hauts plateaux où les chevaux sont fréquents ; or nos boys, à en juger par le grand nombre de nos charges, nous tiennent décidément pour immensément riches.

Le Madugo est donc venu de très bonne heure aujourd'hui à la maison d'étape pour négocier un cheval, accompagné d'une foule de ses gens. Ils avaient vraiment noble allure : de grands corps élancés, très maigres, avec de petites têtes autour desquelles ils avaient enroulé d'immenses turbans faits de tissus de coton blancs torsadés en gros boudins. Les joues et le cou étaient également tout à fait enveloppés ; seuls dépassaient les yeux, le nez et la bouche, noirs comme de la poix dans ce cadre blanc, aux traits fins et nettement dessinés malgré une mâchoire proéminente. Tout le corps, jusqu'aux pieds, était enveloppé de vêtements plissés, ouverts sur la poitrine et très joliment ornés de broderies jaunâtres. Des anneaux métalliques tintaient à leurs doigts minces et à leurs chevilles ; certains portaient aussi de larges sandales de cuir d'un travail fin et savant. Le cheval - un robuste alezan très clair, avec une large liste - fut présenté. D'un seul bond, le Madugo sauta du sol sur l'animal non sellé, saisit les rênes et le lança

au galop le long de la route, dans un sens puis dans l’autre. Il était superbe à voir lorsqu’il passait dans ses vêtements blancs flottants, poussant le cheval au galop à grands coups qui s’abattaient de haut. Puis le marchandage commença : il demandait trois cents marks, nous en offrions cent ; il vantait son cheval et nous le déprécions ; enfin, l’affaire fut remise au lendemain. Cela va sans doute continuer ainsi pendant une semaine, jusqu’à ce que nous tombions d’accord. En attendant, nous faisons avec lui et les autres Haoussa toutes sortes de petits marchés. Ils montent des charges entières de nattes, de plats en paille, de calebasses décorées, d’armes, de vêtements et d’articles de cuir, et se montrent infatigables bien que nous n’achetions pas grand-chose ; car, plus loin à l’intérieur, nous trouverons certainement tous ces objets meilleurs et moins chers.

Des émissaires des chefs indigènes sont également venus apporter des présents et proposer des objets à vendre. Ici, ils connaissent déjà fort bien la valeur de l’argent et savent aussi que l’Européen collectionneur paie cher les belles pièces. Mais quatre-vingts marks pour un masque de danse brodé de fabrication récente, cela nous paraît tout de même un peu cher. Nous commençons par de plus petits objets : couteaux à manche sculpté et lame ciselée, sacs et coiffes de raphia, contre lesquels nous donnons des cotonnades imprimées de couleurs, du tabac, des miroirs et des cuillères. Lorsque plusieurs marchés se négocient en même temps - car chacun dure un bon moment avec tous ces allers-retours - , les gaillards noirs se moquent les uns des autres et chacun dénigre la marchandise de l’autre pour mieux mettre la sienne en valeur.

D’ailleurs, chacun des messagers a d’abord demandé pour son chef le chien de l’expédition, Tiger,

probablement pour le manger. Une scène de marchandage de ce genre doit être bien amusante à regarder : nous, sur des chaises longues devant notre maison, sous le débord du toit ; les Noirs, par terre en face de nous, les bras et les jambes croisés, se grattant de temps à autre. Le boy Djimbe va et vient entre nous, des coupons de cotonnade de couleur sur le bras, dont il vante les mérites dans un anglais des plus extraordinaires : « Toi pas penser que ce tissu vaut dix fois ce couteau de brousse ? Ce tissu être très très solide, lui avoir belles couleurs. Massa te donner tissu, toi donner couteau ! Toi être sauvage stupide, toi pas savoir que tissu vaut dix fois couteau ? Si toi pas vouloir, va-t'en, Massa plus vouloir te voir. Lui aller acheter autre couteau à autre homme pour un sou. »[1] Quand cela a duré un quart d'heure, le Nègre dit : « Oui, moi vouloir »[2], et le marché est conclu. Pendant toutes ces scènes, la moitié des bagages de notre expédition est étalée autour de nous : toutes les bottes sont au soleil, la literie pend sur une corde ; boîtes de conserve, instruments et papiers, tout est éparpillé alentour, et les merveilles multicolores débordent des charges de marchandises de troc.

Dschang, le 9 décembre

Franz est parti à cheval de très bonne heure aujourd'hui pour visiter, sous la conduite du lieutenant Rausch, le grand élevage de la

[1] « Ne crois-tu pas que cette étoffe vaut dix fois le couteau de brousse ? L'étoffe est solide, elle a de belles couleurs. Le monsieur te donne l'étoffe, tu donnes le couteau. Tu es un sauvage stupide ; ne sais-tu pas que l'étoffe vaut dix fois le couteau ? Si tu ne veux pas, va-t'en, le monsieur ne veut plus te voir. Il achètera un autre couteau à un autre homme pour un sou. »

[2] « Oui, je veux. »

station, à Djutitza. Waibel et moi emballons pendant ce temps toutes sortes de choses, les unes destinées à être envoyées en avant à Bamum, les autres à repartir vers la côte : des objets ethnographiques. Nous avons déjà réuni une collection de quatre-vingt-deux numéros, dont certaines très belles pièces, surtout deux anciens masques de danse brodés de perles, que l'on passe sur la tête ; ils portent une horrible grimace cousue en tissu et deux oreilles d'éléphant rigides, brodées de perles, et se prolongent devant et derrière par de longues bandes brodées. Pour le plus grand, nous avons payé quinze marks en espèces et une pièce de tissu imprimé bleu de six mètres et demi ; pour le plus petit, seulement une pièce de ce tissu et une couverture rouge. Nous possédons toute une série de couteaux à manche sculpté et lame ciselée, ainsi qu'une douzaine de belles lances. Avec les Haoussa, nous avons acquis par échange des arcs, des carquois garnis de flèches, de belles calebasses, des sacs de raphia et des nattes. Je suis maintenant à la recherche d'un gros collier en forme de boudin, couvert de perles rouges et de cauris, qui, avec une très mince cordelette autour des hanches, constitue tout l'habillement des femmes ; jusqu'ici, sans succès. J'ai bien arrêté une quinzaine de femmes passant par ici et fait demander par un interprète si elles ne voulaient pas vendre leur collier ; j'ai offert de l'argent, du tissu, du tabac, des parapluies, du sel : aucune ne cède le sien. « Quelque chose de Dieu habite dedans »[1], m'a dit l'interprète. Il s'agit sans doute d'une sorte de charme conjugal, car je n'ai pas encore vu ce collier chez les jeunes filles. À ma question de savoir si je ne pourrais pas en obtenir un d'une femme morte, on m'a fait comprendre par gestes que les colliers accompagnaient les défuntes dans leur tombe.

[1] « Il y a quelque chose de divin là-dedans. »

Notre personnel domestique s’est accru d’un véritable Maure, il est vrai tout petit : « Ntong », que nous avons recueilli sur la route. C’est un robuste petit bonhomme d’environ huit ans, riant sans cesse et vêtu seulement d’un minuscule tablier. Il doit aider au service de la table, à l’emballage et au nettoyage ; il est étonnant de voir à quel point un petit être noir de cet âge est parfaitement autonome. Aujourd’hui, heureux et fier, avec sur le dos un sac contenant des conserves de viande, de fruits et du chocolat, il a couru derrière Franz, le cheval et le boy chargé du cheval. Il connaît le chemin de quinze kilomètres et fera certainement très bien son affaire. Il est amusant de voir comment l’école militaire de la station fait sentir son influence. Si l’on demande quelque chose au petit garnement, il se met au garde-à-vous, les mains à la couture d’un pantalon inexistant, et répond sur un ton militaire : « Janoss » - il n’arrive pas à prononcer « Jawohl », « à vos ordres ».

Le ménage continue de fonctionner assez bien ici, à la maison d’étape ; il ne faut simplement pas le juger selon nos idées d’ordre de la maison : après tout, ce n’est pas pour cela qu’on est parti en expédition. Il y a trois jours, nous avons acheté pour quinze marks un mouton qui pesait vingt-cinq kilos, et nous l’avons abattu. Depuis, nous vivons sans relâche de viande de mouton, comme auparavant de poulets : bouillie, rôtie, marinée au vinaigre, en biftecks, sous toutes les formes imaginables. Le foie, les gigots et le dos sont pour nous ; les hommes ont dévoré tout le reste, entrailles comprises. J’ai tenté de stériliser une partie de la viande bouillie et rôtie ; elle s’est bien conservée.

Mais, par ailleurs, les difficultés inattendues sont nombreuses. La banque de Duala nous avait assuré que chaque station

de l’intérieur acceptait ses chèques en paiement ; or les stations n’en ont pas le droit, et, ici à Dschang, nous n’obtenons rien contre des chèques : ni porteurs, ni bois de chauffage, ni vivres. Il nous a déjà fallu payer en espèces à la station de Dschang les porteurs qui nous ont amenés de Bare jusqu’ici. Nous voilà donc avec un carnet plein de chèques et plusieurs milliers de marks à la banque de Duala, sans pouvoir nous en servir. Les quelques centaines de marks qui nous restent suffiront à peine pour la marche de Bana à Bamum, car, depuis quatorze jours, une taxe sur les porteurs a été instaurée dans la colonie : pour chaque porteur fourni par la station que nous gardons de trois à dix jours, nous devons payer un mark de taxe ; pour chacun de ceux que nous gardons plus longtemps, trois marks. Avec cent soixante porteurs, cela représente des sommes considérables, surtout lorsqu’on se trouve dans une telle situation pour les espèces.

Dschang, le 10 décembre

Le climat est merveilleux ici, sur les hauteurs. Jusqu’ici, il n’a jamais fait une chaleur accablante ; une légère brise fraîche souffle toujours et les nuits sont presque froides, si bien qu’on s’enveloppe dans d’épaisses couvertures de laine et qu’on dort ensuite profondément, sans rêves. Nulle trace, ici, des nuits étouffantes de la côte.

J’ai bel et bien obtenu le collier de femme tant désiré. Djimbe est allé de maison en maison dans un village plus éloigné, demandant du bois de chauffage, qui est ici très rare et relativement cher ; et il a laissé tomber au passage que nous paierions très cher un tel objet. Un affreux gaillard borgne est venu à la tombée de la nuit, a montré le collier et en a demandé douze marks. En le faisant attendre deux heures et demie, nous avons

fini par l’obtenir pour quatre marks et une couverture rouge de quatre-vingt-dix pfennigs.

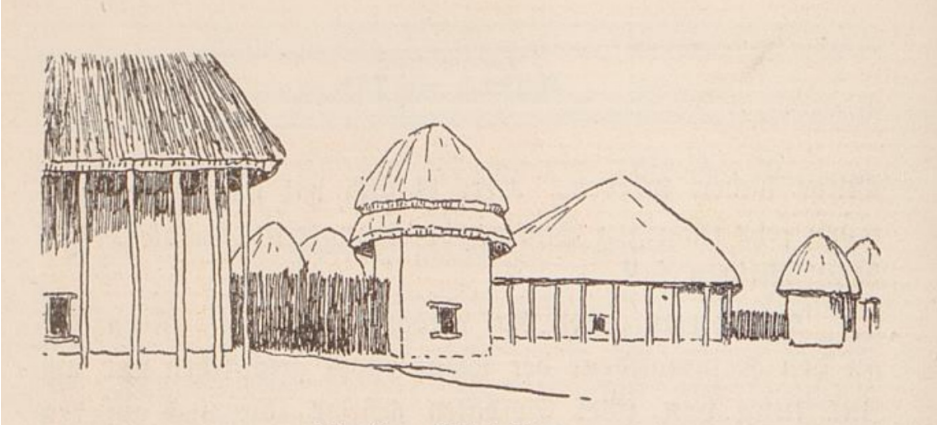
L’affaire du cheval est également réglée, certes dans un sens négatif ; mais, entre-temps, elle nous a encore donné beaucoup de souci. Sur le conseil d’un monsieur de la station, nous avions acheté l’animal après des marchandages interminables avec les Haoussa. Ils venaient trois fois par jour et il était impossible de s’en débarrasser en moins d’une heure et demie. Marchander est pour eux un véritable plaisir ; ils ne comprennent absolument pas lorsqu’on leur dit qu’on n’a pas le temps, qu’ils doivent céder l’animal à tel prix ou s’en aller. « Faisons marché, Massa, faisons marché ! » Puis venaient les tentatives les plus naïves pour obtenir un prix élevé par la flatterie : « Toi être grand, grand Massa, moi être petit boy pour toi. Moi beaucoup, beaucoup t’aimer, toi être grand, grand. » Enfin, le cheval fut à nous pour deux cent cinquante marks. Mais, après deux jours passés à l’écurie avec une bonne nourriture, il se mit soudain à boiter complètement, et quantité de petites plaies apparurent sur ses jambes. Lorsque Franz exigea qu’il reprît l’animal et rendît l’argent, le Madugo haoussa se contenta de nous rire au nez : le marché était conclu, et l’argent envoyé depuis longtemps à Bamum. Mais la station nous vint en aide et, bon gré mal gré, le filou noir plongea la main au fond de sa grande poche et en ressortit, intacts, tous les rouleaux de pièces que Franz lui avait donnés trois jours auparavant.

D’ici, nous irons à Bana, puis, par Bangante, à Bamum, où nous avons déjà envoyé en avant la plus grande moitié des bagages. Quarante charges sont également parties pour Bana, si bien que nous n’en emporterons plus que trente-cinq avec nous et n’aurons certainement guère de

peine avec une caravane aussi réduite. M. Rausch nous a en outre affecté un messager de la station très capable, qui doit surveiller les porteurs.

Nous lui devons aussi de nombreux bons conseils. Franz a écrit au commandant des troupes coloniales pour demander l’affectation de deux soldats qui nous accompagneraient dans nos marches à travers les districts militaires, c’est-à-dire Dschang, Bamenda et, plus tard, Banjo.

Après-demain, nous nous mettons en route.



Concession du chef à Bana.

Bana, le 17 décembre 1911

Nous avons atteint le bout de la grande route aménagée et, avec lui, la dernière belle maison d'étape. Désormais, ce seront les sentiers de brousse et la vie sous la tente. Hier après-midi, nous avons fait monter ici des tentes à titre d'essai ; cela s'est fait difficilement, mais cela s'est fait. L'espace intérieur est certes petit, mais la place sous l'auvent ouvert est relativement vaste. On y a de quoi s'asseoir, travailler et ranger quantité de bagages.

Bon gré mal gré, nous devons rester quelque temps ici, car il n'y a nulle part dans l'intérieur où obtenir de l'argent contre un chèque. Nous avons écrit à la banque sur la côte pour demander qu'une somme assez importante nous soit envoyée ici ; nous l'attendons maintenant. En attendant, nous profitons une fois encore de tout cœur des agréments de la maison d'étape et de l'amabilité du commandant du poste militaire local.

Le chemin de Dschang jusqu'ici montait et descendait, à travers des bosquets de palmiers à huile dans de larges dépressions et, surtout le dernier jour, dans un pays étonnamment cultivé où les concessions sont très dispersées.

Les gens de Bana ne vivent pas en villages groupés comme les Nègres de la forêt, mais, selon



Village dans le district de Bana.

l’usage du pays des prairies, chaque homme a construit sa concession à part, séparée des autres : une maison plus grande pour l’homme et plusieurs plus petites pour les femmes. Toutes les maisons ont un plan carré ; les murs, assemblés avec des nervures de palmier liées entre elles, sont entièrement enduits de latérite rouge. Ils sont généralement plus hauts que larges, et la porte, seule ouverture de la maison, est aménagée à environ un demi-mètre au-dessus du sol. Certaines maisons sont minuscules ; il en existe de deux mètres de côté seulement, avec une porte d’un mètre de haut sur un demi-mètre de large. Toutes ont un toit haut et pointu, largement débordant de tous côtés et couvert d’épaisses masses d’herbe. Ces maisons ressemblent parfois à de grands champignons sous les feuilles immenses, vert clair, des bananiers plantains qui entourent chaque concession en petits bosquets.

Le dracéna joue un grand rôle dans les clôtures ; chaque champ est enclos, tantôt de vieux arbres très ramifiés, tantôt de jeunes boutures reliées entre elles par des perches transversales. Parfois, notre chemin longeait sans cesse de telles clôtures, comme dans une région de jardins de chez nous.

Nous ne voyions presque personne : tout le monde s’enfuyait. Quelques fois, nous aperçûmes des gens au loin, parmi les hautes herbes ; mais ils se jetaient aussitôt à terre et disparaissaient complètement. Lorsqu’ils ne pouvaient plus s’échapper, ils s’accroupissaient au sol avec des gestes craintifs et frappaient dans leurs mains. Ils sont encore tous très farouches ici, et ont une telle peur de la station qu’aucun ne veut venir nous proposer des objets ethnographiques, alors même que nous habitons encore à quelques minutes de là. Le grand marché du dimanche venait justement

de se tenir en haut, derrière la station. Autour d’une place dégagée étaient assis deux cents femmes et hommes, chacun avec devant soi un grand régime de bananes plantains ou un tas de pommes de terre, à quinze ou vingt pfennigs l’un. Un ordre de la station interdit à chacun d’apporter davantage ou moins, pour éviter le marchandage avec les soldats, et surtout avec les femmes des soldats, passablement désagréables, qui donne parfois lieu au plus grand tapage. Le marché se déroule ainsi de manière assez ennuyeuse : chaque acheteur choisit ce qui lui plaît, jette quinze pfennigs et emporte ce qu’il a acquis ; chaque vendeur reste immobile auprès de sa marchandise et attend les quinze pfennigs qui ne manqueront pas de lui arriver. Nous avons pris quelques photographies et sommes bientôt rentrés chez nous.

Mais nous sommes ensuite allés dans la concession du chef de Bana, le Fona, et j’ai été tout étourdie par cette impression surprenante. De loin déjà, on voit le groupe de maisons : un enchevêtrement de petits toits que dominent trois ou quatre grands. Un ruisseau se précipitant en une haute chute abrupte semble former la limite ; au-delà commencent de denses palissades faites de troncs coupés de jeunes palmiers, enfoncés dans le sol tout contre les autres et solidement attachés ensemble par d’épaisses bandes de raphia. Les troncs n’étant pas de même hauteur et étant presque noirs, ces clôtures prennent un aspect inquiétant, avec leurs perches sombres se découpant sur le ciel de manière confuse et agitée. Le chemin les longe longtemps, puis débouche tout à coup, de manière tout à fait inattendue, sur une vaste place au sol bien damé. Sur son côté ouest se dresse une grande et haute maison dont les murs sont entièrement

construits de fines et minces perches de palmier, sans aucun enduit de terre. Le haut toit est soutenu tout autour par des troncs droits et indépendants, qui manquent aux maisons plus petites. Au milieu du mur se trouve la porte, seule ouverture, encadrée de toutes parts par d'épaisses pièces de bois.

Le Fona vint à notre rencontre par cette porte et se déclara prêt à nous montrer sa concession. Nous restâmes d'abord sur la grande place, où se tient un marché tous les huit jours - le Nègre du pays des prairies divise le temps en semaines de huit jours. Ses côtés sud et nord sont bordés de plusieurs maisons de terre aux murs rouges et au toit conique, chacune reliée à la suivante par de hautes palissades. Quelques ouvertures sont découpées en haut des clôtures ; de larges échelles faites de grands troncs y conduisent, et l'on voyait partout dépasser des têtes d'enfants et de femmes. Nous demandâmes au Fona combien il avait d'enfants : « Moi pas savoir, y en a beaucoup »[1] ; combien de femmes ? « Beaucoup. »

Sur le côté est de la place commence une large allée bordée d'arbres plantés serrés et taillés en haies. De nombreuses petites maisons se cachent derrière ces haies ; l'entrée de l'une de ces cités de femmes est formée par un bâtiment-porte aux montants merveilleusement sculptés. Ces sculptures, exécutées avec beaucoup de soin et certainement déjà fort anciennes, représentent des figures humaines : hommes portant des armes ou des insignes de danse, femmes dont l'une tient un enfant dans ses bras ; toutes sont très naturalistes, bien que conçues naïvement. La face intérieure des montants présente des ornements d'animaux stylisés, un travail d'un caractère sans doute encore plus ancien.

[1] « Je ne sais pas, il y en a beaucoup. »

Au bout de l’allée, au milieu d’une place herbeuse, se trouve la maison du tambour, dont les murs sont formés de perches de palmier largement entrecroisées, donnant l’impression d’un filet à grosses mailles. À l’intérieur repose un grand tambour, que seul le chef frappe lui-même dans les occasions solennelles. Il est sculpté dans un unique tronc d’arbre gigantesque, en forme de vache ; la tête, aux longues cornes recourbées vers l’arrière, est très bien faite et réaliste, le corps certes beaucoup trop massif et informe, mais les cuisses sont nettement dégagées. Le tambour doit mesurer un mètre de haut sur deux à trois mètres de long ; c’est une pièce ancienne et précieuse qui témoigne de l’habileté artistique des gens de Bana.

Après avoir tout vu à l’extérieur, nous pénétrâmes dans la concession.

La porte de la grande maison constitue l’entrée principale ; mais celle-ci ne semble être qu’une sorte de bâtiment d’apparat, car un long couloir sombre la traverse au milieu et des logements séparés sont aménagés de part et d’autre. Lorsqu’on en sort, on se trouve dans une cour étroite entourée de cases de terre rouges ; de l’une à l’autre se tendent de hautes clôtures de nattes, munies de minuscules portes coulissantes en perches de palmier. Les maisons aussi possèdent des portes étroites et basses, mais chacune est encadrée des mêmes grosses poutres. Une promenade commença alors à travers un enchevêtrement infini et incompréhensible de petites cours, de passages et de recoins. La plupart des maisons sont absolument identiques par la taille et par la forme ; de temps à autre seulement, l’une se distingue par des encadrements de porte sculptés, un étrange toit double ou des poteaux soutenant le toit qui

déborde très largement. Nous avancions toujours plus loin, sans demander si cela convenait au chef, nous glissions par de minuscules portes d'une cour à l'autre, regardions à l'intérieur des maisons et arrivâmes enfin à la cour du Fona lui-même, située au centre de tout ce dédale. La paroi de nattes était ici couronnée d'un petit toit particulier ; à droite et à gauche, des corps de garde à loggias ouvertes bordaient la place. La maison du Fona était de taille moyenne et possédait des supports de toiture, mais n'avait autrement aucun ornement particulier.

L'intérieur se composait, comme dans beaucoup d'autres maisons, d'une seule pièce centrale autour de laquelle courait un passage ; la lumière du jour n'y pénètre plus du tout. Au sol brûle un petit feu de bois dont la fumée irrite les yeux. À sa lueur, on voit contre le mur une basse banquette de perches de palmier : le lit ; en outre, une chaise de jardin européenne et, dans un coin, un broc à eau émaillé. Voilà tout l'ameublement de la demeure royale.

Pour qui est habitué à voir des Nègres, le chef de Bana est d'une beauté peu commune : grand et élancé, avec un visage étroit et un nez droit. Sur la tête, il porte une calotte de coton dont le fond blanc est couvert d'une dense broderie multicolore ; le haut du corps est nu, et l'on distingue un fin tatouage sur sa poitrine ; un large pagne de couleur, passé entre les cuisses, descend jusqu'aux genoux. On dit qu'il est très capable comme chef ; il donne certainement une impression de plus grande intelligence que la plupart des autres Nègres. Une certaine avidité pour les produits de notre civilisation est bien compréhensible, étant donné le peu de temps depuis lequel il connaît les choses européennes.

Bana, le 24 décembre 1911

Une véritable atmosphère de Noël s’est installée chez nous. Vers le soir, lorsque j’ai ouvert le colis de Noël envoyé du pays, j’y ai trouvé, parmi toutes sortes de gâteaux, des bougies et des fils d’argent. J’ai aussitôt envoyé les boys chercher quelques longues palmes sur un palmier. Nous en avons décoré les piliers de la maison et fixé une particulièrement belle au mur de la véranda, de manière qu’elle s’avançât obliquement dans la pièce. Puis nous avons placé les bougies, suspendu les fils d’argent et allumé notre arbre de Noël. Et ce fut un vrai Noël dans la fraîche clarté étoilée des tropiques.

Le 27 décembre 1911

Le « play », une grande fête de danse, est le sommet de la vie du Nègre. C’est à la fois un service religieux, une extase sauvage et un amusement exubérant. Un homme de confiance du chef, un Tschinda, vint nous chercher : le play devait commencer à trois heures, au moment où le soleil brûle le plus fort.

Sur la grande place devant le palais, d’ordinaire toujours déserte, tout était en proie à une agitation fiévreuse. On entendait déjà les tambours de loin et, en approchant, le chant : pour nos oreilles, seulement « ho-ho, ho-ho, ho-ho », descendant toujours d’une quarte, avec, entre les deux, de brèves montées chromatiques.

Lorsque nous entrons sur la place, la danse se met en mouvement. Deux tambours résonnent au milieu. L’un, entièrement en bois, repose sur le sol et l’on le frappe avec des baguettes ; l’autre, haut et mince, a son ouverture supérieure tendue d’une peau de bœuf. Le tambourinaire le tient droit entre ses genoux et le frappe avec les

paumes. Tout autour, on voit un large cercle d’hommes, bien deux cents, qui se déplacent lentement autour des tambourinaires, le visage tourné dans le sens de leur progression et non vers le centre. Ils se tiennent tout près les uns des autres, parfois presque pressés ; et tous ces nombreux corps nus sont parcourus des plus étranges tressaillements. Ils ne marchent pas : ce sont de très courts bonds saccadés, genoux fléchis, très rapides et rythmés sur la cadence des tambours. Le haut du corps est légèrement penché en avant, les avant-bras levés vers l’avant ; les épaules, le dos et la poitrine s’agitent de mouvements frénétiques et convulsifs. Ainsi le cercle tourne, lentement dans son ensemble, tandis que chacun des maillons de la longue chaîne s’agite sauvagement. Le chant uniforme résonne sans interruption, coupé parfois de brefs claquements de mains et de cris perçants. Le meneur de danse se précipite dans toute l’étendue du cercle ; il exécute d’étranges pas, bondit soudain vers un côté puis vers l’autre, de-ci de-là, par de longues enjambées à demi tournoyantes, comme un beau fauve souple ; il fait de brefs signes aux danseurs, qui se tournent vers lui et font tressaillir leurs épaules et leurs muscles pectoraux plus vite et plus violemment qu’auparavant.

Au bout de quelques minutes, le meneur est épuisé ; il rentre dans le rang et un autre bondit en avant. La danse se poursuit ainsi, un quart d’heure, une demi-heure, une heure, toujours en cercle autour des tambours. De temps à autre, les mélodies du chant changent, les tambourinaires se relaient, une courte pause intervient. À la fin, le Fona lui-même prend place parmi les danseurs : incontestablement le plus beau de son peuple, grand, élancé, chaque muscle de son

corps développé à la perfection, plus imposant et plus mûr, avec ses quelque trente-cinq ans, que tous les jeunes gens, plus jeune et plus frais que les vieillards, mieux soigné et de plus haute taille que tous les autres. D’abord, il suit le cercle ; puis il bondit au centre pour mener la danse, accueilli par les cris aigus et prolongés de ses gens. Et il danse vraiment comme leur roi : la tête renversée en arrière, les yeux à demi fermés, tous les muscles du visage tendus, comme en extase, mais avec une dignité telle qu’il semble accomplir un acte sacré. Il s’élance d’un côté à l’autre du cercle par des bonds glissants, mais ses sauts gardent du calme ; il se tient là, les membres frémissants, les épaules et la poitrine agitées d’un mouvement rythmique furieux, mais son visage demeure grave ; et il exécute d’autres mouvements et d’autres pas que ses gens - peut-être la danse réservée au roi. Plusieurs fois, il se précipite dans le cercle puis reprend place dans le rang, tandis que la frénésie de la foule ne cesse de croître. Tous les corps brillent de sueur, les respirations deviennent haletantes, le sable rouge tourbillonne et enveloppe l’ensemble d’une brume ardente. L’odeur de poussière et de sueur est forte.

Puis le roi sort du rang et se dirige vers le palais d’un air indifférent ; la danse se ralentit, le tambour se tait, et, en quelques instants, tout le monde s’est dispersé. Au coucher du soleil, la vaste place est solitaire et déserte comme les autres jours.

Bangante, le 1er janvier 1912

Chaque matin, l’herbe sèche brûle sur toutes les hauteurs. Les indigènes y mettent le feu de bonne heure, manifestement

en calculant avec soin et en utilisant le vent qui, il est vrai, vient ici tous les jours de l'est à cette saison. L'air entier est rempli de fumée blanche et de brume, on ne voit aucun lointain et l'on chemine littéralement à travers le feu. Çà et là, des surfaces noires s'étendent sur les hauteurs, bordées d'un liseré de flammes rouges qui lèchent l'herbe ; et, de très loin déjà, on entend le crépitement du feu qui dévore rapidement les hautes herbes jaunes. Lorsque le chemin longe l'un de ces endroits en flammes, on marche dans d'épais nuages de fumée ; les flammes atteignent parfois presque la hauteur d'un homme, le crépitement couvre toute conversation et une chaleur immense se dégage. Des bandes entières de grands rapaces planent au-dessus de l'incendie et piquent de temps à autre pour saisir un lézard, un serpent ou quelque autre petit animal.

Partout, d'anciens sillons apparaissent sous l'herbe brûlée ; les gens cultivent leurs champs sur les pentes abruptes des montagnes jusqu'à mille sept cents ou mille huit cents mètres d'altitude, tandis que leurs concessions se trouvent au fond des vallées. Comme ils ne connaissent pas la fumure, ils doivent de temps à autre laisser leurs champs en jachère pour permettre au sol de se reconstituer ; l'herbe vigoureuse pousse alors aussitôt et recouvre rapidement toute la surface. Ils ne peuvent s'en débarrasser qu'en la brûlant lorsqu'ils veulent, après plusieurs années, y établir de nouveau des champs ; peut-être ont-ils aussi une vague idée de l'effet fertilisant de la cendre. Dans le fond des vallées et sur la plaine ondulée, la plus grande partie des terres est cultivée, et peu sont en jachère ; mais, sur les hauteurs des montagnes escarpées, les champs sont dispersés au milieu des terres laissées en repos.

Nous avons fait tout le tour des monts Batscha et franchi leurs contreforts, montant trois fois haut et raide,

puis redescendant trois fois ; il fallait conduire le cheval avec beaucoup de précautions, et il n’était pas question de le monter. Ensuite, nous avons traversé une large dépression aux vastes vallées et aux longues croupes aplaties, toujours en longeant le pied des montagnes, dont les chaînes étranges, s’élevant tout à fait abruptement et sans transition hors de la plaine, invitaient au travail et à l’exploration. Mais nous avons malheureusement dû passer notre chemin : ainsi le voulait le programme du voyage.

On a toujours l’impression que l’endroit où l’on vient d’arriver est plus beau que tous les précédents. Et, assurément, ils sont tous incroyablement différents. Ici, la grande place du marché se trouve au sommet d’une large crête ; la terre rouge y est bien damée et, sous les branches de trois vieux arbres, on aperçoit la vaste étendue ondulée, entièrement couverte d’herbe jaune. Nos tentes se trouvent un peu en contrebas du sommet, à l’abri du vent, sur une large voie bordée de clôtures ; derrière elles se cachent les maisons des femmes et la concession du chef. La hauteur nous ferme toute vue lointaine ; même la partie inférieure des troncs nous est dissimulée, et toute la vie qui se déroule sur la place - les femmes allant avec leurs paniers de portage, les hommes avec leurs armes, leurs calebasses et leurs charges, les enfants qui jouent à imiter les danses des adultes - se détache pour nous sur le ciel bleu pâle. Ces silhouettes noires fantastiques qui s’agitent là-haut produisent l’effet d’une scène de théâtre.

C’est maintenant la véritable vie d’expédition : le matin, à cinq heures, le réveil sonne dans la tente ; l’un de nous, de son lit, tend la main vers le sifflet dont le son perçant appelle les boys. L’un d’eux arrive bientôt, allume la lanterne, car il fait encore nuit noire, et l’on s’habille à la hâte. Les garçons vous arrachent pour ainsi dire le lit de dessous

le corps et le ficellent ; linge, bottes contre les moustiques et tout ce qui peut encore traîner sont fourrés dans les malles et les sacs. Déjà, dehors, les soixante-quinze porteurs sont assis en longue file et guettent leurs charges. Avec deux soldats, tout se passe maintenant impeccablement ; il n’arrive plus jamais qu’ils se précipitent pour s’emparer des colis les plus légers.

On déjeune à moitié debout, tandis que les soldats et les chefs des porteurs démontent les tentes et que le cuisinier attend déjà avec impatience de pouvoir ranger la vaisselle dans ses caisses. Quand tout est prêt et que chaque porteur est accroupi derrière sa charge, les chefs prennent les cordes des moutons et des chèvres que nous emmenons ; le commandement retentit : « Charges en haut ! », et, en quelques secondes, le cortège se met en mouvement. Un soldat marche devant, l’autre ferme la marche ; la caravane avance ensuite si vite que nous restons loin derrière : ils arrivent toujours au but plusieurs heures avant nous. Plus tôt encore arrivent les femmes et les boys qui accompagnent partout les soldats ; ils partent avant le jour pour tout préparer à leurs maîtres.

Après avoir pris solennellement congé du chef, nous nous mettons nous aussi en route. Waibel marche plus vite et nous devance généralement assez tôt. Chacun a quelques hommes avec lui, qui portent le matériel nécessaire au travail en chemin : baromètre, appareils photographiques, marteaux de géologue, carton à plantes, filet à papillons, matériel de peinture, etc. De plus, un porteur marche toujours près de nous avec la « grande marmite » : c’est un grand cuiseur à isolation thermique que j’utilise ici comme « glacière », afin que nous ayons en route un déjeuner rafraîchissant. Au début, j’avais essayé d’y emporter des aliments chauds ; mais je trouvais qu’une fois

secoués, ils avaient un goût affreux. Cependant, comme la marmite conserve n’importe quelle température, j’y fais maintenant mettre le soir un pudding froid au lait ou aux fruits, qui reste toujours frais et constitue vraiment en chemin le meilleur des rafraîchissements. Le matin, on convient de l’heure à laquelle celui qui marche devant attendra les autres, puis nous faisons une pause d’une demi-heure pour déjeuner.

Lorsque nous arrivons au camp entre midi et quatre heures, nous mangeons encore rapidement quelque chose de chaud : soupe de pâte de pois, crêpes, ou même seulement du café ou du cacao. Le véritable repas n’a lieu que le soir, vers sept heures, lorsqu’il fait nuit et qu’on ne peut de toute façon plus rien entreprendre. Selon ce qu’il y a à faire à l’arrivée ou selon la fatigue, on se baigne dès qu’on arrive, ou seulement plus tard, avant le repas ou avant de se coucher, dans la grande baignoire de voyage peu profonde.

La nuit du Nouvel An a été fraîche, seulement quatorze degrés Celsius, et une forte rosée est tombée. Le toit de notre tente ruisselait à l’extérieur et, sur la face intérieure du double toit, qui forme aussi la véranda, les gouttes d’eau se pressaient l’une contre l’autre ; toutes les malles étaient mouillées et les piquets de tente desserrés par le poids de l’eau. Le corps de la tente proprement dit se trouve encore sous ce toit protecteur ; lorsqu’on abaisse et ferme la paroi de devant, aucune humidité ne pénètre.

À minuit, nous avons accueilli la nouvelle année avec du vin mousseux et porté un toast à la réussite de l’expédition et de notre travail. Puisse cette année 1912 nous être favorable !

Sur la rive du Nun, le 4 janvier 1912

Après une marche brûlante par les hauteurs et les ravins, à travers la savane jaune ou incendiée, où les petits arbres nus et

rabougris se dressent, blancs, parmi les restes noirs des herbes, il nous a encore fallu, l'après-midi, franchir une rivière au prix d'une opération longue et difficile.

Je m'étais tout de même imaginé un tel pont suspendu plus inoffensif. Il flotte haut entre les arbres, comme un grand hamac au-dessus de la rivière large de cinquante mètres, entièrement noué de lianes et retenu par de longues cordes de lianes. Le fond de ce pont mesure cinq centimètres de large, il est irrégulier et lisse ; à droite et à gauche s'étend une haute balustrade qui s'écarte vers le haut, de sorte qu'on peut tout juste la saisir des deux mains. Entre la balustrade et le fond, des liens noués régulièrement sont disposés à intervalles de cinquante centimètres ; dans le sens de la longueur courent encore deux ou trois longues cordes parallèles au fond, formant ainsi un filet à très grosses mailles. Une échelle cyclopéenne de troncs grossiers monte dans l'arbre jusqu'au pont ; puis le Blanc, beaucoup plus maladroit dans ses chaussures que le Nègre pieds nus, doit traverser prudemment, lentement, pas à pas, tenant une balustrade de chaque main et posant soigneusement les pieds sur les croisements, de manière à avoir toujours le fond du pont entre le talon et l'avant de la semelle. Le Nègre pose les pieds tout droits, s'accroche avec les orteils et transporte rapidement les plus lourdes charges, qu'il s'attache sur le dos. Au milieu, le pont oscille fortement d'un côté à l'autre ; il ne faut pas regarder longtemps vers le bas, sinon le glissement et l'écoulement de l'eau donnent le vertige. Il faut vite apprendre à placer les pieds correctement sans les regarder et mieux vaut regarder droit devant soi.

Nous avons traversé vite et sans difficulté, même si, je l'avoue franchement, aux premiers pas mon

cœur battait fort. La plus grande difficulté venait du cheval et du chien, qui, naturellement, ne pouvaient pas utiliser le pont. Il fallut faire passer prudemment de l'autre côté une corde attachée sur la rive de Bangante - heureusement, les deux cordes à linge suffirent tout juste. On en passa l'extrémité autour du cou du cheval ; Franz tira encore rapidement plusieurs coups de feu dans l'eau pour chasser d'éventuels crocodiles. Puis le garçon d'écurie fit entrer l'animal dans l'eau, et il traversa très bien à la nage. Nous avons procédé de la même manière avec le chien Tiger ; mais je crois qu'il aurait également nagé sans corde si nous l'avions laissé entrer en même temps que le cheval, qu'il aime par-dessus tout. Dès que celui-ci fut dans l'eau, il voulut absolument le suivre.

Le passage des charges a duré quatre heures, car le pont ne pouvait porter que deux hommes à la fois au maximum. Notre interprète, que j'avais pourtant comblé d'un beau cadeau avant-hier encore, refusa même obstinément de marcher juste devant ou derrière moi, tant il craignait pour sa précieuse vie. En revanche, il ne se faisait aucun scrupule d'envoyer ensemble deux porteurs avec une lourde charge double. Le pont a naturellement tenu, bien que quelques liens transversaux se fussent rompus au milieu.

Ici, sur la rive du Nun, nous vivons en pleine campagne ; la première ville de Bamum est encore à trois heures. Quelques cases haoussa abandonnées, à moitié écroulées, servent de cuisine et d'abri aux soldats et aux boys. Les tentes sont dressées au milieu des hautes herbes jaunes qui bouchent toute vue ; seules, sur les hauteurs derrière nous, les flammes des feux de brousse montent en larges bandes ardentes. Heureusement, on ne brûle pas de ce côté-ci. Les porteurs ont allumé leurs feux de cuisine sur des emplacements dégagés dans l'herbe et préparé la



Pont suspendu.

nourriture qu’ils avaient apportée. Franz les a menacés terriblement : s’ils ne surveillaient pas le feu, chacun d’eux recevrait d’abord des coups des soldats, puis il les abattrait lui-même. Maintenant, tous les feux sont éteints, les petits boys se sont glissés sous le double toit de la tente, et nous allons nous coucher.

Basset, le 8 janvier 1912

Nous voici déjà depuis quatre jours dans le fabuleux pays de Bamum, peut-être le pays des Nègres les plus intelligents du Cameroun, où coulent vraiment, pour l’Européen, le lait et le miel. On vous traite comme un dieu marchant sous un déguisement humain. Le sultan Njoja a fait construire partout le long de la route d’immenses maisons d’étape et y a installé un « Dji » qui, plein de respect, apporte tout ce qu’on peut désirer. Si nos porteurs voulaient manger en une journée tout ce que l’on amène pour eux, ils en mourraient. À notre arrivée, des paniers de poulets, des pots de farine de maïs et de gros régimes des plus magnifiques bananes nous attendent ; le Dji et sa suite nous saluent avec une telle déférence qu’il ne manque plus que la prosternation. Un envoyé spécial de Njoja est même venu à notre rencontre jusqu’à Basset.

Le cœur saigne de ne pouvoir rester ici quatre semaines, non pas à cause de la qualité du logement, mais à cause du gigantesque et enchanteur massif volcanique du Bapit, au pied duquel nous campons. Hier, vers le soir, Franz et Waibel sont encore allés sur l’une des nombreuses petites montagnes à cratère isolées de l’avant-pays et sont revenus hors d’eux d’enthousiasme. Le pays ressemble ici à une carte de la Lune, cercle de cratère après cercle de cratère ; partout de la lave noire et fraîche, et, là où elle s’est désagrégée, d’opulents jardins.

Ce matin, à quatre heures, tous deux sont partis pour gravir le point culminant du Bapit. Il leur faut monter environ mille mètres ; ce sera fatigant, car ils veulent être revenus avant la nuit. Trente porteurs les accompagnent pour ouvrir le chemin ; heureusement, toute l'herbe du haut a brûlé récemment. Mais je crains qu'ils n'aient pas beaucoup de vue, en tout cas pas jusqu'aux montagnes tikar ; la brume est trop dense à cette saison.

Aujourd'hui, c'est grande lessive au camp. Chaque boy a reçu du savon et est parti avec ses pagnes et ses petites chemises vers le ruisseau, où l'on savonne et rince à la fois le linge et les gens. Ils reviennent maintenant peu à peu, la peau noire brillante de propreté. J'ai un peu dessiné, écrit, cousu et raccommodé. Une vraie journée de repos de temps à autre me fait du bien ; car, les jours de marche, c'est pourtant moi qui ai le plus à faire le soir à l'étape et qui peux m'asseoir tranquillement la dernière. Tantôt le cuisinier et les boys, qui ne savent naturellement pas lire, ne trouvent pas les bonnes boîtes de conserve dans les caisses ; tantôt l'un demande du savon, l'autre du sel ; et surtout, les nombreux lavages de plaies et pansements prennent du temps et fatiguent beaucoup. Il n'y a pas encore eu un seul jour de marche où je n'aie traité le soir au moins trois orteils à moitié coupés et pansé quelques ulcères suppurants. Ce sont des tâches que l'on ne peut tout simplement pas confier aux boys et qui demandent à être faites soigneusement. En compensation, c'est moi qui ai le moins à faire pendant la marche.

Fumban, le 13 janvier 1912

Deux jours durant, on chemine à travers la steppe. Le Bapit, dont on longe le pied pendant quelques heures, s'efface

de plus en plus ; les champs et les jardins prennent fin. Lorsqu'on a également laissé derrière soi la grande forêt marécageuse de la large dépression, on ne marche plus que dans l'herbe. Kuti, l'étape de la nuit, constitue sans doute la seule oasis arborée. Le gouvernement y établit des plantations expérimentales de coton.

Le terrain devient plus vallonné, s'élève d'une centaine de mètres, et le paysage est toujours plus désert et désolant. Des collines et des lignes de hauteurs, les unes derrière les autres, toutes couvertes d'herbe jaune et en grande partie noircies par le feu.

« Fumban », dit soudain le garçon d'écurie lorsque nous atteignons une hauteur, en montrant de la main devant nous.

Au-delà de la steppe noircie, nous voyons au loin une sorte de mur suivre une crête, disparaître dans la vallée, se poursuivre sur la hauteur suivante, s'étendre largement des deux côtés ; de grands dracénas aux ramifications grotesques l'accompagnent. Par un étroit chemin, nous franchissons un fossé, puis un haut rempart derrière lui ; toute la vaste étendue est couverte de centaines de fosses profondes, étroites et aux parois abruptes, qui rendent presque impossible l'approche de la ville ; le sentier serpente en zigzag entre elles. En s'approchant, on voit que les épais murs de terre possèdent des meurtrières et des bastions saillants à intervalles réguliers, et sont encore protégés par un second fossé. Mais les fortifications présentent de grandes brèches ; çà et là, le mur s'est effondré, on n'aperçoit nulle part d'éclaireurs ni de gardiens de portes ; l'enceinte de la ville gît, parfaitement morte, dans ce pays désert.

Mais, une fois la porte atteinte, un tableau riant et accueillant s'ouvre soudain au regard : un pays vallonné, planté et vert comme un jardin ; de petits bois de

palmiers, des kolatiers, d’épais bosquets de bananiers et de larges rues plantées d’allées de grands arbres, bordées de haies vertes, ou d’étroits chemins entre des haies, allant d’une concession à l’autre. Vingt mille personnes vivent ici ensemble à l’intérieur de l’enceinte urbaine : des gens plus pauvres, qui possèdent un petit champ et quelques cases, et de riches nobles dont la belle maison à double toit se trouve au fond d’une grande cour bordée, sur ses deux longs côtés, par les maisons des femmes. Une telle concession est toujours entourée de grands arbres ou de bananeraies ; les champs de pommes de terre, d’ignames, de manioc, de maïs et de sorgho sont propres et soigneusement entretenus.

Chaque maison possède un haut toit pyramidal d’herbe, sous lequel court une frise de bottes d’herbe noires et blanches représentant des animaux et des ornements. Une rangée de gros troncs soutient le toit à l’extérieur, car les murs, simplement assemblés de tiges de raphia liées ensemble et enduites de terre rouge, ne peuvent supporter les lourdes masses d’herbe.

À l’ombre des arbres, sur le sol rouge entre les maisons rouges, on voit de petits enfants nus trottiner à quatre pattes ; un homme est assis et fume une longue pipe en laiton, des femmes portent de grandes calebasses. Nous suivons la large rue qui court à quelque distance de l’enceinte. Des centaines de personnes sont en chemin ; elles portent des paniers et des charges ou conduisent du bétail au grand marché de la place du chef. Tous portent les amples vêtements plissés des Haoussa, ou leurs courtes chemises sans manches qui tombent comme de larges étoles sur les épaules ; on ne voit aucun vêtement européen chez les gens de Bamum. Les femmes sont soit nues, soit enveloppées de grands tissus noués sous les aisselles,

qui les serrent et les drapent étroitement. On voit parfois des êtres d’une beauté et d’une haute taille surprenantes, qui n’ont guère le type de visage que nous qualifions de négroïde : des nez courbes, des joues étroites, mais tous d’un brun profond, presque noir.

Plus nous approchons de la place du chef, plus les concessions et les maisons se resserrent ; à la fin, ce sont de véritables rues, étroites et ombragées comme en Italie. C’est la cité des femmes du chef, dans laquelle chaque épouse habite seule une maison. Puis l’immense palais du chef se dresse seul sur une vaste place. Une multitude de maisons carrées distinctes sont construites tout contre les autres ; les toits pointus sont reliés en forme de selle, formant ainsi un ensemble rectangulaire continu. Le petit côté, doté de quatre grandes portes d’entrée, n’a pour supports de toiture que des poteaux sculptés ; on distingue quelques tambours gigantesques dans les passages obscurs des portes. Nous nous arrêtons sur la place et, au bout de quelques minutes, un cortège d’hommes aux vêtements éclatants sort de l’une des portes ; il s’écarte, et le chef s’avance vers nous pour nous saluer. Il porte un costume haoussa richement brodé et un turban blanc ; cela sied admirablement à son corps puissant et à sa grosse tête.

La première impression, que chacune des rencontres suivantes ne fait que renforcer, est celle d’un homme plein de vie et exceptionnellement doué. Il est d’autant plus remarquable que l’on porte ce jugement dès le premier regard que les traits de son visage ont quelque chose de figé, car un œil est presque aveugle et bouge peu. J’ai maintenant l’impression de connaître ce Njoja depuis longtemps. Durant les trois jours que nous avons passés ici, il est venu deux fois chez nous,

et nous avons passé une matinée entière dans son palais. À chaque fois, il nous est apparu plus sympathique.

Il a peut-être trente-deux ans et est arrivé très jeune au pouvoir. Après avoir, au cours d'une campagne contre les Bansso où il combattait aux côtés d'une compagnie des troupes coloniales, vengé son père qui avait été tué, tous ses efforts tendent à faire progresser son peuple de Bamum sur les plans économique et technique. Au début, il s'est engagé dans la voie insensée d'imiter sans discernement toutes les institutions européennes qu'il avait vues ; et l'on comprend aisément qu'il n'ait pas toujours appris la culture la plus noble auprès des Blancs établis à Bamum. Les choses militaires, surtout, l'avaient séduit : pendant des années, il a porté des vêtements européens, particulièrement des uniformes, revêtu ses gens de Bamum de vestes de soldats, leur a fait pratiquer le pas de parade et s'est à peu près considéré comme un frère de l'empereur allemand. Plus tard, cependant, le gouvernement n'a plus voulu de la troupe de soldats de Bamum ; Njoja a aussi compris peu à peu qu'en singeant sans discernement les costumes et les institutions de l'Europe, il ne faisait que se rendre ridicule, lui et les siens. Il a entièrement adopté le costume haoussa, qui est assurément plus riche et plus magnifique que l'ancien costume de Bamum. Et il fait pratiquer à ses hommes des jeux équestres comme ceux qu'il a appris chez les Peuls.

La crainte qu'avec ce costume et ces exercices de cavalerie il ne glisse peu à peu vers le mahométisme ne me paraît guère fondée. Au contraire, depuis les quatre années écoulées depuis la première visite de Franz, la colonie haoussa s'est considérablement réduite et son prestige a diminué d'autant. Et



Njoja.

tout ce que Njoja a introduit dans son pays comme véritables acquis de civilisation remonte entièrement à l'influence allemande.

Le plus remarquable est sans doute qu'il a inventé une écriture propre qui, en tant qu'écriture syllabique, s'adapte probablement beaucoup mieux à la langue bamum que ne pourrait le faire la nôtre. Il l'a d'abord enseignée lui-même à ses gens ; maintenant, il a formé des maîtres et construit une grande et belle école, une salle où les bancs se succèdent ; les garçons à demi grandis, surtout ses fils, y reçoivent un enseignement régulier. Il en envoie aussi beaucoup à la mission de Bâle, qui possède ici un établissement, afin qu'ils apprennent l'allemand et, surtout, des métiers.

Je crois que Njoja est avant tout doué pour la technique ; il souhaite que ses gens de Bamum apprennent à fabriquer eux-mêmes le plus de choses possible pour n'avoir plus besoin d'acheter aux étrangers. Sa dernière réalisation, vraiment étonnante, est la construction d'une maison européenne. Il a constaté chez les missionnaires qu'une maison de briques, avec une charpente de poutres et de véritables fenêtres et portes, était plus durable et, par conséquent, malgré un coût de construction plus élevé, meilleur marché que les maisons bamum, qui n'ont en réalité qu'une durée de vie de trois ou quatre ans et doivent ensuite être entièrement renouvelées. Il a fait cuire des briques ; les poutres et les planches, faites du bois dur et lourd de ses forêts, ont été sciées par des gens de Bamum. Il a construit une belle et véritable charpente, un escalier intérieur à balustrade découpée à la scie, des portes et des fenêtres solides dans des cadres robustes ; le toit est couvert de tuiles de tôle. Et toute la maison est plus jolie et de meilleur goût que n'importe quelle maison européenne que j'ai vue jusqu'ici dans

l’intérieur. Les pièces destinées aux femmes et aux jeunes garçons de service sont, selon l’usage du pays, plongées dans une pénombre obscure ; des feux ouverts brûlent sur des foyers ronds, et les ustensiles sont rudimentaires. Mais le mobilier personnel de Njoja est assez européen. Toutes les tables, les chaises et les armoires sont fabriquées par des ouvriers de Bamum. Sa plus grande fierté est que ses gens aient appris tout cela et l’aient fait eux-mêmes, qu’ils puissent maintenant également coudre et broder ses vêtements. Il aimerait ne rien avoir autour de lui qui vienne d’autrui : seulement du travail de Bamum, du travail de Bamum.

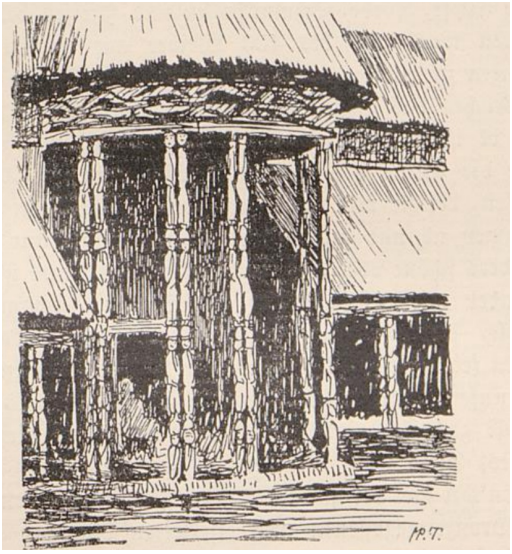
Sur les centaines de femmes que possède Njoja - il en donne lui-même le nombre de quatre cent cinquante, mais je suis convaincue qu’elles sont encore bien plus nombreuses - , vingt à trente séjournent généralement dans le palais du chef, tandis que les autres restent dans leur cité de femmes. Le mode de vie domestique de ce prince noir est éclairé par l’aménagement de sa chambre à coucher, qu’il nous montra avec fierté. Outre deux énormes lits tropicaux en fer, dont les montants de moustiquaire sont garnis d’emblèmes bamum, il s’y trouve encore deux lits de camp pour deux autres compagnes.

La maison de style européen est d’ailleurs intégrée au reste du palais de telle manière qu’elle ne se voit pas de l’extérieur et ne trouble en rien l’impression d’ensemble.

L’immense construction est vraiment noble et d’une beauté princière. À l’intérieur, de vastes cours s’étendent entre les hautes salles sombres et les couloirs obscurs, noirs comme la nuit. Le soleil y entre agréablement ; une galerie ouverte, dont le toit est porté par des colonnes sculptées, court tout autour ; au milieu, des arbres ombragent de vieilles pierres tombales grises. C’est là que le chef reçoit ses visiteurs, là qu’il rend la justice.

Lorsqu’il rend visite à un Européen, il vient avec une pompe orientale : un coureur le précède, jouant d’un instrument à cordes frottées et célébrant le grand Njoja, le plus grand prince du Cameroun ; puis il suit à cheval, avec ses compagnons des deux côtés, tous vêtus de costumes haoussa aux couleurs éclatantes.

Mais, lorsqu’il est assis chez nous, boit du café et fume, j’oublie au bout de quelques instants que j’ai un Nègre devant moi. Ses manières sont si naturelles et si aisées, tout en gardant une noble réserve, si entièrement dépourvues de curiosité et de convoitise pour les objets européens, qu’on lui parle bientôt simplement d’être humain à être humain. Comme il sait bien s’exprimer en anglais pidgin, il est également facile de se comprendre.



Salle de réception dans la concession du chef à Bamum.

Fumban, le 16 janvier 1912

Notre maison est un véritable musée ; nous avons acquis par échange des trésors fabuleux, principalement auprès de femmes qui ont littéralement pris la maison d'assaut lorsqu'elles se sont aperçues qu'elles recevraient chez nous de l'argent, du tabac, des étoffes, du parfum et des miroirs contre leurs pots, leurs paniers, leurs bijoux et leurs pipes. Il y avait bien trois à quatre cents femmes à la fois ; toutes criaient en même temps, nous tendaient leurs objets, brisaient la balustrade de la véranda ; et, finalement, trouvant que cela n'allait pas assez vite, elles devinrent si turbulentes que nous fermâmes les portes de la maison et lâchâmes le chien, qui les chassa rapidement en aboyant avec fureur. Maintenant, quelques-unes viennent encore de temps en temps, car nous n'achetons plus que des objets particulièrement beaux ou anciens. Aujourd'hui, le commerce avec Njoja lui-même a également commencé à se mettre en train ; pas directement, il est bien trop distingué pour cela, mais par l'intermédiaire de l'un de ses premiers Tschindas. Il nous a envoyé des objets qui dépassent nos espérances les plus hardies. On nous avait fait craindre de ne plus rien trouver d'ancien ni de précieux, que tout eût été emporté. Et voilà que nous avons chez nous des pipes d'un mètre de long, aux plus beaux tuyaux coulés en bronze et ciselés, ornés de têtes humaines en relief, ou des tuyaux brodés de perles ; de très anciens masques de danse en bronze et en perles, que l'on porte sur la tête comme des casques ; des cloches de bronze, des cornes de buffle sculptées : nous nous tenons au milieu de tout cela, émerveillés. À propos de la pipe aux têtes, le Tschinda nous a dit qu'aucun Blanc ne l'avait encore vue et que Njoja ne nous la cédait que parce qu'il connaissait Franz depuis si longtemps et était son ami.

L'une de nos plus grandes et plus agréables surprises à

Bamum fut la reine mère, la première femme de la cour. Au Cameroun, on dit généralement qu'elle est d'une grosseur difforme et, de plus, « une mégère ». Nous avons trouvé une femme certes très forte, ce que son ample vêtement haoussa dissimule presque entièrement, mais dont le visage est si jeune et, pour une Négresse, si beau que nous avons d'abord cru avoir devant nous une sœur de Njoja. Elle aussi donne l'impression d'une intelligence tout à fait exceptionnelle alliée à une grande force de volonté. Pendant dix ans, elle a gouverné pour son fils mineur et reste aujourd'hui son premier conseiller. Je pourrais bien imaginer qu'elle surpasse son fils en habileté diplomatique. Elle semble sortir de l'époque impériale romaine : une femme puissante et fière, certainement capable d'une cruauté terrible, mais aussi d'une amabilité enchanteresse.

Il existe entre elle et moi une amitié presque tendre. J'ai gagné son cœur tout à fait par hasard : ayant appris qu'elle n'avait plus d'autres enfants que Njoja, je lui ai fait dire qu'il valait mieux n'avoir qu'un seul enfant devenu un grand roi que beaucoup qui ne réussiraient à rien. Elle s'est levée, m'a tendu la main et m'a dit qu'elle me remerciait de ces paroles. Depuis lors, notre amitié est scellée.

Hier, elle a déjeuné chez nous avec Njoja ; à ce que j'ai entendu, c'était la première fois qu'elle acceptait quelque chose chez des Européens. Dans de telles occasions, Njoja est le convive accompli ; il mange aussi impeccablement qu'on peut l'exiger de n'importe quel Européen, boit avec prudence et modération, et la conversation ne s'interrompt jamais. « Na », c'est-à-dire « mère », avait encore un peu de mal à se servir du couteau et de la fourchette ; et, lorsqu'une

chose lui plaît, elle l’avale rapidement et fait dire par Njoja qu’elle en voudrait encore. À la fin, au moment de partir, tous deux nous ont solennellement remerciés de l’invitation et du bon repas. Na nous a également vendu quantité d’objets ethnographiques contre des étoffes et des perles. C’était un vrai plaisir de la voir choisir, d’observer sa joie devant les belles couleurs et son goût si affirmé : ceci me plaît, cela ne me plaît pas.

Nous sommes arrivés à Bamum à une époque favorable, celle des fêtes. Outre les jeux équestres qui ont lieu chaque semaine le jour du grand marché, où les chevaux galopent et se cabrent comme des fous, on prépare de grandes danses. Njoja a fait sortir de ses trésors de nombreuses figures de danse anciennes et vénérables ; un vieillard maigre, aux cheveux gris de fer, fait répéter un jeu bamum presque oublié ; le matin, on entend dans le palais des tambours et des chants.

Dimanche, il y a eu une grande danse de femmes telle que les Européens qui se trouvent à Bamum depuis des années n’en avaient encore jamais vue. Des milliers de femmes, toutes celles de l’enceinte de Fumban, se sont rassemblées sur la place entre le palais du chef et les maisons des épouses. Chacune tenait un hochet et une queue de cheval fixée à un bâton brodé de perles ; elles formaient un large cercle, inclinant le corps en cadence, agitant le hochet, toutes les yeux dirigés vers l’espace libre au centre du vaste cercle. De petits groupes de femmes y allaient et venaient à pas menus, se balançant et levant et abaissant automatiquement le bras au rythme des tambours, serrés les uns contre les autres sur le côté. Des hommes portant des collerettes d’herbe et des masques de bois qui leur cachaient le visage



Cité des femmes à Bamum.

dansaient comme des possédés d'un bout à l'autre de la place, avec les mêmes mouvements bondissants et vibrants que nous avions vus à Bana. Lorsque la plus grande de ces silhouettes s'approchait d'un côté du cercle, un long cri aigu s'élevait de toutes les gorges féminines ; nous comprîmes bientôt que Njoja lui-même se cachait sous ce masque. La Na, assise près de nous, se leva à un moment et dansa vers son fils ; elle s'inclina profondément tandis qu'il la frappait doucement sur les épaules, puis posa ses paumes contre les siennes ; à ce spectacle, toutes les femmes furent saisies de la plus sauvage extase. La manifestation la plus étrange en fut que certaines se mouchèrent en direction du roi.

Le vin de palme coulait à flots. Comme Njoja nous le dit ensuite, il avait mis à disposition mille calebasses d'environ quatre litres chacune. Des esclaves les apportaient et vidaient le mimbo dans de grands récipients de terre noire ; les femmes venaient y puiser avec leurs coupes, qu'elles portaient dans des sacs joliment tressés ou cousus en peau de singe, et elles buvaient, buvaient, buvaient. La danse dura de deux heures de l'après-midi jusqu'à six heures le lendemain matin ; alors, le mimbo fut épuisé.

Il est impossible de décrire le spectacle de toutes ces femmes, si nombreuses, dansant, toutes vêtues des étoffes les plus éclatantes, toutes coiffées de la haute coiffure pointue des Peuls, parées de colliers, de bracelets et de broderies de perles. On était comme ensorcelé ; soi-même entièrement pris par le rythme des tambours et des hochets, on balançait doucement le corps avec elles, regardant comme en rêve ce sabbat de sorcières multicolore se déchaîner.

Bamum est d'ailleurs le Paris du Cameroun. Tous nos gens sont au septième ciel, car

on y trouve non seulement de la nourriture et du vin de palme en abondance, mais aussi des aventures galantes. Pour tous ceux qui ne séjournent ici que temporairement et pour les pauvres qui n'ont pas de femme à eux, tout est parfaitement organisé. Les femmes que l'on peut louer pour un temps habitent de longs bâtiments - les anciennes casernes de Njoja - et doivent, en échange de leur logement gratuit, étriller et nourrir les chevaux de Njoja. Tous nos hommes adultes ont ici leur femme ; prix : « deux shillings pour deux semaines, et la nourriture ».

Bamum, le 28 janvier 1912

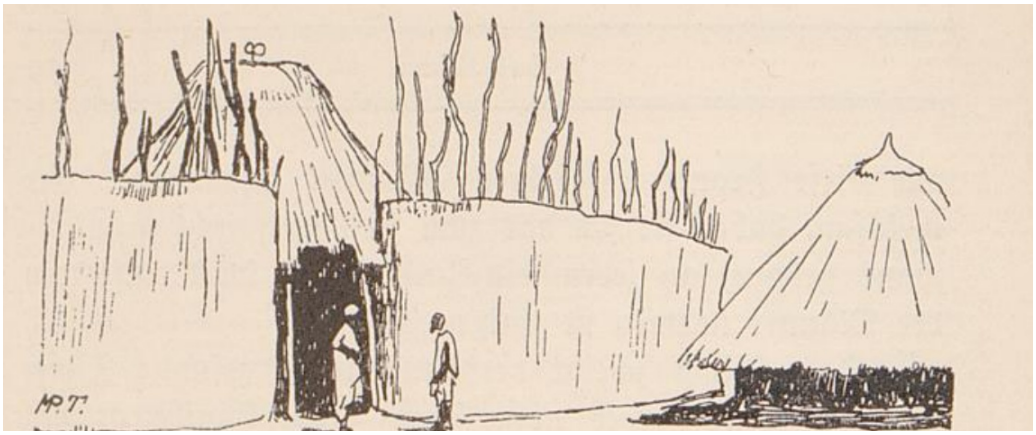
Après-demain, nous partons d'ici. Cela nous coûte : Bamum est si merveilleux, et nous nous y étions maintenant habitués.

Nous achetons encore des chevaux ici ; nous avons définitivement acquis un gentil jeune étalon peul pour cent quarante marks et six mètres de velours rouge. Nous avons à l'essai un cheval lakka, qui est en fait un poney de construction très massive ; s'il fait l'affaire, nous le garderons, et nous serons alors tous trois montés.

Ai-je d'ailleurs mentionné qu'ici, à Bamum, à dix journées de la côte, il y a des femmes blanches à la mission et dans l'un des comptoirs, dont certaines séjournent là depuis des années ? Je leur ai demandé de me parler de leur vie et de la tenue de leur maison ; ce qu'elles racontent évoque le temps de nos arrière-grands-mères, où absolument tout se fabriquait dans la maison. Avec un nombreux personnel domestique - ici, surtout des hommes et des garçons, rarement des jeunes filles - , on tient le ménage, on cultive le potager, on élève des poules et quelques têtes de bétail ; à la maison, on fait le pain, on abat les bêtes, on met en conserve fruits et légumes. Et comme

toutes ces femmes travaillent de concert avec leurs maris ! Ensemble, ils ont construit leur maison, parfois encore bien rudimentaire ; elles prennent une part active à chacune des branches de l’activité professionnelle des hommes.

Le climat semble relativement sain ; il y a peu de fièvres. Celui qui n’a pas déjà apporté avec lui des maladies tropicales doit pouvoir habiter ici sans mettre sa vie ni sa santé en jeu. L’une des femmes de missionnaires fait office de médecin pour les colons blancs de Bamum - et d’ailleurs aussi pour les Noirs - , et, lorsque quelqu’un tombe malade, elle est infatigable dans ses soins et ses visites. S’il y avait encore un médecin diplômé ici à Bamum, plutôt qu’à quatre journées de distance à Bamenda, on pourrait qualifier Fumban de lieu de résidence idéal pour l’Européen.



Concession tikar.

Ngambe, le 2 février 1912

En trois marches forcées, nous avons parcouru la distance de Bamum à Ngambe. Le passage du Mbam, large de cent vingt mètres, a été effectué avec une grande pirogue monoxyle, de nuit, au clair de lune ; un soldat a dormi auprès des charges sur l'autre rive, et nous avons suivi à cinq heures du matin avec les lits et les dernières malles. Nous avions en outre de très mauvais porteurs : des vieillards, des garçons à demi grandis, beaucoup ayant les pieds malades ; et presque rien à manger pour ces cent soixante-dix hommes ! Nous-mêmes n'aurions pas accompli le trajet si vite sans les chevaux. Le poney lakka n'a certes pas encore été monté, mais, à trois, nous avons alterné sur les deux autres ; il est d'ailleurs plus agréable de marcher quelques heures entre-temps. Quand on reste toute la journée en selle, on est complètement courbaturé le soir.

Nous avons même fait toute la première étape à pied ; car, à peine a-t-on quitté le rempart de Fumban que le chemin devient incroyablement mauvais. Toujours en descendant, en descendant, à pic, par des sentiers étroits et ravinés, à travers des ruisseaux dont le fond est fait de dalles de granite lisses comme un miroir, puis le long d'une paroi si abrupte que les hommes devaient

désescalader prudemment, et que les chevaux ne parvinrent en bas avec les os intacts que par une sorte de miracle. Enfin, on arrive dans une large vallée aux parois escarpées, où coule un cours d'eau ; c'est là que l'on atteint la maison d'étape de Fontab. Le lendemain, le chemin est très beau et l'on peut rester constamment en selle ; trois ou quatre fois seulement, il faut descendre de cheval lorsque le sentier franchit un ressaut bien marqué et abrupt du terrain ou traverse des ruisseaux profondément encaissés. La vallée de Fontab s'élargit peu à peu ; les montagnes s'abaissent, une vaste surface herbeuse s'étend sur le fond de la vallée, un ruisseau y décrit des méandres sans fin. Nous le franchissons plusieurs fois sur de petits ponts tressés de rameaux minces et reposant sur des pieux enfoncés dans le sol. Enfin, les montagnes cessent tout à fait au nord ; au sud, elles nous accompagnent encore un moment, s'élevant abruptement et sans transition hors de la plaine. La surface elle-même ondule doucement ; des croupes aplaties et de larges vallées s'étendent à perte de vue : nous sommes dans la dépression du Mbam. Plus nous approchons du fleuve, plus les forêts-galeries qui accompagnent les ruisseaux deviennent denses, et plus l'herbe à éléphant se fait haute dans la plaine. Djipute est notre dernière étape en pays bamum ; le Mbam en constitue la frontière orientale.

C'est un fleuve magnifique qui, même maintenant en saison sèche, coule, large et majestueux, entre des forêts épaisses. On descend ses hautes berges et l'on entre dans la pirogue ; les charges sont transportées sur un banc de sable immergé jusqu'aux genoux et ne sont embarquées qu'au bord du chenal plus profond. De larges dalles de pierre et des bancs de sable blanc émergent de l'eau ; il y aurait ici beaucoup de crocodiles.

La forêt, sur les deux rives, est extraordinairement dense et nous rappelle, par sa lourde luxuriance, la forêt vierge de la côte, bien que l'on voie à présent, pendant la saison sèche, beaucoup de feuilles desséchées et de rameaux flétris. Le chemin est étroit et très sinueux ; les branches s'entrelacent au-dessus de lui. Le cavalier doit le plus souvent se tenir à demi courbé pour ne pas les heurter ou rester, comme Absalon, accroché par les cheveux aux branches ; car, ici dans la forêt, on peut s'offrir le plaisir de monter sans chapeau. Nous retrouvons de gigantesques arbres de forêt vierge à l'écorce gris argent, et des plantes grimpantes à n'en plus finir, si étroitement entrelacées que tout forme un enchevêtrement compact de branches sous le toit vert des feuilles. Même le matin, la chaleur est déjà moite dans la forêt, car, depuis Bamum, nous sommes descendus de cinq cents mètres et ne sommes plus qu'à sept cents mètres d'altitude.

Sur la rive gauche du Mbam, la forêt s'étend sur une largeur de deux heures de marche. Lorsque nous en atteignîmes la lisière, nous arrêtâmes les chevaux et contemplâmes de vastes étendues herbeuses ondulées, partout parcourues de bandes de forêt dont le vert se détachait sur l'herbe jaune et morte. La forêt suit chaque dépression ; elle permet de distinguer nettement le cours des eaux, le plus souvent marécageuses, à faible pente. Au loin, on aperçoit quelques montagnes basses et isolées. L'air est gris et brumeux, le ciel entièrement couvert de nuages ; mais un léger vent passe sur l'herbe, si bien que la chaleur n'est pas accablante. Pendant la marche, il nous faut sans cesse traverser les forêts-galeries, et, chaque fois, nous respirons de nouveau en débouchant dans la steppe. Le sol est fait d'une latérite rouge pâle où l'on ne distingue plus rien de la roche ; des fragments rocheux gisent au pied des montagnes isolées, et nous voyons en haut d'énormes blocs.

La première localité que nous avons atteinte du côté tikar nous réservait une grande surprise : plus rien des hautes maisons aux toits pointus du district de Dschang et de Bamum, ni frise d'herbe, ni poteaux de soutien. Les cases ressemblaient à de larges ruches basses, de plan circulaire ; leur ossature était faite de perches plantées dans le sol autour d'un poteau central, liées en haut, et le tout entièrement couvert d'herbe. La porte n'était qu'un trou bas, au-dessus duquel l'herbe débordait comme un petit auvent. Il est possible que les Tikar aient emprunté ce mode de construction aux Haoussa, dont les maisons présentent en tout cas une grande ressemblance ; mais les deux autres formes de maisons que nous avons vues dans les villages suivants diffèrent elles aussi si radicalement de celles du pays des prairies occidental qu'on a l'impression que le Mbam a dû former ici, pendant des siècles, une frontière absolue entre les peuples.

La forme principale est la case ronde à toit conique, dont les bas murs de terre sont élevés en cylindre autour du poteau central. Le toit est pointu ; les perches de la toiture sont attachées tout autour à l'ossature des murs par des cordelettes et liées ensemble au sommet. Il est couvert d'herbe ; une sorte de double casque fait d'une solide natte d'herbe est posé en haut, et le poteau central en dépasse comme une courte pointe. Dans l'enduit de terre des murs, de part et d'autre de la porte, on trouve souvent des ornements grossiers - triangles, losanges, arcs aplatis - rehaussés d'une couleur quelconque.

La maison tikar possède deux portes extérieures qui se font face et, à l'intérieur, deux pièces communiquant entre elles. Elles ne sont toutefois pas de même taille : l'une occupe environ les deux tiers de la maison ; les cloisons vont comme des rayons jusqu'au poteau central. La

plus petite pièce est la chambre à coucher ; un cadre de lit en perches de palmier et un petit foyer au milieu en constituent tout l'aménagement. Dans la plus grande, la meule sur laquelle on broie le maïs ou le millet avec de plus petites pierres semble être l'ustensile domestique le plus important. Le foyer est placé contre l'arrondi du mur extérieur, avec au-dessus une armature de bois pour fumer la viande ; des calebasses pendent au mur, de grands pots de terre reposent sur de basses banquettes d'argile, de petits sièges de terre sont aménagés dehors et dedans, près de la porte ; et tout est merveilleusement propre et bien rangé. Chaque maison se dresse sur une petite estrade de terre pour empêcher l'eau d'y pénétrer pendant la saison des pluies.

Une autre forme de maison, selon laquelle les jeunes hommes non mariés ont coutume de construire, est le rectangle à toit à deux pans. La porte est percée dans le pignon ; quelques gros troncs soutiennent ce mur, et l'ossature de perches est également recouverte de terre. Dans les villages, le sol était généralement d'un jaune grisâtre clair ; aussi toutes les maisons sont-elles jaune clair sous des toits d'herbe gris. Entre les feuilles vert clair des bananiers, devant le vert sombre des arbres de la forêt, l'ensemble a un aspect accueillant.

L'accueil à Ngambe, où Franz avait rencontré les plus grandes difficultés quatre ans auparavant, fut très aimable. Le chef, vêtu d'un costume haoussa, portant une très étrange mentonnière entièrement faite de pointes de perles et une coiffe de chef bleue et blanche, vint avec une grande suite et se déclara prêt, après quelque réflexion, à fournir des porteurs pour la poursuite du voyage. Mais je me méfie tout de même de lui : il ne donne pas une impression sympathique, et je tiens pour possible que nous ayons encore quelques palabres avec lui.

Ngambe, le 9 février 1912

Demain matin, nous repartons. À notre grande joie, des soldats et un interprète sont arrivés hier soir de Joko pour nous. La station nous les a fournis à notre demande ; c'est un grand soulagement pour le montage des tentes, les négociations avec les chefs, la recherche de vivres et la surveillance de la caravane. L'expédition va se séparer ici pendant plusieurs semaines, peut-être plusieurs mois. Waibel part vers le sud, nous vers le nord ; et maintenant commence le travail de relevé des itinéraires par lequel nous voulons d'abord établir une carte de notre région.

Ici, à Ngambe, nous avons beaucoup circulé dans les maisons, photographié, dessiné, posé des questions et pris des notes. Hier, nous avons observé une potière qui, sous nos yeux, forma en un quart d'heure un pot avec ses seules mains, deux morceaux de bois et un fragment d'écorce de calebasse. Du pouce d'une main, dans la paume de l'autre, elle pressait ensemble en spirale l'argile roulée en colombins, si platement et si régulièrement qu'il n'apparaissait presque aucune jointure ; elle lui donnait en même temps la bonne forme de pot, rabattait ensuite un bord vers l'extérieur, lissait l'objet achevé et l'ornait d'un motif en faisant rouler sur sa courbure un petit morceau de bois cylindrique entaillé de crans.

Il y a vraiment bien des choses très, très différentes ici de Dschang et de Bamum, à commencer par le climat. À Dschang, à mille trois cents ou mille quatre cents mètres d'altitude, nous avions froid le soir ; Bamum est idéal, jamais trop chaud ni trop frais ; ici, il fait très chaud. Les quatre cent cinquante mètres de différence d'altitude entre Bamum, situé à mille cent quatre-vingts mètres, et ici se font nettement sentir. Franz mesure en ce moment trente-deux degrés dans l'air, et, au soleil,

c’est à peine supportable. En y regardant de plus près, on trouve parmi les animaux et les plantes certains éléments qui rappellent la forêt vierge des basses terres : perroquets, tisserins, papayers aux fruits semblables à des melons, qui ne sont pas indigènes sur les hauts plateaux de Dschang et de Bamum.

Le matin, le temps est généralement très gris ; toutes les petites maisons rondes, les arbres, les clôtures de nattes ne sont alors que des silhouettes dans le brouillard blanc, qui ne se dissipe qu’entre dix et onze heures pour faire place au soleil brûlant. Mais même lorsqu’il darde, l’après-midi, d’un ciel sans nuages, toutes les couleurs gardent quelque chose d’atténué dans le scintillement de l’air brûlant.

Njua, le 14 février 1912

Trois journées éprouvantes, mais magnifiques, sont derrière nous. Le travail de relevé des itinéraires a maintenant commencé, celui par lequel nous voulons vraiment faire nôtre ce pays. Franz effectue les levés topographiques avec une boussole et une montre ; je dessine des profils de montagnes et des esquisses de paysages, prélève des roches, récolte des plantes. Les conversations joyeuses du voyage d’approche ont cessé ; nous sommes en plein dans les tâches que nous avons si longtemps désirées.

Près de Ngambe, il y a encore beaucoup de forêt. Le sentier était étroit et bas ; à cheval, les pieds restaient pris dans le sous-bois, les genoux heurtaient les troncs et les chapeaux comme les cheveux s’accrochaient aux lianes et aux branches.

Le premier jour, nous avons fait halte à Umo, l’un des nombreux établissements récemment créés en pays tikar. Autrefois, pendant les guerres avec Tibati, les Tikar habitaient de grandes villes fortifiées, souvent plusieurs milliers de personnes ensemble, protégées par des remparts et des fossés. Maintenant que les

Allemands ont apporté la paix, ils s'établissent à nouveau, selon leur ancienne coutume, en petits villages isolés sur des terres fertiles.

Un notable s'en va ainsi avec ses femmes et quelques familles de « petites gens », qui se trouvent envers lui dans une sorte de dépendance servile. Ses fils adultes prennent des épouses, une sœur ou un frère cadet l'accompagne, et, peu à peu, une localité se forme. Les champs de maïs, de manioc, de patates douces et de bananiers plantains s'étendent sur le magnifique sol de la forêt vierge ; un tel village familial repose comme une petite île fertile au milieu de l'enchevêtrement presque impénétrable de la forêt.

Le deuxième jour, notre caravane avait marché plus loin que Franz ne l'avait ordonné, parce qu'on avait dit aux hommes, en chemin, qu'une plus grande localité n'était plus très éloignée. Comme nous avançons bien plus lentement que les porteurs, il se faisait de plus en plus tard. Nous traversions des savanes sans fin, de temps à autre une forêt-galerie dense ; le soleil baissait, nous envoyâmes des hommes en avant pour chercher le camp, et nous en étions justement à envisager comment préparer un couchage avec les selles et les couvertures de chevaux afin de camper à la belle étoile - car la nuit tombait vite et j'étais trop fatiguée pour avancer encore longtemps - lorsque nous aperçûmes au loin une lumière qui se rapprochait rapidement : le chef des porteurs et un boy avec une lanterne, qui accouraient à notre rencontre. Un quart d'heure plus tard, nous avions le camp, la tente, de l'eau pour nous laver, le souper et les lits accueillis avec joie.

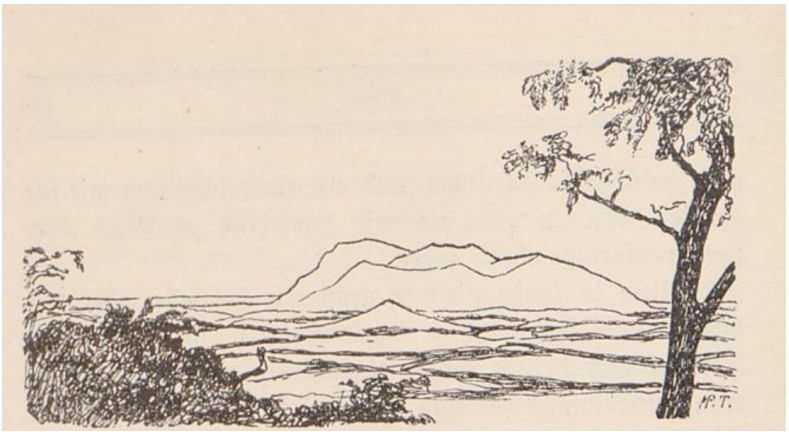
Hier, nous avons eu toute la journée devant nous le merveilleux massif du Njua, au pied duquel nous sommes

arrivés dans l’après-midi. Un inselberg ! Ce bloc émerge vraiment comme une île des douces vagues de la mer d’herbes, retombant à pic de tous côtés. De loin, sa surface supérieure paraît presque plane ; quelques sommets un peu plus élevés la dépassent. Plus on approche, mieux on distingue, certes, qu’il s’agit tout de même d’un massif articulé ; on voit une dépression le traverser, des chaînes se superposer les unes devant les autres. Seule demeure l’impression de ce jaillissement escarpé, sans transition, et de cette hauteur uniforme. Et l’on voit, en haut, des murailles de roche nue et des falaises abruptes, des pentes herbeuses montant depuis le pied et une forêt dense dans les ravins. Nous avons pris plusieurs relèvements du massif à la boussole, l’avons dessiné et photographié, et voulons maintenant y monter d’ici. La vue doit être magnifique du sommet ! Seul est désagréable, en ce moment, le brouillard qui se forme chaque matin vers sept heures et flotte généralement en montant et descendant jusqu’à dix heures et demie. C’est de bon matin et l’après-midi que la visibilité est la meilleure ; aussi devrons-nous sans doute rester là-haut pour la nuit.

La savane était d’une beauté enchanteresse. Près de la place du chef, les gens ont brûlé l’herbe depuis déjà assez longtemps ; les tiges gigantesques, dures et à demi calcinées, qui nous gênaient tant auparavant et nous rendaient par-dessus le marché noirs comme de la poix, se sont brisées et décomposées. Partout, la jeune herbe vert clair a poussé, et des milliers de fleurs colorées aux petites inflorescences en touffes s’épanouissent entre elles. Les innombrables petits arbres rabougris, dispersés dans l’herbe, offrent maintenant un spectacle ravissant ; de délicates feuilles pennées et des ombelles et des chaînes entières de fleurs en clochettes rose pâle pendent comme des voiles entre les branches. Il existe aussi en

Allemagne de chaudes journées de printemps, et c’est à l’une d’elles que m’a fait penser la matinée d’hier, lorsque nous traversions tranquillement à cheval ce pays aux couleurs joyeuses.

Njua est loin d’être aussi grand que Ngambe, mais il est très joli et accueillant. Les cases à toit conique se trouvent entre des champs et de hautes herbes, entourées d’une dense couronne de forêt ; et l’on a toujours sous les yeux le splendide massif. Les gens - de grands hommes imposants vêtus à la manière des Peuls et des femmes gracieuses aux formes minces et aux mouvements souples - restent encore très réservés.



Massif du Njua.

Njua, le 22 février 1912

Croûtés de saleté, sales, couverts de poussière, de sueur et de suie, affamés et morts de fatigue, mais heureux, nous sommes redescendus des montagnes hier après-midi. Nous sommes restés trois jours là-haut, et il était magnifique de pénétrer un peu dans la beauté et les secrets de ce merveilleux massif.

Toute l’organisation matérielle de cette excursion en montagne était réellement réduite au strict nécessaire, et cela seul était déjà un plaisir. Après la montée brûlante et escarpée vers la partie nord de la montagne, juste au-dessus du village de Njua, et deux levés détaillés à la planchette sur les deux plus hauts sommets, avec photographies, dessins et mesures, nous avons pris le repas - un poulet froid et une épaisse bouillie de semoule, accompagnés de thé chaud, convenablement préparés par le cuisinier et servis par les boys - par terre, sur une natte haoussa déployée. Puis nous nous sommes glissés dans une couverture de laine et un sac de couchage sous la minuscule tente faite de deux toiles à voile, de deux étoffes et de quelques branches. Le chien Tiger, sur la couverture entre nous, s’est aussitôt endormi ; nous avons encore regardé un moment les quinze hommes qui

étaient montés avec nous se répartir par groupes selon leurs origines autour de notre tente, chacun auprès d'un grand feu où cuisait la farine de mil emportée. Les feux brûlèrent toute la nuit pour les protéger du froid - sept degrés Celsius - et des léopards.

Le lendemain, départ de bonne heure et traversée du plateau intérieur du massif en direction de la large chaîne centrale, dont les quatre sommets se dressent abruptement au-dessus d'une vallée profonde. La caravane partit en avant vers le petit bois désigné depuis les hauteurs, auprès duquel devait être établi le camp ; nous avancions plus lentement, occupés aux levés topographiques, à la collecte des plantes et aux observations, sur un chemin qui montait et descendait souvent à travers des étendues d'herbe brûlée et des ravins marécageux de ruisseaux.

Les gens de Njua nous avaient pourtant assuré qu'ils ne montaient jamais sur les hauteurs. Mais nous avons trouvé des chemins vers lesquels le guide se dirigeait toujours avec empressement, parce qu'il était difficile de marcher dans l'herbe à demi brûlée ; nous avons aussi constaté qu'une plantation avait été établie par des gens de Njua sur le versant est du massif et observé notre homme de Njua entailler les arbres secrètement et à la hâte, dans les petits bois marécageux au bord de l'eau, pour chercher du caoutchouc. Ces gens connaissent parfaitement leur montagne et avaient seulement voulu nous décourager, parce qu'ils ne souhaitaient pas livrer leur refuge sûr, où aucun étranger au pays n'était entré avant nous.

Peu avant d'atteindre l'emplacement du camp, nous vîmes avec effroi des flammes jaillir tout autour du petit bois et se propager dans l'herbe jaune qui n'avait pas encore brûlé là. Les hommes avaient été trop paresseux pour couper l'herbe afin de dresser la tente et avaient tout simplement mis le feu à tout. Maintenant, toute l'étendue herbeuse brûlait jusqu'aux

sommets ; il n’était pas question de passer, et il ne nous resta rien d’autre à faire que d’attendre quelques heures dans la savane brûlée, noire comme du charbon, jusqu’à ce que l’herbe fût consumée. Bien entendu, l’air se remplit tellement de fumée épaisse que nous renonçâmes vite à l’espoir de voir les montagnes lointaines ; des flocons de suie noire volaient dans l’air, de petits tourbillons soulevaient la cendre et en couvraient tout.

Vers quatre heures, nous pûmes enfin repartir et atteignîmes aussi très rapidement, sans être gênés par l’herbe, le plus occidental des sommets, que nous avions vu d’en bas, depuis notre point d’observation de la veille, et à plusieurs reprises depuis notre itinéraire. Des blocs de granite gigantesques, se désagrégeant en énormes écailles ou dressés à pic le long des fissures, forment ici l’extrémité abrupte du plateau, qu’ils dépassent encore considérablement. Dans l’air rempli de fumée et de cendre, on distinguait tout juste les montagnes de l’autre côté de la large vallée. Nous étions malgré tout satisfaits de l’ascension, car, depuis le dernier sommet, le plus oriental, nous eûmes une vue d’ensemble passable du versant est du massif et du débouché de la vallée qui sépare entièrement une haute chaîne du reste, massif, des montagnes. Ce jour-là aussi : repas de brousse, campement de brousse et sommeil profond et solide.

Le lendemain matin, l’air s’était suffisamment éclairci pour que nous puissions au moins photographier séparément les puissantes formations rocheuses ; il ne fallait certes pas encore songer à des vues lointaines ni à photographier tout le massif.

Puis nous descendîmes sans sentier par une petite vallée latérale fortement inclinée, en direction de la grande. Là où nous devions traverser

des ravins de ruisseaux profondément et abruptement entaillés, se dressaient de véritables forêts d’herbes à travers lesquelles on pouvait à peine se frayer un passage ; ailleurs, le sol était boueux et marécageux. Perdre la moitié des clous de ses chaussures de montagne en grimpant sur les rochers, dans les bons passages, était le moindre désagrément. Mais nous réussissions tout de même à passer et pouvions travailler.

Vers quatre heures, il nous fallut descendre au plus vite pour franchir encore de jour les pentes sans chemin, couvertes d’herbe et de forêt. Au début, tout allait merveilleusement : c’était certes raide, mais on descendait comme sur un escalier, d’un bloc de granite à l’autre, bien visibles parmi l’herbe courte. Puis, soudain, l’herbe devint de plus en plus haute, sans la moindre trace de chemin, sans plus aucune pierre visible ; nos quatre hommes s’ouvraient prudemment un passage. À moitié marchant, à moitié glissant sur les tiges lisses rabattues, on se retenait à droite et à gauche aux herbes dont les tiges étaient grosses comme le pouce et dont les extrémités se rejoignaient bien au-dessus de nos têtes. Sous nos pieds, elles craquaient comme du verre qui se brise ; des nuages de poussière et une chaleur moite et étouffante nous entouraient.

Nous descendîmes ainsi pendant près d’une heure, puis atteignîmes la lisière de la forêt. À peine étions-nous tous sortis des herbes que déjà s’allumaient les allumettes emportées par les boys ; on y tint une petite botte d’herbe et, en quelques secondes, un gigantesque incendie jaillit sur la montagne, suivant le chemin par lequel nous étions venus et continuant de se propager vers le sud avec le vent. Au crépuscule, les gens du village aperçurent le feu et envoyèrent à notre rencontre un homme qui nous conduisit à travers la forêt, par des clairières fraîchement défrichées, couvertes de troncs

et de branches, puis à travers des ruisseaux et des plantations, jusqu'à la tente.

Le feu brûla sur la montagne toute la nuit ; ses crépitements nous parvenaient distinctement jusque dans la vallée, et la place du village était vivement éclairée.

Au pied des Tsimklong, le 27 février 1912.

Depuis cinq jours, nous parcourons de nouveau le pays, cette fois par des chemins où aucun Blanc n'est encore passé, vers des montagnes dont les noms sont inconnus et dans des contrées réputées presque désertes et inhabitées. Et pourtant, un réseau serré de chemins couvre tout le pays ; très proches les unes des autres se trouvent des implantations du genre d'Umo, où un notable habite avec sa famille et quelques travailleurs. Sur ce sol admirablement fertile, profondément décomposé, il cultive le manioc, le mil, le maïs et beaucoup de coton, élève des poules et des chèvres, et prend dans les innombrables ruisseaux des quantités de beaux et gros poissons. Naturellement, aucun chef ne révèle l'existence de ses propres établissements, et il préfère renseigner celui qui l'interroge sur ceux de ses voisins. Comme nous voyageons dans les territoires de Njua, de Lomonji et de Bengbeng, chacun nous apprend peu à peu quels sont les villages et les richesses des autres. Nous avons vu nous-mêmes, à Njua, les gens filer le coton ; nous avons aussi emporté des flocons de coton brut et du fil, avec un fuseau. Je crois que beaucoup des étoffes haoussa portées par les Tikar sont tissées avec ce coton, que les marchands haoussa qui circulent partout achètent ici leur matière première et ne la font pas toute venir du lointain Nord.

Nous avons vu des montagnes merveilleuses ; la montagne escarpée de Lomonji, mentionnée dans les livres,

n’est qu’une petite chose aplatie à côté des Wawue et des Tsimklong, par lesquels passe notre route vers Bengbeng. Depuis le Lomonji et les Wawue, nous avons aussi eu des vues lointaines. La plus belle fut celle d’hier soir, du sommet des Wawue : à notre grande surprise, sans nous y attendre le moins du monde, nous avons aperçu le Mbam dessinant d’immenses méandres dans la vaste plaine. Les bancs de sable nous renvoyaient leur éclat jaune, et nous pouvions observer des gens qui traversaient l’eau à pied. À la saison sèche, une circulation animée emprunte ces gués pour gagner l’autre rive, dans le pays de Jakong, qui n’est encore sur la carte qu’une tache blanche, sans nom. Nous avons vu, dessiné et photographié de grands massifs d’environ 1 400 m d’altitude ; nous avons pu déterminer les noms de certaines montagnes et, peu avant le coucher du soleil, nous avons encore aperçu, tout au loin, les montagnes de Banjo, dont la position est connue.

Vue d’en haut, la grande plaine entre Njua et Ngambe a un aspect singulier : le sol jaunâtre, couvert d’une herbe verte très courte et d’arbres bas au feuillage clair, est parcouru d’innombrables forêts-galeries d’un vert sombre, qui remplissent tous les creux de leurs sinuosités inextricables. Ce qui frappe le plus, ce sont les nombreux bras courts qui se détachent de chaque bande verte, s’avancent dans l’étendue d’herbe jaune, puis s’arrêtent brusquement à mi-hauteur de la croupe. Nous nous sommes une fois glissés dans l’un d’eux et avons vu qu’il s’agissait de têtes de sources : à leur fond, l’eau de la saison des pluies jaillit du sol décomposé et a peu à peu formé une gorge profonde aux parois abruptes. Avec le temps, une telle gorge se creuse toujours davantage vers l’amont, les têtes de sources se rejoignent, les cours

d’eau se modifient, et ainsi, dans cette plaine qui semble éternellement identique à elle-même, tout est en perpétuelle transformation.

Aujourd’hui, malheureusement, la brume est très épaisse ; nous sommes au pied du mont Tsimklong et nous nous disons qu’il n’y a absolument aucun sens à y monter, puisqu’on voit à peine au-delà de 200 m. Le temps est très singulier ici : une chaleur brûlante le jour, sans aucune vue lointaine, et des nuits claires et glaciales ; la nuit dernière, nous avons eu 3,5 °C. Pour nous, ce changement est assurément très bon et salutaire, mais nos Noirs me font souvent pitié : ils grelottent misérablement pendant la nuit. Aujourd’hui, il leur faut même dormir à la belle étoile, par la sottise ou la paresse de leur propre chef des porteurs. Il y a en effet une petite agglomération là-haut, sur la montagne, mais le guide, qui trouvait probablement trop pénible d’y monter, nous l’a cachée et nous a tous conduits ici, en bas, dans la savane, pour y passer la nuit. Il n’y a rien à manger non plus, à moins qu’on ne réussisse à faire venir quelque chose de Bengbeng. C’est une grande localité où l’on peut sans doute obtenir à l’improviste de la nourriture pour cinquante personnes ; dans les petites exploitations isolées, cela n’est pas possible : il faut commander la veille. Pour nos boys, nous avons encore emporté de la dernière implantation des galettes de mil et des poulets ; aux Tikar maintenant de voir eux-mêmes comment trouver à manger dans leur propre pays.

Nkang, le 6 mars 1912.

Enfin, nous sommes de nouveau en route ; le séjour à Bengbeng s’est prolongé au-delà de ce que nous avions prévu, et pour une raison assez contrariante. Franz avait dans un pied une grosse puce-chique, ce plus importun de tous les fléaux du Cameroun, qui ne lui avait pas fait mal et qui

avait ainsi pu grossir tout à son aise. Le garçon chargé des chevaux l'avait extraite, Franz avait lui-même désinfecté soigneusement ; mais, soudain, pendant la nuit, le pied enfla démesurément. Je l'ai soigné et incisé, et Franz est maintenant assez rétabli pour pouvoir enfiler une botte assez large et monter à cheval.

Mais nous avons bien employé ces jours de repos forcé à Bengbeng : nous avons réuni une collection ethnologique représentant plusieurs charges de porteurs, principalement de très belles poteries, pour lesquelles cette localité est célèbre dans tout le pays tikar ; nous avons enregistré au phonographe la langue, des chants et de la musique instrumentale, peint, dessiné, et cherché à percer le secret du coton de ces gens.

Et puis nous avons savouré de tout cœur ce repos, puisqu'il était inévitable. Pouvoir à nouveau vivre tranquillement pendant quelques jours et contempler à loisir l'étrange activité qui nous entoure, c'était vraiment beau. Le plus beau, c'étaient les nuits, dont on ne voit pour ainsi dire rien pendant les journées de marche et de travail, car on se couche toujours avec les poules et on est d'ailleurs mort de fatigue.

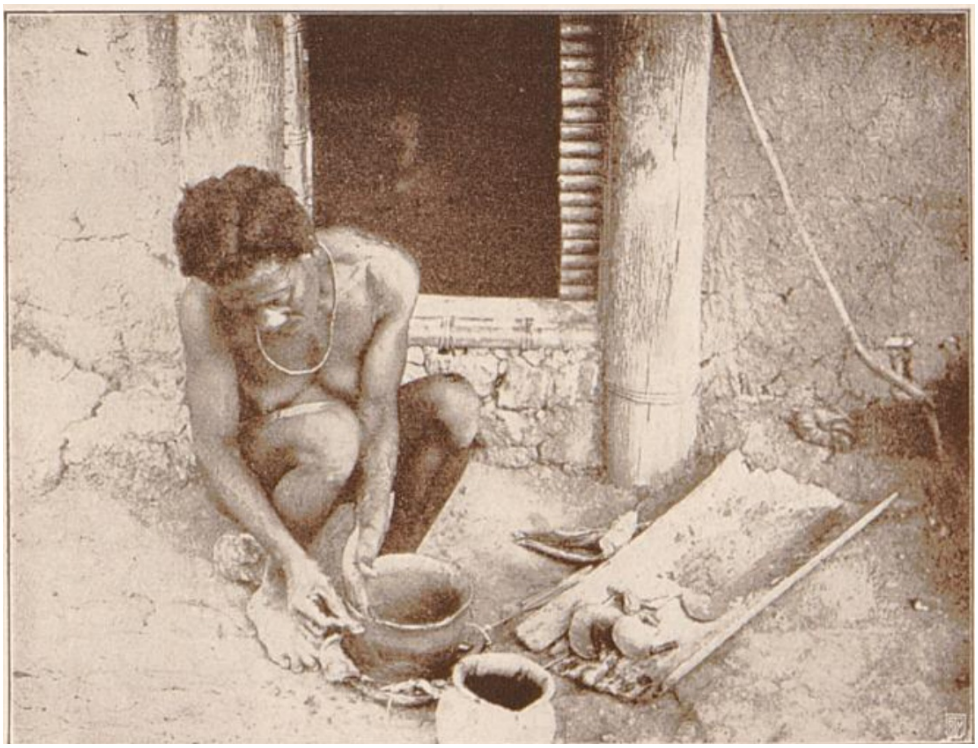
Quand, après les couchers de soleil rouge sang, la pleine lune apparaissait, orange, puis répandait une lumière de plus en plus verte à mesure qu'elle s'élevait, la vaste place du village entourée de palmiers s'animait. On apportait les tambours et les danses commençaient. En pays tikar, elles sont plus variées et révèlent leur sens plus clairement qu'à Dschang et chez les Bamum. D'abord, comme là-bas, les hommes dansent seuls en cercle autour des tambours, vite et vivement, en tournant et en sautant souvent, accompagnés d'un chant où même nos oreilles perçoivent une courte mélodie. Puis les femmes arrivent, entrent dans le cercle, joignent leurs voix

aux autres, et soudain deux longues rangées se forment, les hommes d’un côté, les femmes de l’autre ; le tambour bat un nouveau rythme, et le chant prend une autre allure, plus sauvage et plus excitée. Un homme bondit en avant, tourne sur lui-même, sautille, agite son hochet et chante devant une femme qui, brusquement, sort elle aussi du rang et danse une fois en cercle autour de lui. Puis tous les hommes se mettent en mouvement, les femmes viennent à leur rencontre ; les couples se placent tout près l’un de l’autre, face à face, et dansent en avant et en arrière, en avant et en arrière. De temps à autre, un homme touche la poitrine de la femme, qui se dérobe alors vivement. Et le chant est un appel et une cour, une réponse à cet appel, puis une nouvelle fuite. Une pause, et la danse recommence sur un autre rythme ; cette fois, ce sont les femmes qui invitent, toujours avec les mouvements de danse les plus souples et les plus gracieux, qui n’ont jamais rien de blessant ni de choquant, malgré la franchise sans voile de tout ce jeu.

Au bout d’une heure, tout le monde se disperse ; les villageois, hommes et femmes, disparaissent dans les cases. Nous nous apprêtons à aller dormir lorsqu’on entend près de la tente le léger et délicat frémissement d’un instrument à cordes pincées. Les cinq jeunes hommes de Ngambe qui se sont joints à nous dansent encore une fois entre eux leur jeu magique, ou jeu de djudju, qu’aucune femme n’a le droit de voir. L’un est assis par terre et égrène inlassablement la courte mélodie rythmée ; on dirait un petit morceau du « Clavier bien tempéré » joué sur une épinette. Les quatre autres se tiennent devant lui, sautillent et bondissent, se contorsionnent les bras et les jambes, et regardent la lune. De temps à autre, un petit rire haletant ; sinon, aucun



Maison-porte tikar.



Potière tikar.

bruit, hormis le doux frémissement du petit instrument…

On a bien pu fixer au phonographe la musique et les paroles des chants, et les scènes du matin, quand les gens, après toutes sortes d'encouragements, chantaient dans le pavillon puis entendaient aussitôt leurs propres voix, étaient fort comiques ; mais les ravissants tableaux de danse ne se laissent pas saisir : on ne peut qu'en garder le souvenir.

Moschingbe, le 11 mars 1912.

Aujourd'hui, j'ai laissé Franz monter seul sur le mont Baga ; je reste en bas, au camp, et je me repose. Les derniers jours ont été trop fous. Depuis Bengbeng, l'un des chevaux est malade. Et le mauvais état du pied de Franz exigeait absolument qu'il monte à cheval sur les bonnes portions de chemin praticables à cheval, c'est-à-dire sur les longues croupes herbeuses et brûlantes ; les sentiers incroyablement mauvais et difficiles à travers les forêts étaient déjà presque trop fatigants pour lui. J'ai donc marché plusieurs jours, sans jamais trouver cela excessif ; hier seulement, vers midi, je n'en pouvais vraiment plus. Je me réserve donc toute cette journée pour me remettre et me reposer.

J'en ai vraiment assez de la forêt, que nous avons tant traversée ces derniers temps. Se traîner sur les sentiers de caoutchouc des Haoussa, trébucher sans cesse, ne rien voir et devoir en même temps aller constamment dans toutes les directions, au gré des pires détours : à la longue, on en devient tout étourdi. La seule chose intéressante de ces deux derniers jours a été de découvrir que cette région du pays tikar est extrêmement peuplée : toutes les demi-heures, un village, un petit établissement isolé, et vraiment

souvent occupé par des réfugiés bamum : des notables qui ont quelque chose à craindre de Njoja, et beaucoup d'esclaves qui viennent s'établir ici, en pays tikar, où l'esclavage n'existe plus, comme de petites gens, mais plus libres. Le chef de Ngambe semble les accueillir volontiers ; en échange de l'asile qu'il leur accorde, ils doivent cependant souvent servir de porteurs lorsqu'on réclame des hommes au chef. L'un de ses frères réside dans cette région et assigne un lieu d'habitation à chaque réfugié.

Nos garçons tikar nous ont raconté aujourd'hui que la saison entièrement sèche aurait dû prendre fin il y a déjà quatre semaines. D'ordinaire, il pleut toujours de temps à autre à cette époque, et les gens, qui ont préparé tous leurs champs pour les semailles, attendent la pluie ; mais elle ne vient toujours pas. C'est notre faute ! Le thermomètre-fronde, que l'on met en mouvement à chaque halte et à chaque ascension, et qui tournoie dans l'air à toute vitesse au bout de sa courte ficelle, est un puissant instrument de magie avec lequel l'homme blanc retient la pluie pour que les richesses contenues dans ses caisses et ses coffres ne se gâtent pas. Nous nous sommes empressés de détruire cette croyance ; nous leur avons montré le thermomètre et expliqué son fonctionnement. Si, cette année, la sécheresse devait réellement se prolonger de façon exceptionnelle et si les gens venaient à craindre pour leur nourriture, cela pourrait devenir désagréable, voire menaçant, s'ils nous soupçonnaient d'être les auteurs de ce temps défavorable.

Demain soir, nous voulons être de retour à Ngambe et y retrouver Waibel. Puis nous partirons ensemble vers le sud, en direction du massif de Ndomme, que nous aborderons en deux groupes séparés, simultanément par le sud et par le nord.

Si seulement il voulait enfin pleuvoir ! La chaleur est meurtrière et le ciel gris-jaune tremble dans la brume.

Mongong, le 19 mars 1912.

Tout a changé, tout, tout : le ciel, l'air et nos propres projets.

Hier, nous ne sommes arrivés que tard au camp, très fatigués par une longue route et beaucoup de travail, mais avec l'intention de ne dormir qu'une nuit ici, dans ce pauvre petit village, et de monter dès le lendemain matin sur le premier gradin du massif de Ndomme. Mais nous avons trouvé Waibel, arrivé trois heures avant nous, en fort triste état. Une véritable dysenterie s'est déclarée chez lui ; elle n'est certes pas grave et ne s'accompagne pas de douleurs, mais elle présente par ailleurs tous les signes indubitables de cette maladie tropicale, la plus dangereuse et la plus longue de toutes.

Cela bouleverse tous nos projets. Waibel doit garder le lit, ne pourra pas travailler sur le terrain pendant plusieurs semaines, et devra encore se ménager quelque temps ensuite. Il ne peut plus être question d'explorer simultanément les montagnes de Ndomme par le nord et par le sud. C'est naturellement lui qui en est le plus attristé, et l'on ne peut rien faire d'autre que lui donner du courage et le rassurer.

Nous allons sans doute nous organiser ainsi : Franz partira seul dans les montagnes et ira aussi à Linde chercher les charges que Waibel y a laissées. Pendant ce temps, je soignerai le malade ici tant qu'il devra rester alité. Heureusement, il semble vraiment ne s'agir que d'un cas très léger.

Nous venions de nous remettre de notre première frayeur et d'installer notre compagnon de voyage aussi confortablement que le permettait la hâte, lorsque nos pensées furent soudain

absorbées par tout autre chose. À l’est, une muraille noire s’était lentement élevée dans le ciel et formait un arc aplati au-dessus de l’horizon ; son bord prenait une teinte rouge blafard dans l’obscurité qui tombait, et une inquiétante lumière jaunâtre rayonnait de derrière elle. Nous avons tout juste eu le temps de mettre les affaires à l’abri sous l’auvent de la véranda et d’appeler les porteurs et les boys, puis l’orage a éclaté. D’abord sous la forme d’un vent violent, qui poussait des vagues entières de sable rouge droit sur le devant de notre tente et en recouvrit en un instant les lits, les malles et les vêtements. Puis le vent s’engouffra dans les parois bien tendues de la tente et dans la grande toile pare-soleil, gonflant les larges lés de tissu comme des voiles. À chacune des vingt-quatre cordes de la tente, trois ou quatre silhouettes noires étaient suspendues et les maintenaient de tout le poids de leur corps. Le soldat, l’interprète, les boys et nous-mêmes soutenions les trois mâts et retenions les parois intérieures ; pourtant notre petite maison tremblait et vacillait comme si la tempête voulait l’emporter malgré tous nos efforts. La toile claquait et flottait comme une voile que l’on fait changer de bord sur l’eau ; le sable soulevé nous aveuglait presque, se glissait dans le nez, les oreilles, les vêtements, et pourtant il ne fallait pas lâcher le morceau de tente que l’on tenait : il fallait tout endurer tant bien que mal.

À cela s’ajoutaient des éclairs et des coups de tonnerre incessants, un embrasement qui montait et s’éteignait sans cesse, un grondement puissant et continu. Enfin tombèrent des gouttes de pluie, isolées, grosses et lourdes, et soudain l’eau s’abattit en larges nappes, si bien qu’en quelques instants toute la place du village fut inondée. Dans le fossé creusé tout autour

de la tente, elle s’écoulait, de sorte que nous en fûmes au moins épargnés. Pendant une demi-heure, la pluie crépita au milieu du tonnerre et des éclairs qui illuminaient la nuit noire d’une lueur bleue et crue - exactement comme au théâtre dans « Le Vaisseau fantôme » ou « Le Freischütz » - puis le vent s’arrêta, la pluie faiblit, les gardiens noirs disparurent silencieusement et à la hâte dans les cases, auprès de leurs feux, et nos boys se présentèrent dans la tente, ruisselants, avec des assiettes à soupe pleines, soigneusement couvertes.

Au petit matin, le vent revint ; le sifflet retentit dans le crépuscule qui commençait à peine à grisonner, et en un clin d’œil tous les hommes furent de nouveau là, chacun à sa place. Cette fois, cela passa vite : quelques fortes rafales, puis le calme revint, et l’on put se rendormir tranquillement tandis que le matin se levait, sombre et voilé de nuages.

Mais peu à peu le ciel s’éclaircit. Nous avons persuadé Waibel, qui avait laissé sa tente à Linde, de quitter sa case du village pour venir sous la véranda de notre tente, où il peut rester allongé à l’ombre, mais à l’air, enveloppé dans des couvertures. Et nous avons admiré ensemble les voiles de nuages qui se levaient l’un après l’autre devant le plus splendide panorama que nous ayons vu jusqu’ici : au sud, la longue chaîne rectiligne des montagnes de Ndomme, qui, avec leurs croupes aplaties, leurs larges débouchés de vallées et leurs rares sommets isolés posés sur le plateau supérieur, rappellent la Forêt-Noire ; mais ici, tout est couvert d’herbe, avec seulement un peu de forêt dans les vallées. Et du nord-est au nord-ouest, la vaste couronne des montagnes-îles parmi lesquelles nous avons voyagé ces dernières semaines. La plus

merveilleuse et la plus splendide est le Njua, qui, plus haut que le massif de Ndomme, surgit vraiment comme une île de conte de fées, à pic au-dessus de la brume bleue de la plaine, et qui, de ce côté encore inconnu de nous, nous a paru plus beau que jamais. Puis vient la longue chaîne : Lomonji, Wawue, Tsimklong, Bengbeng, Nkang, les Bandum, Bassa, Baga, Bambondju, alignés les uns à côté des autres, tous séparés par de larges ouvertures à travers lesquelles on voit la plaine infinie se fondre dans le ciel. Tous presque de même hauteur, semblables à bien des égards, et pourtant chacun si caractéristique, si unique et si reconnaissable par sa forme, qu'au premier regard on les saluait tous comme de vieux amis familiers.

Nous sommes montés en hâte sur une petite colline derrière le village et nous y avons travaillé jusqu'à trois heures, dans une chaleur lourde et humide, mais avec un air admirablement limpide, une vue étendue et le spectacle de ravissants nuages blancs et gris clair dans le ciel bleu.

Et à l'instant même, à sept heures et demie, voici de nouveau le même tumulte qu'hier soir : une tempête folle et des torrents d'eau sur des torrents d'eau, suivis d'un air nocturne humide, presque froid.

Mongong, le 22 mars 1912.

Franz est parti ; je suis restée avec Waibel dans notre station de cure d'air de Mongong. C'est vraiment comme dans un lieu de villégiature estival de chez nous, au pied du Deister ou à l'est de la Forêt-Noire : un air si frais et si merveilleux, un pays vallonné et boisé, et les plus extraordinaires architectures de nuages dans un ciel bleu tendre. C'est le matin que tout est le plus beau. Un brouillard dense occupe alors tous les creux ; surtout au pied du massif de Ndomme et du Njua, il ondule en

lourds bancs, tandis que les montagnes se dressent au-dessus, d'un bleu sombre, presque dur, dans l'air clair et lumineux. Plus tard, de petits nuages blancs flottent au-dessus des montagnes, changeant sans cesse, sans cesse lentement poussés par la brise ; et nous qui, depuis des mois, n'avions vu qu'une atmosphère uniformément brumeuse, nous contemplons avec surprise ces formations célestes comme une chose entièrement nouvelle. L'après-midi aussi est beau et jamais trop chaud ; Franz et moi avons vraiment savouré ces trois jours de repos et nous nous sommes remis de l'épouvantable chaleur de Ngambe.

Waibel va passablement. Il reste très tranquille dans son lit de camp, sous la véranda de la tente, lit des journaux, des revues ou l'un de mes livres, dort par moments, somnole en regardant au-dehors - j'espère qu'il ne rumine pas trop. De temps à autre, nous parlons des gens d'ici, du paysage ; les conversations sur l'avenir ou sur la maladie ne viennent pas. Chaque soir, à l'approche d'une tornade, on le transporte vite dans sa case, puis je m'emploie fidèlement, avec mes Noirs, à tenir notre tente. Tantôt l'orage passe au-dessus de nos têtes, tantôt il tombe de fortes averses, et presque chaque nuit, il faut sortir et résister à une petite tempête en tenant les mâts de la tente.

Nos gens sont heureux qu'il pleuve enfin et de ne plus avoir à craindre une « grande faim ». Les villageois ont maintenant beaucoup de travail ; on met les premières semences dans les champs déjà préparés, puis viendra la bonne saison d'abondance, où, sous la pluie, tout pousse et prospère de façon incroyable. Les courges semées il y a trois jours dépassent déjà de 5 cm la surface du sol et portent deux feuilles ; au bout de deux semaines, on peut les faire cuire et les manger comme

légume ; au bout de deux mois, les fruits sont mûrs. Un autre légume atteint un mètre de haut trois semaines après le semis et porte des fruits verts que l'on fait cuire. Il faut aux patates douces deux à trois mois du semis à la maturité, au maïs quatre à cinq mois. Et souvent les gens plantent à peu d'intervalle différentes espèces dans le même champ ; puisque l'une pousse haut et que l'autre reste basse, elles peuvent fort bien vivre côte à côte.

Défricher la forêt et la steppe représente un solide travail, surtout si l'on considère qu'un champ sur un sol forestier ne donne de récoltes que pendant cinq ans, et sur un sol de steppe pendant deux ans seulement, après quoi il doit rester plusieurs années en jachère ; mais en échange de ce travail, la terre porte vraiment des fruits au centuple, et avec une rapidité que l'on ne connaît chez nous que dans les contes.

Pour le moment, les gens sont entièrement tributaires de leurs réserves ; les grains de maïs et de mil récoltés au début de la saison sèche constituent maintenant presque toute leur nourriture ; il reste sans doute aussi quelques racines de manioc et quelques tubercules de macabo.

La nuit dernière, toute une troupe est partie attraper un mets particulièrement recherché, une sorte de fourmis ailées. À cette époque, elles sortent de terre ; avant-hier, à l'endroit où quelques-unes étaient apparues, on a construit un petit rempart circulaire et posé des branches par-dessus pour les empêcher de s'échapper. La nuit, on les enfume toutes, on les capture en masse et on les dévore - vivantes et crues ! « De la vraie viande, vraiment très bonne. »[1] Seuls les gens civilisés du Togo s'en détournent avec un frisson.

[1] « De la véritable viande, très bonne. »

Le 23 mars, le soir.

Après une averse matinale, la journée est devenue froide et laide : le soleil derrière de lourds nuages gris, du vent, un air très humide ; j'ai mis une veste de laine, et malgré cela j'ai encore eu froid. Maintenant, à huit heures du soir, je suis confortablement installée près de la lampe, dans une petite pièce de la maison de brousse, et je compte dîner ici, à l'intérieur ; dehors, dans la tente, il fait tout simplement trop froid pour moi.

Je me suis mise à peindre une série de reproductions des ornements colorés dont les Tikar décorent l'entrée de leurs maisons. Ce faisant, j'ai fait une découverte tout à fait singulière, qui m'occupe beaucoup et que je continue d'explorer : les Nègres du Cameroun, du moins ceux que j'ai vus, c'est-à-dire les habitants de Dschang, de Bana, du pays bamum et du pays tikar, n'ont que trois matières colorantes : le blanc, le rouge et le noir. Le blanc vient d'une fine cendre de bois, le rouge du bois rouge, le noir du charbon de bois. Et toutes les tribus utilisent ces trois couleurs, soit pour se peindre le corps, soit pour embellir encore leurs sculptures en bois et leurs ornements d'argile. Et toutes n'ont, dans leurs langues si différentes, que trois expressions pour l'ensemble des couleurs : blanc, rouge, noir.

Pour le vert, le jaune, le bleu, le brun, le gris, il n'existe pas de mot. Mais les trois mots existants sont devenus des termes collectifs : « rouge » signifie rouge, jaune et brun clair - un rapprochement facile à comprendre - ; « blanc » désigne le blanc et toute couleur très claire ; mais « noir » comprend, outre le noir, le gris foncé et le brun foncé, aussi le bleu et le vert, si éclatants soient-ils. On ne peut guère supposer que le Nègre, par une abstraction consciente ou inconsciente, range les trois tons apparentés que sont le rouge, le jaune et

le brun sous un seul mot ; le fait de ranger toutes les autres couleurs, si dissemblables entre elles, sous « noir » irait d'ailleurs à l'encontre d'un tel acte de l'esprit. Je crois qu'on ne peut guère expliquer la chose autrement qu'en supposant qu'à l'origine ils n'ont absolument ni observé ni remarqué les couleurs de la nature qui les entourait ; ce n'est qu'avec le plaisir de peindre au moyen d'une matière éclatante que la notion de couleur est entrée dans la langue. Seules les couleurs disponibles sous forme de matières colorantes ont reçu des noms ; tout le reste, à mesure que vient ensuite la reconnaissance des couleurs dans la nature environnante, est rangé parmi les trois notions par une comparaison très sommaire.

Même lorsque le Nègre parle l'anglais pidgin, il n'emploie que ces trois termes pour les couleurs ; les boys disent rouges nos chaussures brunes, et noires nos cotonnades bleu bleuet.

En ce moment, c'est auprès d'un jeune homme de Ngambe nommé « Mbo » que je m'informe de ces choses. À l'époque où nous avons marché de Ngambe à Njua, il nous a servi de guide, puis s'est joint à nous ; au cours de ces six semaines, il s'est révélé le plus capable et le meilleur de tous nos hommes. Mbo sait faire n'importe quel travail, est prêt à tout, enthousiaste à l'idée d'apprendre quelque chose de nouveau, et toujours rayonnant de gaieté. Sa silhouette élancée et pleine de jeunesse, ses vêtements propres, qu'il a cousus lui-même - un pantalon blanc court et une chemise haoussa rouge - renforcent encore cette impression sympathique. Il est l'une des « bonnes trouvailles » que nous avons faites en choisissant nos gens, tout comme Ndanke, le fils du chef de Bangante, qui est maintenant avec nous depuis trois mois et qui, de jeune sauvage, est devenu notre boy le plus soigneux et le plus

propre. Il vient de partir dans les montagnes avec Franz, dont il est le seul domestique personnel, et il s’acquittera certainement à merveille de sa tâche.

Le soldat a poursuivi aujourd’hui en vain un buffle blessé, et tout le monde s’en était déjà tant réjoui, car la nourriture se fait très rare ici. Tous ces gens des environs qui, les deux premiers jours, apportaient du foufou, du poisson et du manioc, ne sont pas revenus, malgré leurs promesses et malgré une généreuse rémunération. Mbo a marché à trois heures d’ici et a fini par revenir heureusement avec un panier de farine de mil et un panier de manioc. Cela a tout juste suffi.

J’ai maintenant déployé tout mon art de persuader, promesses et menaces, pour amener le chef de Mongong à nous fournir quelque chose chaque jour. Il s’est enfin déclaré prêt à livrer pendant trois jours de la farine de mil et de la farine de maïs. Il ne pourrait, même avec la meilleure volonté du monde, en donner davantage, sinon il ne lui en resterait pas assez pour lui-même. Si d’autres gens apportent quelque chose, on pourra garder la farine, qui se conserve plusieurs jours, et dispenser un jour l’homme de Mongong de sa livraison. Le foufou déjà cuit ne se garde même pas dix heures. Je suis un peu inquiète pour le ravitaillement ; quand le Nègre doit souffrir de la faim, même le garçon habituellement le plus sûr et le plus fidèle devient insoumis et récalcitrant. Pour moi, j’ai encore une petite réserve de poulets qui me suffira jusqu’au retour de Franz et à notre départ. Pour Waibel, il ne peut pour l’instant être question que de lait et de riz.

Le fléau des insectes est maintenant épouvantable ; les minuscules mouches des sables, fines comme de la poussière, vous dévorent littéralement, et mes mains sont toutes gonflées par leurs piqûres ; de grosses

mouches et des guêpes bourdonnent partout, et les fourmis volantes se posent dans chaque plat, sur chaque assiette. Heureusement, il y a peu de moustiques, et la moustiquaire vous en protège la nuit, moment où ils piquent surtout.

Mongong, le 28 mars 1912.

Grande journée de fête et de joie aujourd'hui ! Hier soir, à trois heures d'ici dans la brousse, le soldat a abattu deux de ces énormes potamochères qui vivent là-bas dans la forêt marécageuse touffue. Un homme de Mongong, qui lui avait montré le chemin, a triomphalement apporté les deux queues pour prouver son annonce. Tous nos gens sont partis chercher la magnifique prise ; je n'avais encore jamais vu certains d'entre eux courir d'un pas aussi léger ! Mais l'heure passait, de plus en plus tardive, et personne ne revenait. J'avais fait installer ma chaise longue, une table et la lampe en plein air, dans la douceur merveilleuse de la nuit ; un garçon tikar était accroupi par terre à côté de moi et me montrait comment ils calculent et comptent sur leurs doigts. Je continuais à poser des questions, et j'ai appris avec un étonnement sans bornes que les Tikar connaissent les nombres et les notions numériques jusqu'aux centaines de milliers, le tout dans le système décimal. Si je connais les mots correspondant aux dizaines, aux centaines, aux milliers, aux dizaines de milliers et aux centaines de milliers, je peux, en les combinant avec les mots des nombres de 1 à 9, former tous les nombres jusqu'à 900 000 ; je peux donc exprimer le nombre 999 999 - avec l'aide de mon carnet, j'y arrive réellement. Et s'il y en a encore davantage ? Alors le Tikar dit : « Je ne sais pas au-delà. »[1]

La tête me brûlait de ces arts noirs du calcul, et je n'avais pas remarqué qu'entre-temps

[1] « Je n'en sais pas davantage. »

minuit était arrivé. J'allais justement renoncer à attendre le produit de la chasse et me coucher lorsque Mbo arrive, haletant d'avoir couru à toute allure : « Les deux porcs, c'est trop pour nous, on ne peut pas les porter. Je viens chercher encore douze hommes pour les porter, pour les amener ici. Pour la femelle, il faut quatre hommes pour la porter et quatre pour les remplacer ; pour le mâle, qui est beaucoup plus gros que la femelle, six hommes pour le porter et encore six pour les remplacer. Laisse-moi dire aux chefs de ce village et de l'autre petit village de donner des hommes. »[1] Tout cela jaillissait entre des halètements et des rires, tandis qu'il se léchait sans cesse les lèvres brunes de sa langue rouge clair, ravi à la pensée de la merveilleuse « viande ».[2] On fit donc venir le chef du village au son du tambour, on envoya un messager au village voisin, puis la caravane repartit au pas de course dans la nuit de lune voilée de nuages.

Ce n'est que vers le matin qu'ils ont apporté leurs charges, tous endoloris et épuisés par ce poids énorme. J'estime le mâle à quatre quintaux allemands (200 kg), la femelle à trois quintaux allemands (150 kg) ; toute la matinée a passé à dépouiller, vider et découper les noirs pachydermes. Les deux villages qui avaient prêté leur concours repartirent chacun avec un « ventre » - l'ensemble des viscères, que l'on mange avec un immense plaisir - et

[1] « Les deux porcs sont trop lourds pour nous, nous ne pouvons pas les porter. Je viens chercher douze hommes de plus pour les apporter ici. Pour la femelle, il faut quatre hommes pour porter et quatre pour les relayer ; pour le mâle - il est encore beaucoup plus gros que la femelle - six hommes pour porter et six pour les relayer. Laisse-moi dire aux chefs de ce village et de l'autre petit village de fournir ces hommes. »

[2] « Meet », formé par un mélange de *meat* et de *beef* !

un morceau de côtes ; nos gens ont reçu chacun de trois à quatre livres (1,5 à 2 kg) de viande nette, ainsi qu'une ration journalière de farine à foufou ; ils ont donc largement de quoi se nourrir aujourd'hui et demain. Les quantités de viande qui restent sont maintenant fumées par Mbo à la manière tikar. On coupe la viande en longues bandes étroites, on la pose sur un assemblage de perches et on la fait sécher plusieurs jours au-dessus d'un bon feu. Elle doit ensuite pouvoir se conserver des semaines, voire des mois.

Hier après-midi, un messager m'a apporté une longue lettre de Franz. Il a derrière lui des journées éprouvantes et les chemins les plus mauvais et les plus difficiles qu'il ait jamais rencontrés en Afrique. Heureusement, il a bien retrouvé toutes les charges à Linde. Il fait le chemin du retour par un nouveau sentier, autour du pied occidental du massif de Ndomme, encore inconnu jusqu'ici ; il lui faudra sans doute six jours.

Nous venons aussi d'apprendre qu'une grande rencontre de princes a lieu sur le Mbam. Njoja et sa suite, parmi laquelle se trouve l'une de ses femmes préférées, fille du chef de Ngambe, viennent du pays bamum jusqu'à la rive droite du fleuve, dans tout leur faste et tout leur apparat, avec de la musique et plus de cent chevaux ; en même temps, le chef de Ngambe se rend sur la rive gauche. On doit y organiser de grandes fêtes et des jeux équestres. Il n'y manquera pas non plus une forme africaine de service courtois. Cela ne semble-t-il pas sorti du Moyen Âge ?

Et voici qu'un message va tomber comme la foudre au milieu de tout cela : le poste de Joko, représentant du vingtième siècle, le fait porter au chef de Ngambe par un messager qui est passé ici hier. Il doit se mettre immédiatement en route et se présenter devant le chef de poste. Et lorsqu'un

chef est ainsi convoqué, c'est, dans la plupart des cas, « pour une affaire grave ».[1] Le roi de Ngambe quittera les rives du Mbam dans la plus grande agitation, et j'imagine que Njoja se sentira humilié.

Mongong, le 2 avril 1912.

Franz est revenu hier à midi, fatigué, sale, en haillons, mais en bonne santé, bien portant et très satisfait de tout ce qu'il a vu. Ce fut une grande fête joyeuse. Nous avions orné la tente de guirlandes et d'un « Bienvenue » superbement multicolore ; à la cuisine, on avait fait cuire et rôtir tout ce que pouvaient fournir la basse-cour et les caisses de provisions, et la joie véritable de tous les gens au retour du « grand Massa » était très belle à voir.

Nous faisons maintenant des projets pour les prochains jours, car, heureusement, Waibel est assez rétabli pour pouvoir être transporté en hamac. Aujourd'hui, on déballe, on range et l'on se repose entre-temps ; demain, Mbo ira à Ngambe rechercher les porteurs congédiés il y a quatorze jours. Nous voulons ensuite gagner lentement Joko par la grande route, en pénétrant dans les montagnes chaque fois que ce sera possible.

Bambu, le 6 avril 1912.

Au pied du massif de Ndomme, ce massif « rude, sauvage, inaccessible », comme le disent les livres. Et pourtant il a l'air si clair, si accueillant ! Une herbe jeune et verte recouvre toutes les pentes, un feuillage neuf orne les arbres qui se dressent, isolés ou en petits bois, dans les prairies.

[1] Ce qui veut dire : « pour une sombre affaire ».

Les formes du massif sont douces en comparaison de ce que nous avons vu près du Njua. Il n'est même pas très haut, ou du moins n'en donne pas l'impression d'ici. La bordure du massif, découpée par de larges débouchés de vallées et des dépressions en croupes distinctes et en montagnes isolées, doit s'élever de 200 à 300 m au-dessus de la route de Joko. Si l'on grimpe, comme nous l'avons fait aujourd'hui, sur l'une des montagnes de la bordure, où l'on découvre de près d'immenses parois rocheuses de granite à gros grains, riche en feldspath, on embrasse du regard la vaste surface supérieure, doucement ondulée, du massif, au-dessus de laquelle s'élèvent quelques sommets plus hauts.

Lorsqu'on voit ce vaste pays montagneux pendant la saison sèche, avec ses grandes étendues d'herbe jaune ou noircie par les feux, il doit certainement donner une impression de désolation et de tristesse. Maintenant, tout le monde qui nous entoure semble transformé. Pendant les journées chaudes qui ont suivi les premières pluies, un vêtement d'un vert éclatant s'est étendu comme par miracle sur le pays ; un été lumineux et jeune nous sourit, et l'air limpide apporté par les récentes et fortes tornades est délicieusement rafraîchissant.

Il nous a fallu lutter contre toutes sortes de difficultés avant de réussir à nous installer ici. Le chef de Ngambe, qui est maintenant en route pour Joko, nous a refusé les porteurs de la ville, et nous avons heureusement pu recruter sur la route trente hommes, qui doivent maintenant faire trois fois l'aller-retour pour amener tous les bagages et le malade dans son hamac. En outre, ce noble personnage a monté contre nous les gens établis le long de la route pour qu'ils ne nous donnent rien à manger ; et il nous a fait dire, par l'un de nos soldats qu'il avait rencontré en chemin,

que nous étions priés de poursuivre bientôt notre chemin, sinon nous allions ruiner son pays à force d’y manger.

Mais l’accueil peu aimable que nous avait réservé le sous-chef de Bambu s’est vite amélioré. Aujourd’hui, pendant notre ascension, entreprise en réalité pour des travaux topographiques, Franz a abattu une forte antilope d’un seul coup bien placé, après l’avoir poursuivie plusieurs heures, à plat ventre et à quatre pattes à travers l’herbe et sur les rochers. Ndanke et Mbo, qui s’étaient glissés avec lui à l’approche, ont exécuté de véritables danses de joie autour de la « viande », puis on est allé chercher des hommes au village pour descendre l’animal, colossalement lourd. Le cobe à croissant a à peu près la taille d’une vache, mais il est naturellement plus élancé et plus haut sur pattes.

Impossible de décrire l’enthousiasme fou et avide avec lequel dix hommes tiraient et découpaient l’animal pour enlever au plus vite la peau et pouvoir passer au partage de la viande. À la lumière des lanternes et des éclairs d’une tornade qui approchait, c’était une scène inquiétante.

Mais il y a quelques jours, juste avant notre départ de Mongong, nous avons vu un spectacle du même genre, beaucoup plus sauvage encore : les deux soldats avaient abattu un buffle, un solitaire chassé de son troupeau, qu’ils avaient approché à l’affût dans une clairière. Fait caractéristique de la discipline de ces soldats noirs : lorsqu’ils furent assez près de l’animal, ils tirèrent ensemble, au commandement du plus âgé : « En joue - feu ! », si bien qu’ils ne savaient même pas de qui était la balle qui avait touché. Le plus âgé est alors

allé vers l’animal blessé ; lorsque celui-ci fit mine de le charger, il cria de nouveau à l’autre, mieux placé : « En joue - feu ! », et le buffle s’effondra, touché à l’épaule. La queue coupée arriva encore au camp comme message de victoire et, comme il était impensable d’amener au village l’animal entier, tous les gens partirent le découper là-bas, dans la forêt. Il faisait déjà nuit. Nous les avons accompagnés à la lumière des lanternes.

Lorsque nous sommes arrivés dans la clairière, deux feux brillants brûlaient de part et d’autre du colosse mort, et les gens étaient déjà au travail. La peau, peu belle, ne fut pas retirée ; on se contenta de vider et de débiter l’animal. Je n’aurais pas cru possible de pareils ébats insensés et voluptueux dans le sang. Je n’oublierai jamais comment notre boy Ndanke, habituellement si propre, redevint ici un sauvage : avec des éclats de rire joyeux, il puisait à pleines mains le sang dans le ventre de la bête morte ; puis il se tint les deux pieds dans une grande flaque de sang coagulé, levant et abaissant sans cesse ses orteils écartés, si bien que la masse épaisse, rouge noir, remontait entre eux. Un sourire tendu lui étirait la bouche ; ses dents blanches brillaient comme une mince bande dans son visage sombre, et ses yeux clignotants étaient à demi fermés. Derrière, on voyait Djimbe, les mains levées très haut, brandir la hache pour séparer du corps la tête du buffle ; quelques grands gaillards noirs, silhouettes devant le feu, tiraient une patte arrière que le garçon d’écurie avait découpée dans les règles ; et à droite et à gauche, à demi dans l’ombre, les deux soldats, fusil au pied, immobiles, veillaient seulement à ce

que rien ne disparaisse des masses de viande que l’on entassait à leurs pieds. Le feu projetait sur la scène des lumières et des ombres tremblantes, déchiquetées ; à l’arrière-plan, les grands arbres de la forêt se dressaient, solennels et silencieux, sur le ciel nocturne sombre.

Bambu, le 9 avril 1912.

Hier, nous sommes réellement montés là-haut, sur le massif. L’ascension est tout de même plus raide et plus haute qu’on ne le pensait d’en bas. Nous nous étions donc attardés assez longtemps encore dans la vallée, auprès des belles cascades et des singuliers méandres d’un large ruisseau, et il nous a fallu gravir la pente dans la chaleur humide de midi. Mais, là-haut, la vue fut merveilleusement belle et tout à fait différente de ce que nous nous étions imaginé auparavant. Des étendues ondulées, couvertes d’herbe et creusées de vallées boisées, se déployaient de tous côtés ; pourtant, ce n’était pas vraiment ce que j’appelle un « massif montagneux », plutôt un immense plateau déjà profondément disséqué par les vallées, qui semble se prolonger à l’infini tout autour.

Ce que nous avions pris jusqu’ici pour le rebord septentrional du Ndomme n’est que la bordure d’une petite partie légèrement surélevée de l’ensemble de ce vaste haut pays. Au loin, on distinguait nettement un gradin qui ceinture la plaine située plus bas, d’où le Njua s’élève à son tour à une hauteur si formidable. Loin au sud se trouvent les montagnes au-dessus de Linde, que Franz a déjà vues et qui m’appellent encore à des travaux futurs. La vue faisait penser à un tableau de Segantini : l’étendue au premier plan, les pointes abruptes dans le lointain, devant l’herbe vert clair et, derrière, les rochers nus baignés d’une lumière rose.

Au-dessus, un ciel riche en nuages, toujours mouvant, jetait des ombres bleues sur les ondulations du terrain.

Bambu, le 16 avril 1912.

Franz a été atteint à son tour. Dans la soirée du 10, la dysenterie s'est aussi déclarée chez lui, encore plus légère que chez Waibel et sans aucune douleur, mais un peu plus durable : pendant quatre jours, les symptômes indubitables ; depuis, une amélioration constante, sans aucune rechute, même depuis qu'il est autorisé à prendre un peu de nourriture solide. Espérons que cela continuera ainsi. Heureusement, il n'a jamais perdu lui-même ni sa confiance ni sa bonne humeur, rendant par là cette fâcheuse affaire plus facile à supporter, pour lui comme pour moi.

Mais la nourriture est un véritable souci. Pendant sa convalescence, Waibel a mangé presque toute la réserve de riz. Il n'est pas certain que les deux sacs de riz que nous avons commandés à Jabassi arrivent jamais. Nous avons dépêché des messagers à Joko pour y demander du riz ; espérons qu'ils en rapporteront. Le riz serait aussi très souhaitable pour la poursuite du rétablissement de Waibel, et finalement pour moi également, car je me débats depuis trois semaines avec un catarrhe gastrique tenace. Pour ce genre de choses, on est terriblement démuni ici ; et l'impossibilité de se procurer rapidement ce dont on a besoin est peut-être, comparée aux dangers du climat, presque le pire mal de ce pays.

Nous sommes naturellement restés immobiles ici, à Bambu ; nous avons connu quelques journées de chaleur folle et une journée froide et pluvieuse. Waibel s'est occupé de ses collections, moi de mes enquêtes ethnologiques. S'il n'y a pas de

rechute, Franz sera bientôt assez rétabli pour que nous puissions poursuivre notre route ; c'est maintenant lui qui devra rester dans le hamac, et Waibel fera les relevés topographiques. Avec de courtes étapes entrecoupées de journées de repos, tout se passera très bien.

Cette période de transition entre la sécheresse et la pluie, dont le déroulement météorologique quotidien nous paraît presque normal à nous autres Européens - tantôt froid, tantôt chaud, ici de la pluie et du vent, là un soleil brûlant - passe ici, chez les indigènes, pour la saison des maladies ; et il y en a effectivement en abondance dans notre caravane.

Nous pensons tous trois que Franz a été contaminé par le petit Ntong, qui a lui aussi signalé une dysenterie ; mais il l'avait probablement déjà depuis quelques jours et l'a transmise à Franz en faisant son lit ou en le servant. Plusieurs porteurs ont également dû être congédiés pour dysenterie ; c'est une véritable épidémie dans notre caravane. Pourvu que je reste maintenant en bonne santé !

Notre cuisinier est une vraie perle en cette période de maladie. Il a autrefois séjourné à Suellaba, la station de convalescence de la côte, principalement fréquentée par des malades de la dysenterie, et il connaît tous les secrets culinaires du régime dysentérique. Que Franz ait pris seulement du lait pendant quatre jours tout en restant en vie paraît tout à fait incroyable aux autres Nègres. « Rien que de l'eau ! Un Noir mourrait avec ça ! »[1]

Le 17 avril 1912.

Hier soir, j'ai dansé la polka avec le chien tigré, parce qu'un grand sac de riz était arrivé de Joko. Je peux maintenant

[1] « Rien que de l'eau ! Un Noir en mourrait ! »

commencer une véritable cure pour Franz ; il va mieux chaque jour et supporte très bien le riz. Waibel a fait aujourd'hui des relevés topographiques le long de la route, mais cela le fatigue beaucoup ; il ne pourra pas encore faire de longues marches.

Le 21 avril.

Cela lui a si peu réussi qu'il a fait une rechute. Pour le moment, il ne faut donc songer à ce genre de travail ni pour Franz ni pour Waibel. Je dois voir ce que je peux faire pour que cette portion de route soit tout de même relevée. Avant-hier, j'ai déjà effectué une visée et un croquis cartographique depuis un point de vue situé au bord de la route ; je réussirai sans doute aussi à poursuivre le relevé topographique de celle-ci. Il me faut maintenant être courageuse et prendre la direction de l'expédition. Si seulement je reste en bonne santé, j'y parviendrai.

Jakong, le 5 mai 1912.

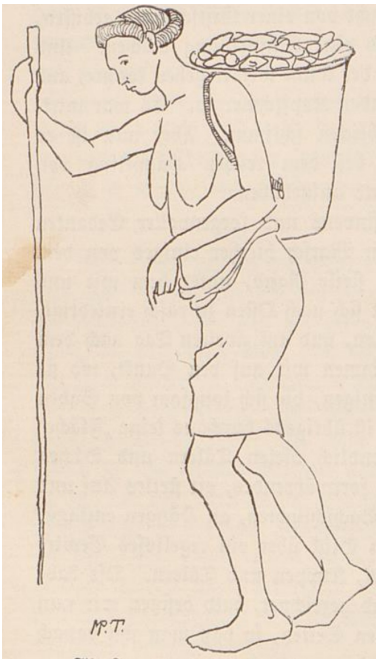
Nous avons fêté hier la guérison de Franz ; trois semaines entières se sont écoulées depuis les dernières manifestations de la maladie sans la moindre rechute. On peut donc bien parler de guérison et - avec toutes les précautions imaginables - reprendre peu à peu la vie des bien-portants. Pour lui tenir compagnie, nous fêtons du même coup ma guérison. J'ai eu - de façon parfaitement superflue - un stupide paludisme qui n'en finissait plus, commencé le 22 avril et terminé seulement hier. La fièvre n'est jamais montée très haut, mais elle n'a pas cessé non plus. Heureusement, pendant les premiers jours, les matinées étaient toujours entièrement sans fièvre, si bien que je pouvais quand même faire tant bien que mal des relevés topographiques, tandis que nous avancions par de toutes petites étapes.

Une fois, Franz et moi avons dû nous arrêter quelques jours et envoyer d'abord Waibel en avant, car il avait fait une nouvelle et sérieuse rechute ; il s'est fait transporter à Joko en trois fortes étapes, pour enfin achever véritablement sa guérison au poste. Son boy et notre Djimbe avaient également la dysenterie et ont été envoyés avec lui à l'hôpital de Joko. Et Ndanke a eu un léger début de pneumonie ; l'un des porteurs a été mordu pendant la nuit par un serpent venimeux, et j'ai dû faire une incision et une injection. Au milieu de tout cela, Franz, qui pouvait à peine recommencer à marcher, et moi, avec de la fièvre et de furieux maux de tête. Ce fut vraiment pénible à certains moments. Mais c'est heureusement passé, et nous sommes magnifiquement accueillis chez le riche chef de Jakong.

Malgré notre mauvais état et nos pensées soucieuses, nous avons tout de même vu quelque chose du Ndomme pendant la marche jusqu'ici. Le rebord abrupt au pied duquel nous nous trouvions à Bambu s'est rapidement abaissé vers l'est, tandis que le gradin inférieur s'élevait ; le deuxième jour après notre départ de Bambu, nous sommes arrivés à l'endroit où ils se rejoignent en une surface qui s'incline doucement du sud vers le nord. Ce n'est d'ailleurs plus du tout une « surface » plane, mais un terrain sillonné d'une infinité de vallées et de ruisseaux ; le chemin n'est qu'une montée et une descente continuelles, souvent raides, franchissant des croupes, traversant des gorges de ruisseaux, longeant des pentes, et de chaque hauteur, la vue s'ouvre sur un enchevêtrement désordonné de crêtes isolées, de sommets et de vallées. J'ai souvent vu et dessiné le Njua ; nous posséderons bientôt son profil de tous les côtés, si bien qu'on pourrait presque le modeler d'après ces dessins.

Toute la journée, ici à Jakong, on voit les femmes aller et venir sur la large rue du village, bordée des deux côtés de clôtures de nattes. Souvent, elles ne le font que pour le plaisir, bavardant et riant ; elles portent alors de grandes étoffes de coton multicolores qu'elles passent sous les aisselles et nouent sur la poitrine, de manière à envelopper étroitement leur corps, généralement mince.

Mais lorsqu'elles vont travailler aux champs pour y chercher des légumes et du jeune grain, pêcher ou ramasser du bois, elles portent la hotte sur le dos nu ; tout au plus ont-elles noué une étroite étoffe autour des hanches et des cuisses ; très souvent, un minuscule tablier à franges de coton, suspendu à une cordelette autour des hanches, constitue leur seul vêtement. Mais leurs cheveux sont toujours joliment coiffés, luisants d'huile de palme, et échafaudés en d'ingénieuses constructions que l'on ne peut obtenir qu'au moyen de véritables postiches de soutien.



Femme tikar rentrant des champs.

Les hommes vendent aux femmes les cheveux qu'ils se rasent sur la tête.

La vie de ces femmes noires m'intéresse beaucoup. J'ai posé de nombreuses questions à son sujet - malheureusement toujours par l'intermédiaire d'un interprète, car aucune d'elles ne comprend ne serait-ce qu'un mot d'anglais pidgin. Le tableau que j'en ai tiré est assez sympathique, et il semble que la femme tikar soit sensiblement mieux lotie que la Négresse vivant à l'ouest du Mbam. Ici, elle n'est pas la bête de somme obligée d'accomplir tous les durs travaux des champs et de vivre dans une dépendance complète ; il n'y a même pas de véritable achat des femmes, comme chez les Bamum, à Dschang et sur la côte, où l'on paie souvent plusieurs centaines de marks pour une femme.

La jeune fille grandit dans la maison de sa mère, qui l'initie à tous les travaux domestiques. Avec ses amies, elle va aux champs, à la pêche et à la danse, et chacune raconte aux autres ce qu'elle sait des hommes et de la vie de femme mariée. Une fois adulte - vers quatorze ou quinze ans - , elle jouit d'une entière liberté et peut fréquenter de jeunes hommes ; si elle a un enfant, cela ne diminue en rien sa valeur ni sa considération. Tôt ou tard, chacune se marie ; la notion de femme non mariée est tout à fait inconcevable pour le Nègre, car « elle est tout de même faite pour cela ».

Un homme qui désire l'épouser en parle à son père ou à son frère et lui offre, s'il consent, quelques mètres d'étoffe, du sel et de l'huile de palme, pour une valeur de vingt à quarante marks. Mais si, par la suite, la jeune fille n'est pas d'accord, ces cadeaux sont rendus. Ce n'est que

lorsqu’elle a été promise à un homme dès l’enfance qu’elle ne peut plus refuser ensuite. Mais si l’homme qui courtise une jeune fille est très pauvre et qu’elle l’aime malgré cela, le cadeau aux parents peut même être entièrement supprimé ; tout au plus aide-t-il quelque temps dans le champ du père. Il est aussi d’usage qu’après le mariage, le jeune époux travaille pendant deux jours, avec ses amis, dans le champ de son beau-père.

Le jour du mariage ne donne lieu à aucune fête ; la mère conduit sa fille dans la maison du mari et l’y laisse. Mais au bout de deux jours, la jeune femme revient chez ses parents et leur demande de préparer maintenant le repas de noces. On tue alors des poulets et des chèvres, on fait cuire et rôtir, on brasse d’énormes quantités de bière de mil, et l’on porte tout chez les parents du jeune époux, où les deux familles et tous les amis font un grand festin. Car la jeune femme appartient désormais à la famille du mari. Au bout de deux semaines, les jeunes époux reçoivent eux-mêmes tous leurs amis chez eux ; on n’y sert que de la bière de mil, sans rien à manger.

L’une des coutumes de mariage les plus belles et les plus délicates dont j’aie jamais entendu parler veut que la meilleure amie de la mariée l’accompagne dans son nouveau foyer afin de lui épargner, pendant ces premiers jours de vie conjugale, tous les travaux domestiques. À son départ, le mari lui offre un peu d’étoffe ou d’huile de palme et la remercie chaleureusement.

Commencent alors les devoirs de la maîtresse de maison. La case doit être tenue propre, et trois repas sont préparés chaque jour avec un grand soin. Le Tikar est un fin gourmet et exige, avec sa grosse boule de farine cuite à l’eau, au minimum une sauce épicée ou des

légumes ; il préfère encore un poisson cuit avec des épices et de l'huile, et par-dessus tout, naturellement, de la viande, qui demeure cependant rare. Toute femme tikar cultive dans son champ toute une série de plantes potagères et condimentaires différentes, utilisées chacune selon des recettes déterminées. Mais elle a la vie assez douce ; elle n'a pas à accomplir le dur travail de houage des champs, qui est l'affaire des hommes ; tout au plus aide-t-elle aux semailles. Et, lors de la grande récolte du mil, la part la plus légère lui revient également. Elle va chercher elle-même au champ ce dont elle a besoin chaque jour pour le ménage ; elle rapporte aussi le bois à brûler provenant des arbres que le mari abat dans la forêt et qu'elle fend dès qu'ils sont secs, pour les laisser sécher encore dans la maison.

Lorsqu'un homme n'a qu'une femme, ils habitent ensemble dans une case, prennent leurs repas en commun et vivent tout à fait selon notre conception du mariage. Et ce cas n'est nullement rare. S'il y a plusieurs femmes dans une concession, le mari et chacune de ses femmes ont une case à eux ; les femmes cuisinent alors à tour de rôle pour le mari.

L'un des premiers devoirs d'une jeune femme est d'apprendre à aider aux accouchements. Il n'existe aucune exception : chacune doit se faire instruire par la sage-femme du village, afin de pouvoir, si nécessaire, porter secours à une sœur ou à une amie avec laquelle elle vivrait seule dans un hameau de culture.

Pendant les dernières semaines avant la naissance d'un enfant, les femmes se ménagent et n'accomplissent aucun travail pénible ; elles ne vont pas chercher de bois, ne portent pas d'eau, ne s'agenouillent pas devant la meule pour réduire les grains en farine. Le plus souvent, une sœur du mari se charge alors de toutes ces tâches

à leur place, ou bien la mère du mari, car l'enfant est, en toute circonstance, un membre de la famille du mari ; c'est donc à ses parents qu'incombe aussi le travail nécessaire à cette naissance. Dans l'immense majorité des cas, les accouchements se passent bien ; la mère reste couchée quelques jours et ne reprend que progressivement ses travaux domestiques.

Pendant les années qui suivent, elle appartient tout entière à son enfant, car elle l'allaite environ trois ans, et durant toute cette période le mari et la femme vivent séparés. Si le mari n'a que cette femme, il prend souvent en secret une maîtresse ; mais les femmes sont très jalouses : souvent, furieuses, elles quittent leur mari pour retourner chez leurs parents, et l'homme ne peut pas y faire grand-chose. Mais ce sont souvent aussi les femmes - surtout lorsque le mari en a beaucoup - qui sont infidèles, et les disputes, les coups et les séparations pour de telles raisons ne sont pas rares. En toutes circonstances, cependant, les enfants appartiennent au père, et cela retient sans doute bien des mères de divorcer, car toutes aiment tendrement leurs enfants.

Si une femme quitte son mari, pour quelque raison que ce soit, elle emporte ses



Femme tikar avec un enfant.

biens personnels, tout ce qu'elle a apporté comme objets de ménage au moment du mariage et tout ce qu'elle a reçu en cadeau pendant sa durée. Elle est toujours la bienvenue chez ses parents, et le plus souvent elle se remarie bientôt.

Une veuve non plus ne reste jamais seule. Le frère de son mari la prend dans sa concession, ou un fils adulte subvient à ses besoins. La détresse d'une femme abandonnée, âgée ou pauvre n'existe pas chez ces prétendus sauvages…

La veille du jour où nous avons atteint Jakong, nous avons reçu un gros paquet de lettres et de journaux, le courrier parti de chez nous le 9 mars ; il lui a fallu six semaines pour nous parvenir. Chez nous, on ne peut absolument pas imaginer quelles grandes fêtes sont ces journées de courrier dans la solitude sauvage. Pendant des jours encore, toutes les pensées y reviennent sans cesse. Les lettres sont presque apprises par cœur, les journaux étudiés de la première à la dernière ligne. Chacun commence par lire pour soi, puis on se relit mutuellement le tout à haute voix, et toutes les conversations tournent autour de ces nouvelles.

Comme nous avons été malades tous les trois, Franz a demandé au chef du poste de Joko de nous accueillir quelque temps au poste pour nous rétablir, s'il y avait de la place - bien qu'on nous ait interdit de loger dans les postes ; mais dans un pareil cas, on court simplement le risque. Une réponse pleine d'amabilité est aussitôt arrivée de Joko : nous serions les bienvenus à tout moment, la place ne manquait pas, on serait heureux de nous aider, et nous ne dérangerions absolument pas.

Joko, le 12 mai 1912.

Enfin nous sommes à Joko ! Plus tard que nous ne le pensions, et après bien des journées difficiles. Et comme une

délivrance, comme un retour au foyer, voilà ce que j’ai ressenti hier ; les larmes me viennent encore d’émotion. Tout est si incroyablement transformé autour de nous. Nous sommes dans une immense pièce blanchie à la chaux, très haute et bien aérée. De grandes fenêtres - de vraies fenêtres, avec des vitres - nous permettent de regarder au sud-est par-dessus la ville wute de Joko et la bordure du massif de Ndomme, très loin dans la plate plaine wute ; au sud-ouest, elles donnent sur la cour du poste, propre et d’une blancheur éclatante, avec ses jolis bâtiments habillés de plantes grimpantes et la haute tour de briques jaunes, d’où l’on doit voir presque à l’infini. Le drapeau noir, blanc et rouge à l’aigle flotte gaiement au-dessus de ce tableau lumineux ; dans la cour, on voit des soldats coiffés de bonnets rouges s’affairer, des chiens se chamailler et une grande et drôle d’oie armée avancer gravement.

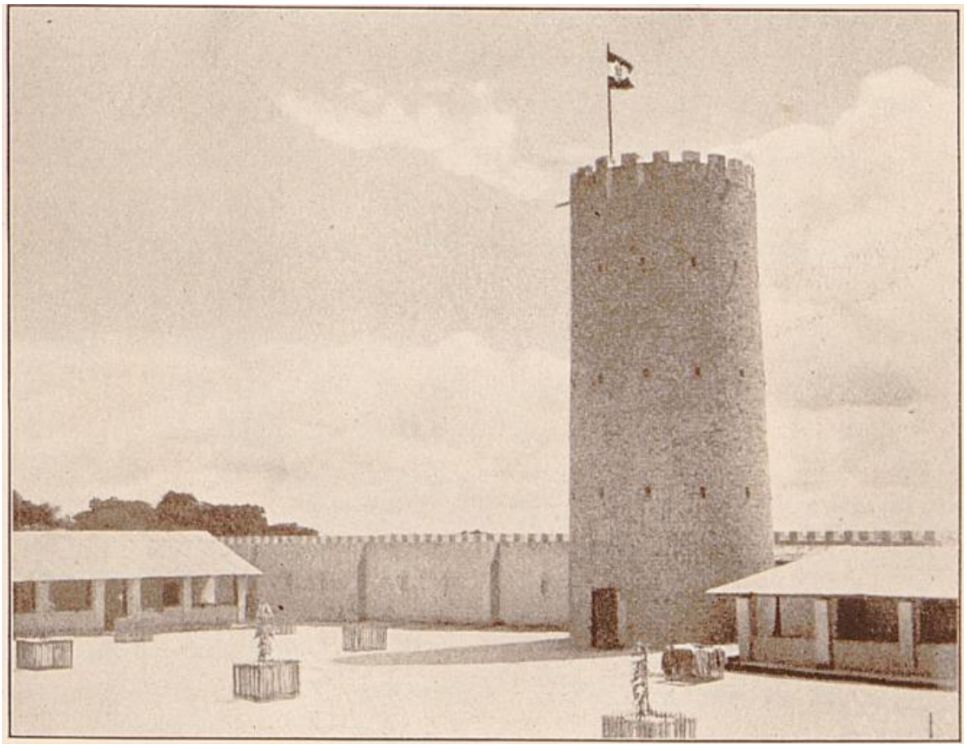
Nos chambres - nous en avons deux - se trouvent à l’étage supérieur de l’une des grosses tours d’angle. Comme il est étrange, après tant de mois d’errance, de vie dans une maison d’étape primitive et nue ou dans une tente étroite, de se retrouver maintenant dans une véritable maison, avec un plancher, des vitres et de vrais meubles. Cela me paraît encore un rêve.

Et des fleurs, des fleurs de jardin allemandes, posées sur la lourde et solide table de bois, nous ont accueillis ! On ne peut que remercier sans cesse pour toute la chaleureuse cordialité qui nous entoure.

Le brigadier de police Müller est actuellement chef de poste par intérim. Lui aussi a été informé depuis la côte de notre arrivée et du fait que, pour un séjour prolongé, nous ne devrions pas loger au poste. Mais il estime que, compte tenu



Chasse à l’antilope.



Poste de Joko.

des vastes dimensions de l’établissement, il ne saurait être question que notre présence gêne le fonctionnement du poste ; et lorsque l’administrateur de district de Jaunde, dont dépend Joko, viendra ici dans les prochains jours, il veut discuter de cette affaire avec lui.

Quelle que soit l’issue, nous sommes pour le moment à l’abri, de sorte que nous pouvons tous trois nous rétablir complètement. Voilà la tâche la plus immédiate et la plus nécessaire, et il n’est pas encore besoin de penser plus loin. Qu’il est bon qu’ici, dans l’intérieur, loin de la vie déjà trop raffinée de la côte, chaque Blanc soit tout simplement le frère de l’autre, que l’un aide l’autre sans trop de questions ni de scrupules, et qu’une humanité chaleureuse et simple règne ici…

Notre marche d’hier a été éprouvante - vingt-quatre kilomètres, dont j’ai relevé vingt kilomètres de topographie - , mais aussi merveilleuse. La forêt, qui recouvre entièrement de vastes étendues dans le territoire de Jakong, s’est de nouveau interrompue lorsque nous avons quitté ce pays très riche en eaux. Des sommets arrondis et isolés, dont certains flancs sont couverts d’immenses dalles nues de granite, et de vastes étendues herbeuses dominaient le paysage. La forêt ne s’étirait que dans les vallées profondes ; ailleurs, partout de l’herbe, vert clair et haute, parsemée de petits arbres au feuillage clair. Le chemin décrit des lacets et des boucles sans fin pour se maintenir autant que possible à la même altitude et éviter les nombreuses gorges.

Et puis nous avons soudain aperçu, très, très loin, le poste de Joko - le mur blanc couronné de créneaux, les bâtiments d’angle courts et massifs, et la haute tour ! J’ai levé les bras et crié de joie à cette vue ! Certes, il a fallu ensuite

encore des heures pendant lesquelles le chemin décrivait un vaste arc.

Quelques jolis villages se trouvent au bord de la route, surtout habités par des Wute qui, pour une raison ou une autre, ont été établis ici après les guerres contre les Wute. C’est chaque fois la même scène solennelle d’accueil. Le chef, son acte de protection de l’Empire allemand à la main, vient à notre rencontre jusqu’au-delà du cours d’eau de la gorge, sur le versant de laquelle se trouve toujours le village, accompagné de son interprète et de cinq à dix autres hommes ; chaque fois, c’est un cortège solennel et riche en couleurs. Les amples vêtements haoussa bleus et blancs, avec leurs broderies vertes, rouges ou bleues, ont toujours grand air malgré leurs déchirures et leur saleté, et les grands gaillards noirs les portent avec une dignité fabuleuse. Tous s’inclinent profondément pour saluer, puis il faut faire halte au village ; on s’assied à l’ombre d’un arbre ou d’un toit en surplomb, sur la chaise pliante que l’on a apportée, à côté du chef, qui a lui aussi toujours une chaise européenne pour trône. Ses gens s’accroupissent par terre autour de lui, puis les « présents d’honneur » sont déposés à nos pieds : des œufs, un ou deux poulets et du foufou pour les hommes qui nous accompagnent. Suit une courte conversation bienveillante sur l’organisation du village et des champs, sur le nombre d’habitants, et particulièrement aussi sur le nombre de femmes et d’enfants, qui n’ouvre cependant pas de perspectives bien brillantes pour l’avenir des Tikar et des Wute.

Il semble presque que la population diminue constamment et que le système de la polygamie y ait une grande part de responsabilité. Un chef, même déjà âgé, a de cinquante à

cent femmes, en grande partie toutes jeunes, et seulement un ou deux enfants ! Et chez les notables qui ont de dix à trente femmes, la proportion n’est guère meilleure.

Joko, le 18 mai 1912.

Huit jours de la plus divine paresse, du repos le plus délicieux. De temps à autre, un tout petit peu de travail entre-temps, comme pour s’amuser et pour savourer d’autant mieux ensuite l’oisiveté ; sinon, dormir - beaucoup et longtemps - , manger - beaucoup et bien - , flâner, bavarder et lire.

Mais déjà l’envie d’agir se réveille vigoureusement. Cette semaine, nous voulons faire quelques petites excursions à partir du poste ; au début de la prochaine, nous voulons repartir pour un travail plus important, une fois passées les réjouissances prévues pour la Pentecôte : promenade matinale à cheval, déjeuner chez nous, tir à la cible et café dans le petit pavillon d’agrément sur une colline voisine, dîner chez M. Müller et petit-déjeuner de lendemain de fête chez le commerçant Colin. Comme nous venons de le lire avec joie dans le journal météorologique du poste de Joko, le temps est généralement relativement favorable des derniers jours de mai jusque bien avant dans le mois de juillet ; en juin, il pleut même moins qu’en avril et mai, et nous voulons encore profiter pleinement de cette bonne période.

Waibel va toujours assez médiocrement. Il y a cinq jours, il a fait une nouvelle rechute. Pour le moment, on n’en voit absolument pas la fin. Il recueille bien toutes sortes de choses, mais cela reste fort triste pour lui. Franz se porte à merveille. De tous les gens du poste, c’est à vrai dire lui qui paraît en meilleure santé ; aucun n’est aussi joliment

bronzé que lui. Moi aussi, je me porte à merveille ; la fièvre a complètement disparu, et je suis de nouveau capable de tout entreprendre.

Nous voulons d'abord continuer à travailler dans la circonscription de Joko, en pays wute, puis en direction de Tibati. Il est douteux que nous franchissions la frontière de la circonscription de Banjo. Le commandant des troupes de protection nous a récemment fait savoir qu'après s'être entretenu avec le gouverneur par intérim, il retirait son ordre de nous fournir des soldats. Et travailler sans soldats d'escorte est rendu plus difficile par les mille obstacles que les indigènes créent alors aussitôt. En revanche, l'administrateur de district de Jaunde, qui a passé quelques jours ici, nous a invités à considérer le poste de Joko comme notre quartier général, notre point d'appui et notre lieu de résidence aussi longtemps que nous le voudrions.

Sa présence est naturellement un événement pour Joko ; le poste est couvert de guirlandes, de drapeaux et de fanions ; les soldats forment devant le grand portail une haie au garde-à-vous, d'une rigidité de fer inouïe. Par l'entrée arrière de la cour afflue la troupe magnifique et multicolore des gens de Joko venus saluer le « grand gouverneur », ainsi que les Haoussa, qui ne doivent pas manquer eux non plus. Puis ils sont tous repartis avec des tambours, des trompettes et des cris perçants, le chef à cheval, entouré de six compagnons qui chassaient les mouches avec des éventails haoussa. Ces éventails, voilà encore une chose dont la vue vous traverse comme un éclair : c'est l'antique forme égyptienne, le demi-cercle entouré de plumes, monté sur une hampe. Quelle infinie unité dans cette Afrique, à travers des étendues immenses de temps et d'espace !

L’aperçu que nous avons ici de la vie d’un poste de l’intérieur est très intéressant. Combien un chef de poste, s’il est capable et y prend plaisir, peut être utile au développement futur de la colonie par son travail pratique ! La forteresse du poste, d’une blancheur éclatante, se dresse sur sa colline arrondie, ceinturée de ravins profondément entaillés par les eaux, au milieu de champs soigneusement cultivés. Outre les espèces locales, maïs, mil et patates douces, dont la culture va de soi, on a fait des essais d’arachides, de trèfle de Floride et de riz de montagne africain, qui donnent jusqu’ici d’excellents résultats. À la prochaine saison des travaux agricoles, on doit labourer avec des bœufs. Le potager des Européens fournit toutes les bonnes choses imaginables : haricots, petits pois, tomates, choux-raves, radis, choux et salades. Les essais de culture de palmiers à huile et d’arbres à caoutchouc viennent à peine de commencer ; le plus intéressant est qu’ils ne sont pas seulement réalisés par le poste lui-même, mais que tous les chefs doivent y participer et sont contrôlés de temps à autre. Chacun reçoit son lot de riz, ses arachides et ses noix de palme à semer ; lorsqu’un fonctionnaire traverse la localité, il examine l’état des champs. Et chaque chef doit créer ici et là de petites plantations de caoutchouc.

Chaque jour, on relève aussi les précipitations au poste ; si l’on y ajoutait encore des observations de température, son travail serait complet. Le matin, le chef de poste tient les « palabres » dans son bureau : les parties en litige se présentent devant lui et la justice est rendue. Ou bien on lui amène des malfaiteurs, et de temps à autre des coups sont distribués. En ce

moment, l’une des principales tâches consiste à délivrer des permis de commerce ambulant aux marchands haoussa, qui doivent payer chacun vingt marks par an. Depuis le 1er avril, plus de trois mille marks ont ainsi été versés à la caisse du poste.

Il existe ici une grande implantation haoussa, manifestement très riche, et les hommes de la troupe de police - vingt, je crois - ainsi que les messagers du poste, avec leur énorme suite de femmes et de boys, sont tous des clients des marchands haoussa. Chaque matin, on abat un bœuf dans la ville haoussa ; on y vend des aliments déjà cuits, on y propose des nattes, des assiettes de paille, des paniers, des objets de cuir, des étoffes : tout trouve acheteur. Pour les paresseux qui n’ont pas envie d’aller eux-mêmes dans la forêt ou la savane, le Haoussa met même en vente du bois à brûler et de grosses bottes d’herbe - une botte d’environ vingt à trente kilos d’herbe pour dix pfennigs. Les Nègres wute de Joko, qui donnent une impression assez médiocre, ont eux aussi pris l’habitude d’acheter le plus possible chez les Haoussa afin de se rendre la vie aussi commode que possible.

La ville haoussa est très ordonnée et très propre. Au centre de l’ensemble se trouve la mosquée, la « Kaaba », un haut bâtiment au toit d’herbe et aux ornements d’argile ; la concession du chef lui est attenante, avec deux ou trois hauts bâtiments semblables, joliment ornés à l’intérieur comme à l’extérieur, entourés de quelques petites cases d’herbe. Puis, le long des larges rues, les concessions se succèdent. Au-dessus des clôtures de nattes, les cases basses et rondes, en forme de ruche et couvertes d’herbe, dépassent tout juste ; la vie se déroule principalement dans la

rue : on y tresse, on y coud, on y file, et surtout l’on y transporte sans cesse de lourdes charges d’un endroit à l’autre. C’est aussi dans la rue que toutes les merveilles à vendre sont exposées, dans des écuelles, sur des assiettes de paille, suspendues à des perches. Pour la saison des pluies, il existe même une sorte de halle ouverte : un toit rectangulaire reposant sur des poteaux, d’environ vingt mètres de long sur cinq de large. Et les Haoussa ont immédiatement emprunté au fonctionnement du poste une chose que je n’avais encore vue chez aucun Noir : ils fument leurs champs.

Comme partout, les Haoussa possèdent ici beaucoup de petits ânes gris-blanc ; voilà bien un animal qui s’accorde avec le Haoussa : extrêmement sobre, prêt à porter les charges les plus lourdes, mais lent - lent. Un Haoussa ne parcourt pas plus de dix kilomètres au maximum par jour, et un petit âne ne peut pas en faire davantage. Si on lui en demande plus, il se couche et meurt. C’est pourquoi l’âne, si bon marché et si peu exigeant, ne peut pas non plus servir aux transports des Européens.

Le 29 mai 1912.

Avant-hier, notre camarade nous a quittés. Et je crains que nous ne le revoyions qu’en Europe. Il est trop malade pour qu’on puisse le laisser plus longtemps sans médecin ; sa dysenterie semble devenir chronique. Il a été très dur de laisser ainsi partir le compagnon avec qui nous avons vécu et travaillé pendant sept mois, partageant tout le bon et le mauvais. Seule la pensée qu’il n’était pas encore trop tard nous a aidés à reconnaître cette séparation comme la seule décision juste et possible.

Lui-même est parti plein de confiance ; le fait que nous

le laissions voyager seul lui a donné, à ses propres yeux, la certitude que son état n’était pas trop grave : il sait bien que nous ne l’abandonnerions jamais.

Il nous faut maintenant commencer par tout remettre en ordre. Les derniers jours agités, les bagages à préparer pour Waibel, la répartition des hommes et son départ ont mis nos affaires dans un terrible désordre ; il faut avant tout y remédier. Ensuite, nous voulons travailler dans les environs, en faisant tout au plus des marches de deux à trois jours vers l’intérieur : des travaux qui devaient revenir à Waibel. Plus tard viendra, comme tâche la plus nécessaire, le pied méridional du Ndomme.

Une répartition entièrement nouvelle est maintenant indispensable, pour l’argent, le temps, les forces et les tâches. Il nous faut accomplir à deux ce qui avait été prévu pour trois.

Le 5 juin 1913 [sic].

Une journée de pluie de premier ordre. Il faut désormais nous habituer à voir de belles journées claires et agréablement fraîches alterner avec une pluie grise et interminable. Mais être si bien installés ici, dans une maison solide, écrire, étudier des cartes et des récits de voyage, nous occuper de photographies, ranger et raccommoder nos affaires, tout cela rend même une telle journée assez agréable et utile. Notre vie redevient si européenne ; je suis curieuse de voir comment nous trouverons la tente la semaine prochaine.

Hier soir, nous avons fait avec le chef de poste une promenade qui donnait l’impression de flâner chez nous, entre ferme et champs. D’abord devant les écuries, puis à travers le potager, où nous nous sommes arrêtés, admiratifs, devant les plates-bandes de toutes les merveilles de nos jardins,

puis par le chemin entre les pommes de terre et les champs de trèfle, jusqu'aux longs hangars de la briqueterie au fond de la vallée et à la lisière de la forêt, où l'on peut, depuis un affût perché dans un énorme arbre au tronc épais, tirer le soir le gibier qui sort dans les champs. Avec cela, des conversations sur l'aménagement de planches de fraisiers, sur l'alimentation du bétail au fourrage sec, et de temps à autre une parole un peu agacée au sujet de quelque désagrément professionnel : on ne saurait dire combien tout cela était incroyablement allemand, rural et familier. Les silhouettes géantes, grotesques et anguleuses, de quelques fromagers à demi dénudés, découpées sur le ciel lumineux de lune, étaient soudain si africaines qu'on s'arrêtait presque effrayé devant elles.

Ces jours-ci, nous avons renvoyé notre petit boy Ntong. La vie de ce garçon nègre chez le Blanc constitue à elle seule une étude, une étude tragique. Il était l'un de ces Noirs qui, pendant leur séjour auprès de l'Européen, évoluent toujours davantage du mauvais côté, bien qu'on les traite exactement comme d'autres qui deviennent excellents, et même bien qu'on s'occupe d'eux davantage et avec plus de soin, qu'on les soigne et qu'on les aide. Quand on pense à la petite bête qu'était au fond, au début, ce joli petit bonhomme noir à Dschang - cette petite bête joueuse, rieuse, qui se gavait - , puis au gamin mal élevé, paresseux et glouton qui faisait exprès de tout faire de travers pour qu'on ne lui confie plus rien, qui ne pouvait pas prononcer trois mots sans mentir et qui, seulement lorsqu'une récompense était en vue, savait soudain travailler impeccablement et montrer un visage aimable ; et quand on voit enfin le misérable petit squelette qui vient peut-être à peine d'échapper à la mort,

et avec lequel on ne peut pourtant rien faire d’autre que le mettre dehors et le renvoyer dans son pays à la prochaine occasion - alors cela paraît vraiment une tragédie dans laquelle on a soi-même joué un rôle sans pouvoir empêcher la mauvaise fin.

C’est bien directement à Ntong que Franz doit sa dysenterie. Le garçon était alors malade depuis plusieurs jours et l’avait caché, probablement parce qu’il y avait de la viande d’antilope, qui aurait naturellement été interdite à un malade. On l’a ensuite porté en hamac, comme Franz et Waibel ; il a vécu de riz et de lait comme eux, et on l’a soigné aussi bien qu’il était possible de le faire. Cela ne l’a pas empêché de dissimuler une deuxième attaque de dysenterie lorsque nous étions à Jakong, où il y avait beaucoup de bonnes choses à manger ; mais il s’est aussitôt déclaré de nouveau malade au moment du départ, pour être sûr de retrouver son hamac.

Ici, à Joko, il est resté deux semaines sur notre véranda, au soleil ; on l’a nourri de riz et de viande et tellement gâté que cela a suscité le mécontentement et l’envie de tous les autres boys. Puis on a de nouveau découvert des traces de dysenterie, sans pouvoir identifier le malade ; chacun niait, l’affaire est restée sans explication, mais je suis maintenant fermement convaincue qu’il s’agissait de Ntong. Peu après, il a eu des convulsions et a été admis à l’hôpital ; l’auxiliaire médical noir et notre boy Djimbe sont restés à tour de rôle auprès de lui, le veillant parfois la nuit, et notre cuisinier préparait sa nourriture. Deux jours après les convulsions, il nous a fait dire le matin qu’il avait faim et voulait à manger - la veille, il avait pourtant reçu trois repas ! Au bout d’une demi-heure, un deuxième message, fort impertinent,

nous demandait s'il n'aurait rien aujourd'hui. Djimbe va le voir : « Ntong, ton riz au bouillon de poulet est sur le feu, tu auras aussi du thé avec du sucre ; attends encore un quart d'heure et ce sera prêt. » Lorsqu'il lui apporte le repas un quart d'heure plus tard, Ntong a disparu ; et quand il vient nous l'annoncer, Ndanke accourt du village, à bout de souffle : « Je viens de voir Ntong au village haoussa, il achète à manger. »[1] On le saisit en bas et on le ramène ici ; il reste debout, le visage obstiné et abruti, ses épis de maïs grillés à la main. Puis il se met à chercher des excuses : il était allé se laver au bord de l'eau, un Haoussa lui y avait donné le maïs - un Haoussa ! On finit par découvrir qu'il s'est adressé à un autre boy en lui disant : « Mon maître ne me donne rien à manger, je vais mourir de faim ; prête-moi un demi-groschen pour que je puisse m'acheter quelque chose. »

Nous avons demandé au chef de poste ce qu'il fallait faire, et il a répondu comme nous : « Le mettre dehors immédiatement, car on ne peut pas retenir ce garçon à l'hôpital et il est au poste un danger constant pour les Blancs et les Noirs. » On lui a donc versé son argent ; assis sur les marches de l'escalier, le visage avide, il comptait ses pièces de cinquante pfennigs. Pour le moment, il a été confié à un Haoussa, en attendant le prochain départ d'un messager pour Bamenda, qui devra le ramener dans son pays. Y arrivera-t-il vivant ? Je ne le sais pas. Mais je sais que nous ne pouvons rien faire de plus et que nous sommes impuissants devant une incompréhension aussi obstinée. Nous pouvons nous dire en toute conscience que nous avons accompli notre devoir.

[1] « Je viens de voir Ntong au village haoussa ; il achète à manger. »

Si seulement on pouvait voir à l’intérieur d’une telle tête noire et comprendre comment tout s’y présente ! Croit-il vraiment que le Blanc, avec ses exigences de propreté, de véracité et d’ardeur au travail, est si méchant, si déraisonnable et en même temps si riche qu’un vrai Nègre doit tout simplement lui mentir, le tromper et l’exploiter autant que possible ? Ou tout cela n’est-il qu’instinct à demi animal, sans aucune réflexion, dicté par l’instant ? L’un serait tout aussi grave que l’autre…

Une vive amitié s’est nouée avec l’interprète du poste pour la langue haoussa, un Peul de Yola nommé Adigu. Il nous sert d’intermédiaire pour acheter des objets haoussa et peuls ; comme il reçoit lui-même toujours un petit cadeau quand nous achetons bon marché, il défend réellement nos intérêts. Ce doit être un criminel politique selon les conceptions peules : il s’est enfui de Yola avec sa mère, son frère, sa sœur, sa femme et sa belle-sœur, et a trouvé ici un asile comme interprète du poste. Naturellement, les Haoussa ne le considèrent pas, lui le Peul, comme l’un des leurs et ne l’aident pas. Aussi a-t-il vécu ici assez misérablement pendant longtemps. Puis il a négocié pour les messieurs du poste quelques très bons achats de chevaux ; il a reçu une fois cinq marks, une autre fois dix marks de récompense et, avec une fortune peut-être de cinquante à soixante-dix marks, immense pour un Noir, il s’est rapidement élevé.

Nous lui avons rendu visite hier et avons été surpris par la propreté éclatante de toute sa propriété. Il nous a dit avoir appris la valeur de la propreté, si contraire à tous les penchants du Haoussa, dans son enfance, lorsqu’il avait été boy chez un officier allemand.

Dans la maison-porte de sa concession, il a ouvert un atelier de couture ; quatre hommes y sont assis, cousant et brodant les petites chemises haoussa courtes et les longs vêtements plissés, achetés et portés non seulement par les habitants de la colonie haoussa, mais aussi par les gens de Joko ; Adigu lui-même ne fait que la coupe. Par la maison-porte, on entre dans la vaste concession entourée d'une clôture de nattes, où se trouvent la cuisine et les maisons de sa femme, de sa belle-sœur et de sa mère, entourées de petites plantations de maïs et de papayers. Dans une cour intérieure se trouve la case du maître de maison lui-même. Au milieu, un lit de repos couvert de nattes ; pour la nuit, la couche est préparée par terre, près du feu, sur une sorte d'estrade d'argile. Tout autour, contre les murs, sont posés ou suspendus des paniers multicolores qui renferment tous ses biens.

Nous avons pu tout voir, Adigu a répondu à toutes nos questions ; à la fin, nous étions tous trois accroupis par terre - Franz et moi avons admirablement appris à le faire - , absorbés dans une contemplation pieuse et admirative du plus grand trésor d'Adigu : une collection de formules magiques arabes héritée de son père. Lui-même a fréquenté, enfant, une école arabe à Yola ; il a appris à lire et à écrire l'arabe, et cet héritage l'a maintenant rendu propriétaire et dépositaire des plus merveilleux charmes. La grande feuille de papier blanc du livre de magie est divisée en de nombreuses cases ; chacune présente, en lettres arabes tracées à l'encre noire et rouge, une formule magique qui possède un pouvoir curatif contre les maladies, les pertes et les mauvaises pensées ; d'autres portent des dessins de sabres, de chaînes, d'entraves et d'instruments de torture : leur magie protège contre ces horreurs. Mais le plus

singulier est la manière d’appliquer la recette magique : on peint la formule ou le signe magique sur des tablettes de bois soigneusement cirées ; on lave ensuite l’encre et l’on boit l’eau, qui contient alors la magie. Ainsi, le croyant absorbe la parole magique dans son corps et se trouve par là protégé.

Adigu a lui-même bu tous les charmes ; il croit fermement à sa chance et à sa réussite, et c’est cette confiance qui lui permet d’oser et d’entreprendre. Il s’est fait attribuer des terres par le poste et y cultive du maïs ; il a demandé des plants de bananiers et de papayers, qu’il a plantés autour de ses champs, puis il vend tout cela au poste et aux Nègres paresseux. On lui souhaite de réussir ; il est intelligent et travailleur, et paraît plus honnête que les autres Haoussa, ces filous retors.

Woingbe, le 8 juin 1912.

Nous voilà enfin tous deux de nouveau en route, pour la première fois. Enfin ! Il y a maintenant huit semaines que Franz est tombé malade ; beaucoup de temps précieux a été perdu. Et pourtant, quelle chance qu’il soit tout simplement guéri et puisse de nouveau travailler ! Nous étions bienheureux en partant, la caravane des porteurs devant, nous à cheval derrière, le chien tigré faisant des cabrioles de plaisir.

Nous faisons une courte excursion dans les environs de Joko pour mieux comprendre la bordure orientale du Ndomme, et nous retrouvons maintenant, comme pendant les mois de travail précédents, la soirée devant la tente. Le soleil couchant est derrière nous ; les collines devant nous, les savanes claires et les forêts d’un vert profond sont baignées de son éclat doré. Le ciel a des couleurs tendres ; l’air est léger et frais, et pourtant chaud, comme lors d’un délicieux soir d’été chez nous.

Nous avons fait de bonnes marches, plus longues que nous ne l’avions pensé ; sans cesse il fallait monter et descendre, puis franchir, ou plutôt traverser, de nombreux ruisseaux, maintenant fortement gonflés par la saison des pluies. Comme les berges sont généralement très raides ou marécageuses, on ne peut pas passer l’eau à cheval ; alors, comme si rien d’autre n’était possible, un Noir vous prend sur son dos. Cela me paraît désormais tout naturel, si comique que je l’aie trouvé au début. Les premiers jours, le niveau de l’eau allait encore ; mais à la fin, après une forte averse, les ruisseaux étaient si profonds que l’eau, animée d’un puissant courant, montait jusqu’à la ceinture des hommes. Nous trônions alors sur les épaules de nos porteurs noirs. Avec les chevaux, l’affaire était beaucoup plus difficile. À deux reprises, la jument est retombée à la renverse dans l’eau en tentant de franchir une berge verticale.

Tout le pays est merveilleusement fertile, surtout les dépressions entre les chaînes de collines. Des champs de maïs et de mil s’y étendent apparemment à l’infini, tous si frais à présent, avec leurs tiges largement espacées, d’un vert éclatant et pourvues de grandes feuilles. De petits villages de culture sont disséminés entre eux ; certains ne sont habités qu’au moment des semailles et des récoltes, et tout appartient au chef de Joko. Nos porteurs et nos boys se sont presque tués à manger les quantités de galettes de foufou apportées de tous ces villages jusqu’au lieu où nous couchons.

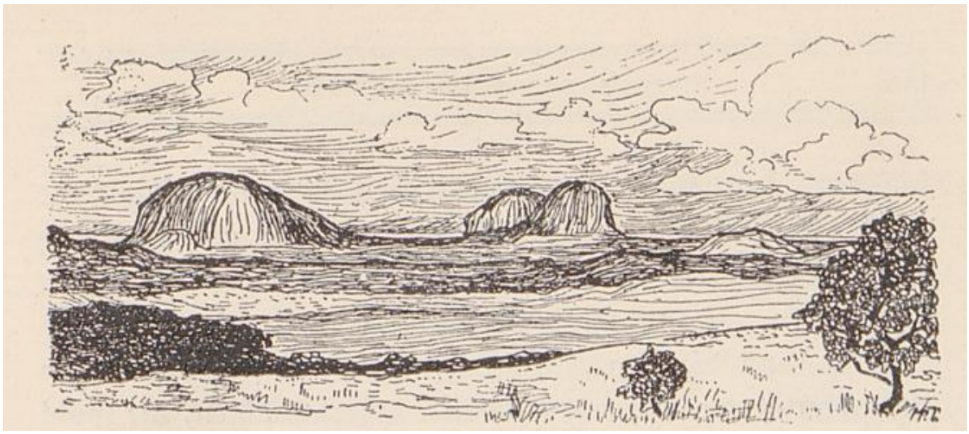
Joko, le 10 juin 1912.

Ce matin, notre chien tigré est mort très vite et de façon tout à fait inattendue. Nous avons donc perdu aussi notre compagnon à quatre pattes. C’est pour nous très, très douloureux. Hier après-midi, il n’était plus aussi vif

qu’auparavant. Pendant la nuit, il est venu près du lit de Franz, l’a poussé du museau, puis s’est laissé tomber, épuisé, à côté de lui ; au bout d’un moment, il s’est glissé dehors. Vers le matin, nous l’avons entendu crier fort, lamentablement, comme crie un être humain. Il était couché sur la véranda, se cabrant et se tordant de douleur. Nous avons essayé tout ce qui était imaginable pour l’aider ; peut-être avons-nous pu atténuer un peu ses souffrances, mais soudain il était mort.

Comme ce fidèle et joyeux garçon va nous manquer jour après jour ! Dès le matin, lorsqu’il nous réveillait en enfonçant son museau au beau milieu de notre visage ; pendant chaque promenade et chaque marche, lorsqu’il folâtrait autour de nous ; à chaque halte, lorsqu’il devait montrer ses tours aux villageois et se jetait avec fureur sur tous les chiens du village qui s’approchaient trop de la tente ; jusqu’au soir, lorsqu’il s’installait avec un grognement satisfait sous la tête de mon lit de camp, pour aboyer sourdement au moindre bruit pendant la nuit. Son empressement à donner la patte, ses bonds contre nous, sa joie devant chaque bonne bouchée : tout cela va nous manquer.

Puisque le chien tigré avait été pour nous un si bon ami, Franz et moi avons jeté chacun trois poignées de terre sur lui lorsqu’il reposait dans sa fosse. Les Noirs ont ouvert de grands yeux et ont dit : « Nous faisons cela aussi pour un frère ou un ami. » Et chacun d’eux a puisé trois fois de la main dans le tas de terre meuble pour la jeter en bas, avant qu’ils ne rebouchent la fosse. Cette coutume est-elle donc si universellement humaine ? Si ancienne ?



Montagnes rocheuses dans la plaine wute.

Njinga, le 16 juin 1912.

La tour du poste de Joko nous a été très utile. De là, on a une vue dégagée sur les crêtes, la bordure du massif et la vaste plaine wute ; nous y avons passé bien des journées à travailler dans les heures qui précèdent le coucher du soleil, lorsque la vue lointaine est la plus claire. Nous y avons toujours aperçu, au loin dans les basses terres plates, une couronne de singuliers blocs montagneux alignés en une longue rangée devant le pied du Ndomme. La roche nue, qui luisait d'un rose lumineux dans le soleil déclinant, se dressait sur l'herbe verte ; les parois étaient raides, verticales, et même en surplomb par endroits, mais nulle part il n'y avait d'arêtes ou de pointes abruptes. Les murailles rocheuses semblaient rondes et lisses, et devaient atteindre plusieurs centaines de mètres de haut.

Nous nous sommes mis en route pour examiner ces blocs d'un peu plus près, cette fois par la route de Jaunde, si magnifiquement tracée, si largement aménagée et si bien entretenue qu'elle pourrait soutenir honorablement la comparaison partout en Europe. Des fossés la longent des deux côtés et la gardent libre d'eau même pendant la saison des pluies ; au-delà, une large bande a encore été débarrassée de son herbe de chaque côté. On y a planté des arbres à feuillage dense ; leur ombre doit empêcher

l’herbe de revenir envahir la route. Celle-ci franchit la pente du Ndomme proprement dit par d’immenses lacets, qui se déroulent comme un ruban rouge éclatant à travers le vert lumineux des savanes. Ensuite, il lui faut certes monter et descendre continuellement, car la plaine, qui semble d’en haut aussi plate qu’une assiette, est en réalité entaillée de profonds ravins, creusés de vingt à trente mètres et dont les versants sont généralement très raides. Et chacune de ces gorges est remplie de la plus luxuriante forêt, débordante en cette saison des pluies de plénitude et de sève.

À de très faibles distances les uns des autres se trouvent les villages, presque tous installés de force le long de la route. Mais, contrairement à la route de Joko à Ngambe, parcourue par d’innombrables Haoussa, la vie sur la route de Jaunde se limite presque entièrement aux déplacements de l’administration et des factoreries. En deux jours, nous avons rencontré cinq grandes caravanes.

Jusqu’ici, je n’avais absolument pas compris la nécessité d’attirer ainsi tous les habitants vers la route et de dépeupler presque entièrement le reste du pays. Pouvoir, de cette manière, mettre plus facilement la main sur chaque petit chef de village récalcitrant ne me semblait pas une raison suffisante. Mais je vois maintenant que cette mesure a aussi une utilité éducative pour les Nègres eux-mêmes. Autrefois, lorsqu’ils vivaient « dans la brousse », chacun ennemi de chacun, et ne quittaient pour ainsi dire jamais leur coin de terre, ils cultivaient juste les produits nécessaires à leur propre consommation, certainement pas trois paniers de mil de plus. Ici, au bord de la route, ils apprennent à produire des vivres au-delà de leurs besoins, car ils sont obligés de vendre aux caravanes de passage ce qu’il leur faut pour vivre ; et en

particulier, le Haoussa itinérant achète quelque chose dans chaque village, ne fût-ce qu'un épi de maïs. Les Nègres paresseux deviennent par là plus travailleurs ; ils gagnent de l'argent et progressent économiquement, quoique lentement. Ici, sur la route de Jaunde, ils l'ont déjà fort bien compris, et nous devons maintenant sans cesse empêcher que l'on nous apporte trop de vivres, que les villageois veulent naturellement se faire bien payer.

Qu'un dépeuplement aussi complet de vastes régions soit nécessaire à une telle éducation, voilà toutefois ce dont je continue à douter. Pourquoi doivent-ils tous venir au bord de la route ? Et si près les uns des autres ? La moitié ne suffirait-elle pas, répartie alors à des distances un peu plus grandes ?

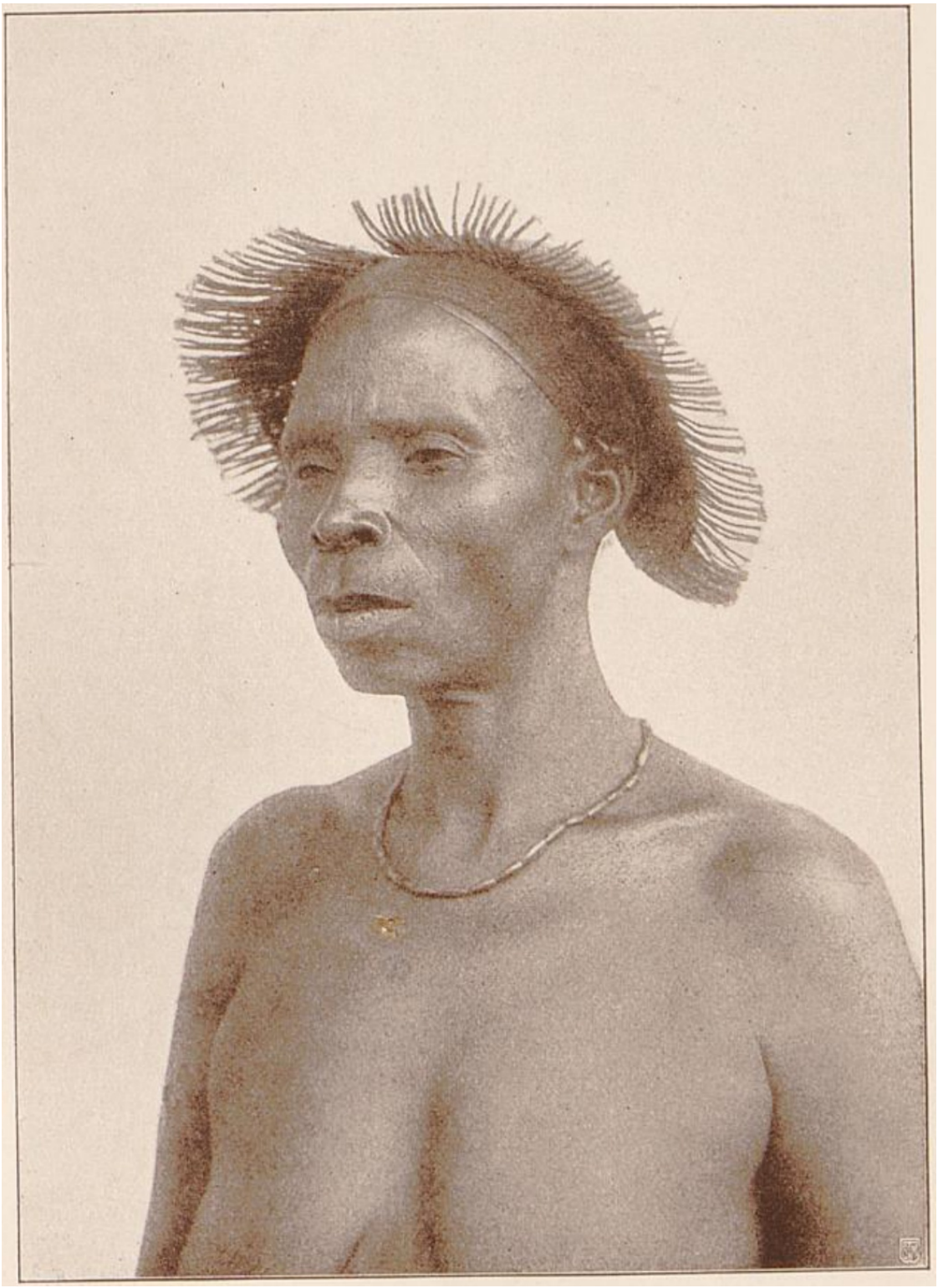
Les blocs rocheux sont de formidables colosses. L'un d'eux se trouve au bord de la route, et le village où nous logeons est à son pied. Lorsque nous nous sommes approchés de la montagne par le nord, elle nous présentait son côté le plus raide ; une fois arrivé au pied, on reste réellement à bout de souffle, saisi de surprise. D'une plaine marécageuse, plate comme une table, jaillissent soudain, presque verticalement, des parois lisses hautes de deux cents à trois cents mètres, couvertes de lichens blanc-vert, entre lesquels la roche en voie d'altération apparaît en longues bandes noirâtres, aux endroits où l'eau coule pendant la saison des pluies. Pas un ressaut, pas une saillie, pas une rigole d'eau ni même une fissure dans la roche ; le bloc est là, comme poli, en forme de demi-sphère. Quelques petites plaques d'herbe s'accrochent aux parties les plus hautes, et l'on aperçoit en haut quelques buissons bas.

Vers le sud, la demi-sphère de pierre se prolonge par une partie qui, d'abord vue en raccourci, ressemble à une longue croupe basse de roche lisse. Mais si

l’on longe son pied - la route nous fait la faveur de contourner de très près presque les trois quarts de la montagne - , on voit bientôt que cette croupe se compose de trois autres blocs, tous encore reliés entre eux comme par d’étroits ponts. Au pied du plus méridional se trouve le village de Njinga, séparé des murailles rocheuses seulement par la large route bordée de bananiers plantains. Un troupeau de chèvres s’est un jour échappé du village et erre maintenant sur la montagne, toujours dans le voisinage du village, mais jamais à portée de capture.

Les villageois utilisent comme aire de battage les dalles rocheuses un peu moins inclinées à certains endroits. Des femmes entièrement nues sont assises sur la pierre chaude, détachant les grains de mil des tiges à coups de bâton ; d’autres coupent des racines de manioc et les font sécher dans la chaleur ardente qui vient d’en haut et rayonne aussi d’en bas ; certaines broient même leur foufou dehors, sur cette immense meule, au lieu de le faire dans leurs cases étouffantes. Le spectacle le plus étonnant était celui d’une femme qui, assise à même les lichens blanc-vert, pilait du bois rouge entre ses jambes écartées. Elle tenait des deux mains une lourde pierre qu’elle faisait retomber sans cesse sur les fragments rouges ; la poussière rouge tourbillonnait et se collait à sa peau sombre ruisselante de sueur, si bien que cette femme, qui n’était plus du tout jeune ni bien faite, trônait là au soleil sur les rochers nus comme une sorcière rouge sang.

Lorsque nous sommes montés ensemble tôt le lendemain matin, cela a été beaucoup plus facile que je ne l’avais pensé. Le ciel était couvert, si bien que l’énorme pente raide ne nous a pas donné trop de peine. Maintenant, je me facilite la tâche.



Femme wute.

Là où la montée sur les rochers est raide, je donne la main à un homme et me laisse à moitié tirer vers le haut. Je choisis pour cela un Noir aussi peu vêtu que possible, car chez eux la saleté et la mauvaise odeur ne se trouvent que dans les vêtements ; leur corps lui-même est généralement merveilleusement propre.

La brume s'accrochait à la montagne, car la pluie de la nuit n'était pas tombée assez abondamment, et, même au cours de la journée, l'air ne devint pas aussi limpide que la veille. Nous avions pourtant encore une vue magnifique tout le long de l'immense chaîne du Ndomme, dont l'aspect est beaucoup plus grandiose depuis le sud que du côté nord. Une formidable muraille rocheuse se dresse verticalement au-dessus de la plaine ; par endroits, la hauteur du massif est sauvage et déchiquetée, ailleurs elle ressemble à une surface lisse. Nous avons surtout eu l'impression qu'il nous reste encore beaucoup de travail si nous voulons venir à bout de ces parois et de ces tours. En bas, dans la plaine wute, d'où nous devrons toujours partir pour cette tâche, il fait terriblement chaud ; en cette saison des pluies, l'air de ce pays marécageux est très lourd. Le soleil pique comme jamais auparavant ; à seulement sept cents mètres au-dessus de la mer, nous sommes aussi plus bas que partout ailleurs pendant notre voyage.

Là-haut, sur la montagne rocheuse du Fui, l'air était frais et venteux ; nous sommes restés quelque temps couchés sur le dos à l'ombre d'un petit arbre rabougri en fleurs, à somnoler bienheureusement au grand air. Puis nous avons examiné attentivement la montagne, qui doit mesurer peut-être deux kilomètres de long sur un kilomètre et demi de large. Il y a là-haut de petites ébauches de tourbières ; dans une mince couche de roche altérée, au creux de dépressions peu profondes qui se forment peut-être par le détachement de fines écailles de roche tout autour,

poussent d’abord des mousses ; l’eau s’y accumule, puis au bout d’un certain temps apparaissent de fines tiges courtes, tout à fait différentes de l’immense herbe tropicale habituelle. Ensuite viennent aussi des herbes plus hautes, et lorsque l’on y marche, une eau tourbeuse vous coule sur les pieds ; à chaque pluie plus forte, elle ruisselle le long des parois rocheuses.

Les hommes montés avec nous avaient très vite obtenu de la tourbière une eau potable claire. La couche d’humus tourbeux, à peine large comme une main en épaisseur, fut détachée de la roche lisse sous-jacente sur un rayon d’un mètre, et les mottes d’herbe furent empilées en une petite digue perpendiculaire à l’écoulement. Le sable et la boue se déposèrent au fond ; l’eau retenue s’accumula, transparente et limpide au-dessus du granite à gros grains.

En quelques endroits, la couche d’humus s’était déjà un peu épaissie. Là où elle devient marécageuse poussent de petits bois d’arbres à grandes fleurs ; là où l’eau avait une issue, de petits arbres noueux adaptés à la sécheresse. Sur la plus grande partie de la surface, la roche affleure, partout couverte des lichens clairs.

Nous sommes restés sur la hauteur jusqu’à peu avant le coucher du soleil ; il faisait déjà presque nuit lorsque nous avons glissé avec précaution le long des dernières dalles lisses.

En bas, un véritable attroupement nous attendait ; tous avaient regardé notre descente et nous ont reconduits au village en cortège solennel. C’étaient des gens des localités environnantes qui, sans doute avertis par la rumeur que cet « homme blanc » offrait toujours, en plus du paiement des vivres, du tabac, des miroirs ou de la pommade en cadeau, avaient apporté des quantités prodigieuses de foufou, de poulets, d’œufs, de maïs et de mil. Nous vivons dans l’abondance.

Joko, le 25 juin 1912.

On peut faire ses projets comme on veut : ici, en Afrique, les choses se passent toujours un peu autrement. Les porteurs avec lesquels nous voulions gagner le rebord méridional du Ndomme ne sont pas venus, et il nous faut attendre avant de partir. C'était peut-être aussi bien, car il a plu toute la journée samedi et dimanche, et lundi, le jour prévu pour le départ, il pleuvait à verse ; la marche aurait été désagréable. Aujourd'hui, en revanche, il y a du soleil et du vent, si bien que toute cette humidité va sécher rapidement ; demain, selon toute vraisemblance, nous aurons le plus beau temps africain pour voyager.

Hier et aujourd'hui, nous avons revu et classé les collections de roches des derniers mois ; voilà encore trois belles charges de porteurs, et les Noirs restent stupéfaits devant elles. Cela doit aussi leur paraître fou de nous voir recueillir soigneusement des morceaux de granite et de gneiss, les envelopper dans du papier avec leurs étiquettes, les emballer avec précaution pour qu'ils ne s'effritent pas, puis les traîner à travers le pays et même jusqu'en Allemagne. Mais ils maîtrisent à merveille la technique de prélèvement au marteau et d'emballage des échantillons. D'ailleurs, avec le temps, chacun de nos hommes a bien appris ses tâches particulières. L'adresse avec laquelle le garçon chargé des plantes cueille les fleurs, les presse, les change sans cesse de place et juge si elles sont assez sèches pour être mises dans la caisse à alcool me surprend toujours. Notre perle de Mbo installe la planchette topographique et la met à l'horizontale avec le niveau à bulle, mieux que Franz et moi n'y arrivons.

Peu à peu, quelques hommes entrés chez nous comme porteurs au pays bamum ont eux aussi accédé à ces fonctions plus honorables.

Ce sont de bien comiques personnages. Nous les avons recueillis à notre départ de Bana, peu après Noël ; ils ont porté des charges pour nous jusqu'au pays bamum et y ont déclaré qu'ils voulaient travailler chez nous en permanence. Ainsi Haong et Wanschi sont-ils restés ; chacun avait encore amené un « boy » de treize à quinze ans, qui portait ses fabuleux biens et cuisinait pour lui, en échange de quoi il lui cédait une part de sa nourriture. Bien que ces quatre hommes marchent maintenant avec nous depuis presque six mois, leur connaissance de l'anglais pidgin reste très faible ; Ndanke, originaire de leur pays voisin, doit traduire lorsqu'ils veulent nous communiquer quelque chose. Comment ils se débrouillent ici, chez les Tikar et les Wute, lorsqu'ils vont par exemple au marché et marchandent, voilà qui m'est tout à fait obscur : toute compréhension par la langue est absolument exclue.

Au début, ils gardaient et transportaient nos chèvres et nos poulets ; maintenant, Wanschi a été promu assistant photographe : il connaît chaque objet et me le tend comme il faut. Haong, qui préfère encore aller nu et qui, dans sa rudesse et sa force maladroite, craint toujours de casser quelque chose et déplace donc ses lourds membres avec une prudence risible, a le droit d'aider à monter les lits et de fouiller parmi les caisses de cuisine. Tous deux nous aiment au-delà de toute mesure. Ils sourient d'une oreille à l'autre dès qu'ils nous aperçoivent ; et je crois que si nous leur ordonnions de fracasser le crâne du chef de poste de Joko, puis de démolir la tour du poste, ils se mettraient à l'ouvrage sans une seconde de réflexion, avec un sourire aimable et sans un mot. L'un de leurs « boys » est entre-temps passé en possession du garçon d'écurie,

a dû travailler dur chez lui et sera, à partir de demain, mon garçon d'écurie. Comme je monte maintenant le petit étalon un peu indocile, aucun garçon d'écurie n'a tenu longtemps. Celui-ci connaît l'animal et n'en a pas peur.

Lorsque nous voyageons sur la grande route, où j'ai peu de relevés à faire, mes garçons tikar doivent me raconter des contes. Ils le font à merveille, car tous ont entendu leur père leur en raconter pendant l'enfance. J'en ai déjà toute une collection. Le plus joli sera rapporté ici. Appelons-le « Le chien glouton ».

Une lionne alla dans une grotte de la montagne et mit au monde quatre petits. Lorsque les petits grandirent et eurent des dents, ils faisaient mal à la lionne en tétant ; aussi avait-elle peur de ses petits. Elle alla donc dans la brousse, attrapa une antilope et l'apporta à la grotte ; mais elle ne s'approcha pas : elle la lança aux petits de loin, en criant qu'ils devaient tous en manger. Les petits mangèrent l'antilope. Le soir, la lionne retourna dans la brousse, attrapa un porc, l'apporta à la grotte et le lança de loin. Les petits mangèrent le porc. Le lendemain, la lionne attrapa un cobe à croissant, l'apporta à ses petits et le lança de loin ; les petits mangèrent le cobe et burent son sang. Le soir, elle attrapa encore un animal et le lança à ses petits. Elle fit ainsi tous les jours, et les petits mangeaient de la viande deux fois par jour.

Un jour, un chien traversait la forêt. Il avait très faim, car il n'avait rien mangé depuis longtemps. Il vit alors le sentier que la lionne avait tracé par ses allées et venues quotidiennes. Il pensa : « Je vais suivre ce chemin,

peut-être y trouverai-je quelque chose à manger. » Il arriva à la grotte, où se trouvaient les quatre jeunes lions ; ils le virent, sortirent de la grotte et voulurent le manger.

Le chien dit : « Ne me mangez pas, je suis votre frère. » « Comment peux-tu être notre frère ? Nous ne te connaissons pas », dirent les quatre jeunes lions. « Je suis pourtant votre frère, je suis le premier-né ; votre mère m'a mis au monde avant de vous mettre au monde. » « Nous allons voir si tu es notre frère ; si tu peux manger de la viande et boire du sang, alors tu es notre frère. » Le soir, la lionne apporta un animal et le lança de loin. Les petits tirèrent l'animal dans la grotte et dirent au chien : « Mange. » Le chien mangea la moitié de l'animal et but son sang. Les jeunes lions dirent alors : « Oui, tu es vraiment notre frère, tu es le premier-né. Comment t'appelles-tu ? » Le chien dit : « Je m'appelle Tout-le-Monde. »

Lorsque la lionne vint le soir, le chien dit : « Écoutez maintenant ce qu'elle crie, pour qui est la viande. » La lionne lança l'animal et cria : « Pour tout le monde ! » « Vous voyez qu'elle connaît mon nom ; cette nourriture est pour moi », dit le chien, et il mangea l'animal tout seul. Le lendemain matin, la lionne apporta de nouveau de la viande et cria : « Pour tout le monde ! » Le chien la mangea encore tout seul. Il en fut désormais ainsi chaque jour. La lionne criait toujours : « Pour tout le monde ! », et le chien mangeait tout. Les jeunes lions devinrent très maigres et malades.

Un jour, alors que la lionne venait à la grotte, un jeune lion courut à sa rencontre et cria : « Mère, mère, pourquoi laisses-tu tes enfants mourir de faim ? » Mais la lionne crut que le petit voulait la téter ; elle eut peur et s'enfuit. Pendant la nuit, l'un des petits mourut.

Lorsque la lionne vint le lendemain matin, un petit l'attendait au bord du chemin et cria : « Mère, nous mourons. Cette nuit, l'un de tes enfants est mort ; aujourd'hui ou demain, nous mourrons tous. » En entendant cela, la lionne s'arrêta et dit : « Comment pouvez-vous mourir ? Je vous apporte pourtant de la viande deux fois par jour. » Le petit répondit : « Mère, tu donnes toujours la viande à ton premier-né, notre frère. » La lionne dit : « Je n'ai pas de premier-né, je n'ai mis au monde personne d'autre que vous. » Le petit lui parla alors du chien Tout-le-Monde et lui raconta comment il mangeait toute la viande chaque jour parce que la lionne criait toujours : « Pour tout le monde ! » La lionne dit alors : « Je vais tuer ce méchant chien. »

Mais lorsque le chien avait vu que la lionne s'arrêtait et parlait à son petit, il s'était enfui dans la forêt. La lionne courut à sa poursuite pour le capturer et le tuer. Le chien arriva dans un champ qui appartenait au léopard. Il lui cria : « Aide-moi, la lionne veut me manger. » Mais lorsque le léopard entendit cela, il jeta sa houe et s'enfuit lui aussi ; cependant la lionne suivait la trace du chien. Le chien arriva dans un autre champ, qui appartenait au caméléon. « Aide-moi, la lionne veut me manger. » « Oui, je vais t'aider », dit le caméléon. « Oh, je te remercie tant », dit le chien. Le caméléon : « Oui, je vais tuer la lionne. » Le chien : « Oh, je te remercie tant, je te paierai bien. » « Cache-toi », dit le caméléon, et il renversa un panier sur le chien ; puis il plaça une lance et un sabre dans le feu jusqu'au bois, si bien que personne ne pouvait voir le fer.

La lionne arriva et demanda : « As-tu vu le chien ? »

Le caméléon répondit : « Suis-je l’esclave du chien pour que tu me demandes où il est ? Ici, c’est moi le roi. Et que fais-tu dans mon champ ? Va-t’en, et commence par effacer les traces de tes grosses pattes, avec lesquelles tu abîmes tout mon champ. » La lionne dit : « Je crois que tu as perdu la raison ; tu dois mourir ! » Elle voulut saisir le caméléon, mais il lui présenta sa lance. Elle sauta dessus, tomba dans le feu et se brûla grièvement ; le caméléon prit alors le sabre et l’acheva.

Le chien sortit de son panier et dit au caméléon : « Oh, je te remercie tant ; que puis-je faire pour toi ? Je suis pauvre et je ne peux rien te payer, mais je peux travailler pour toi. » Le caméléon répondit : « Je suis petit et faible, tu es fort ; tu peux aller dans la forêt chercher du bois à brûler, pour que je puisse faire sécher la viande de ce lion. » « Non, dit le chien, il vaut mieux que j’emporte la viande dans la forêt et que je l’y fasse sécher ; dans la forêt, il n’y a pas de vent et le feu brûle plus tranquillement. » « Oui », dit le caméléon. Le chien et le caméléon découpèrent la lionne en morceaux ; le chien emporta la viande dans la forêt et l’y fit sécher au feu.

Une fois, il mangea de cette viande. Elle était douce dans sa bouche, et il pensa : « Il vaut mieux que je mange cette viande de lion tout seul. » Il prit un morceau de viande, le frotta avec le suc amer d’une plante, l’apporta au caméléon et dit : « Personne ne peut manger cette viande, elle est trop amère ; la lionne était une méchante bête, voilà pourquoi cette viande est si amère. » Le caméléon en mangea et dit : « Oui, elle est trop amère, mais je vais t’accompagner dans la forêt et essayer encore

une fois. » Mais le chien avait déjà frotté un deuxième morceau de viande avec le suc ; il le donna au caméléon lorsqu'ils se trouvèrent dans la forêt, près de l'endroit où la viande séchait. Le caméléon le mangea et dit : « Oui, c'est vraiment trop amer ; celui qui mange cela doit mourir », puis il rentra chez lui. Mais le chien cacha la viande de lion et, chaque jour, après avoir travaillé dans le champ du caméléon, il allait en manger.

Au bout d'un certain temps, les oiseaux vinrent cependant trouver le caméléon et lui dirent : « Le chien te trompe ; la viande de lion est très bonne, il en mange tous les jours. »

Le caméléon dit alors à sa femme : « Quand le chien reviendra, fais vite une galette de foufou, cuis nos petits dedans et donne-la au chien à manger. » Lorsque le chien revint de la forêt, le caméléon se cacha, et la femme prépara une galette de foufou dans laquelle elle mit ses petits. Quand le chien arriva à la maison, la femme cria : « Entre, mon mari n'est pas là, mais il m'a dit de te donner du foufou si tu venais. » Le chien ouvrit sa grande gueule et avala toute la galette d'un coup, sans la mâcher. Alors le caméléon arriva et dit : « Maintenant, je te le demande : as-tu rendu la viande de lion amère pour moi, puis l'as-tu mangée toi-même ? » « Non, vraiment pas », dit le chien. « Ne mens pas ; si tu mens, que la viande de lion se mette à crier dans ton ventre ! J'ai mis dans le foufou un remède qui ne s'accorde pas avec la viande de lion. » Le chien dit : « Non, je n'ai pas mangé de viande de lion. » Le caméléon frappa alors sur le ventre du chien et cria : « M'entends-tu ? » Les petits entendirent alors

la voix de leur père ; ils se mirent à crier, à pincer et à mordre le chien à l'intérieur.

Le chien poussa alors de grands cris et dit : « Oui, j'ai rendu la viande de lion amère pour toi, parce que je voulais la manger moi-même. » Le caméléon appela ses petits : « Sortez ! » Alors tous les petits ressortirent tranquillement par-derrière. Mais le chien déguerpit et courut dans la forêt…

Ngadde, le 4 juillet 1912.

La veille du départ, un immense et lourd banc de nuages bleu-noir arrivait de l'est. Pendant la nuit, il plut à torrents ; l'eau traversa même le toit de tôle ondulée de notre solide maison. Et lorsque nous nous sommes levés tôt le matin, le nuage sombre balayait de nouveau le ciel en revenant de l'ouest. Il n'y avait encore de clarté qu'à l'est ; l'éclat jaune-rouge du soleil levant perçait en bandes entre les bancs de nuages. Une lourde mer de brouillard blanc s'étendait sur la plaine wute. Cela paraissait inquiétant. Au bout d'une heure, les brumes d'en bas s'étaient mises en mouvement ; elles remontaient les vallées vers notre hauteur et, en un instant, enveloppèrent tout dans leurs volutes épaisses et humides. On apercevait à peine la dernière chaîne toute proche du massif ; de la plaine, on ne devinait plus rien, et le monde semblait s'arrêter derrière les premières cases wute. Jamais je n'avais ressenti aussi fortement qu'un tel départ est toujours un chemin vers l'incertain ; avec un léger frisson, on se demandait quel destin favorable ou hostile pouvait nous attendre derrière ce rideau blanc.

Jusqu'ici, tout a été assez réjouissant ; nous sommes déjà bons amis avec la montagne. Nous y sommes maintenant montés trois fois.

Des montagnes qui, au début, nous faisaient l'effet de lointaines coulisses d'ombres ont maintenant pris une forme et un nom ; certaines, qui paraissaient si gigantesques vues d'en bas, lorsqu'on se tenait tout près devant elles, se sont révélées d'en haut n'être que de tout petits gradins préliminaires ; là-haut s'étirent des ondulations montagneuses dont on ne soupçonne rien depuis la plaine, toujours l'une derrière l'autre. La route longe immédiatement le pied du massif de Ndomme. En une suite sans fin, de puissantes forteresses de roche se dressent tout près les unes des autres, reliées par des crêtes sur les pentes un peu inclinées desquelles l'humus peut encore s'accrocher et de sombres forêts touffues s'élever.

Comme prévu, nous avons escaladé le rebord du massif après notre première journée de marche. De gigantesques bastions rocheux se dressent là, à pic au-dessus d'une basse plaine fluviale marécageuse ; nous sommes montés par l'une des pentes intermédiaires, plus inclinées, mais encore beaucoup trop raides pour que la forêt puisse s'y développer. Le soldat nous précédait avec dix hommes pour ouvrir le chemin. On ne pouvait monter qu'en zigzag, et il fallait encore s'agripper aux fortes touffes d'herbe. En haut, la forêt était dense ; les bastions aux versants abrupts étaient aussi, à leur sommet, uniquement composés de dalles rocheuses lisses, où le détachement d'écailles arrondies avait creusé, comme sur le Fui, des dépressions peu profondes. Après la pluie de la nuit, elles étaient toutes pleines d'eau ; des antilopes y avaient bu peu auparavant. Dans chaque fissure de la roche poussait une herbe courte, traçant d'étroites bandes vert clair sur la surface grise.

Puis nous avons marché pendant des heures à travers la forêt du plateau jusqu'à un sommet élevé couvert d'herbe, qui offrait dans toutes les directions une vue dégagée et grandiose. Au nord, le massif se déploie devant

nous en chaînes interminables, entièrement couvert de forêts vert-noir ; seules quelques surfaces d'herbe claire ou des montagnes rocheuses rondes, nues et blanchâtres y brillent. Plus on va vers l'ouest, plus le massif semble s'élever ; des montagnes de même forme que les blocs rocheux de la plaine se dressent là-haut sur les larges croupes boisées. Et c'est justement près de ces sommets, à ce que nous apprenons maintenant, qu'un sentier traverserait le massif jusqu'à Jakong. Si c'est vrai et si le chemin est à peu près praticable, nous le ferons à tout prix ; rien de meilleur ne pourrait nous arriver.

Les Wute d'ici, sur cette route peu fréquentée, restent très difficiles à aborder. Les temps où ils se défendaient d'abord contre les attaques du grand chef Ngilla, puis contre les Blancs, ne sont pas si éloignés. Alors, dès qu'un ennemi approchait, ils se réfugiaient sur la montagne escarpée ; ils racontent encore avec plaisir comment ils faisaient rouler des blocs de roche depuis les hauteurs. La nuit, on montait des vivres par des chemins dérobés, et ainsi ils n'ont jamais succombé à aucun ennemi. En 1905, un officier a tenté de prendre d'assaut Linde, la capitale d'une puissante tribu wute sur le rebord sud-ouest du Ndomme ; il a été transporté mourant à Joko, la tête fracassée par un tir.

Le 1er juillet, nous sommes de nouveau montés sur le massif. L'ascension était raide, et nous entendions sans cesse, dans la forêt dense, le fracas d'un torrent qui se précipite vers la vallée en merveilleuses cascades sur d'immenses dalles de granite. Juste au-dessous du sommet se trouvait encore un petit village avec des champs de maïs luxuriants. Et lorsque nous nous sommes tenus sur la hauteur, nous avons vu partout dans le massif s'élever des nuages de fumée : dans les plantations, on brûle les tiges sèches du maïs de la



Dans le Ndomme.

première récolte pour faire place aux deuxièmes semailles de maïs ou aux semailles de mil. Et là où il y a des champs, il y a aussi des villages ; le chef, un peu mécontent, a dû nous en donner quelques noms. L'idée que le massif de Ndomme serait inhabité est donc une pieuse légende. Pourquoi le serait-il, d'ailleurs ? Là-haut, dans les immenses forêts, le sol est fait d'un humus noir et profond qui paraît plus riche et plus fertile que celui de la plaine. Nos gens se régalent en ce moment de maïs jeune, qu'ils font griller au feu avant de le grignoter sur l'épi. Les pieds de maïs, âgés de deux mois et qui commencent à jaunir, dépassent largement deux hauteurs d'homme ; les épis mesurent trente centimètres, et l'on peut faire deux récoltes par an sur le même champ.

Depuis la montagne, j'ai vu pour la première fois les lointaines montagnes de Ngutte, qui produisent une impression tout à fait fantastique. Sur un large socle aux flancs abrupts dominant la plaine reposent plusieurs sommets : trois larges et dentelés, trois hauts et pointus comme des aiguilles. Les nuages circulaient entre eux, enveloppant tantôt un sommet, tantôt un autre ; une seule fois, pendant un bref instant, ils ont laissé libre l'ensemble de cette fabuleuse construction. Nous aussi, nous étions au milieu de nuages en mouvement. Bruine, soleil et forte averse alternaient. On voyait nettement les nuages, avec leurs bandes verticales de pluie, traverser le ciel d'est en ouest, enveloppant puis libérant une chaîne après l'autre.

Aujourd'hui, le chemin a été long, et des averses nous ont surpris ; mais il nous a offert des vues et des possibilités de travail comme jamais auparavant. Tout le rebord abrupt du massif était devant nous ; bien des choses qui, vues d'en haut, nous avaient paru confuses et

incompréhensibles se déployaient à mesure que nous passions avec tant de clarté et de logique que nous devenions de plus en plus contents, malgré la chaleur et une route désagréablement glissante qui rendait impossible la marche à cheval.

En chemin, pendant notre halte de midi, Dukan, le chef de Linde, nous a rejoints ; il revenait de Joko, très satisfait d'avoir pu s'y disculper d'une accusation. Lorsque ce grand chef parcourt le pays, on entend de loin les tambours que l'on bat sans interruption selon un rythme bien marqué. On porte devant lui deux petits drapeaux noir-blanc-rouge dont il est particulièrement fier ; un trompettiste marche derrière lui et sonne à l'arrivée dans chaque village. Lui-même monte un joli cheval gris et, lorsqu'il porte l'habit haoussa, ce grand homme élancé d'environ vingt-cinq ans a fort belle allure, malgré son expression un peu molle et lasse. Mais, lors de son récent séjour à Ngilla, où il rendait visite à son vieux père Ngutte, il s'est procuré des vêtements européens, et même pas un raisonnable costume de kaki : une veste et un pantalon de laine gris-noir, dans lesquels il est risible. Un petit chapeau de feutre mauve et des bottes de soldat complètent ce beau tableau.

Il voulait passer la nuit dans le village où nous nous étions rencontrés ; après les salutations, il disparut un moment, puis revint vêtu d'une longue chemise européenne d'un blanc jaunâtre et de l'inévitable petit chapeau de feutre. Il s'installa auprès de nous, sur un banc-lit sous le toit de la maison ouverte du mimbo ; toute sa suite s'accroupit par terre autour de lui, son boy favori s'agenouilla à ses côtés et se mit aussitôt à le gratter partout, sans la moindre gêne. De temps à autre, Dukan donnait une brève

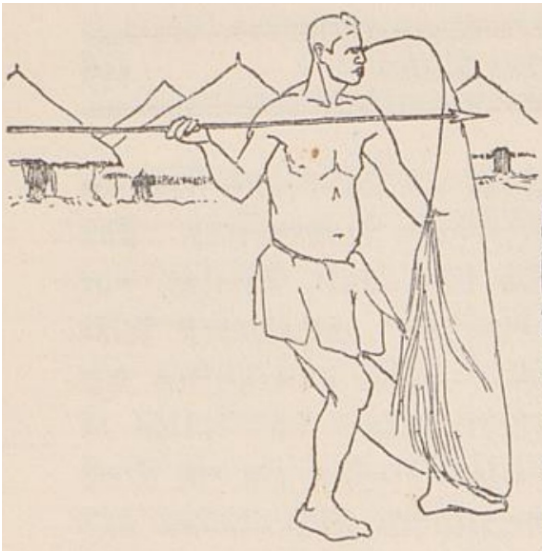
instruction ; le garçon se déplaçait alors un peu et poursuivait ailleurs son grattement léger et appliqué. Et, suivant son exemple, toute la suite se grattait, à cette seule différence que chacun s’occupait de son propre corps. Quel singulier bruit ! Pendant ce temps, nous avions une conversation très cultivée ; Dukan comprend le pidgin et le parle un peu. Au moment où nous sommes repartis, une femme lui apportait justement son repas de midi : une énorme galette de foufou et trois poulets rôtis !

Nos lieux d’étape ne sont souvent que de petits endroits comptant quelques cases. Nous y faisons vraiment irruption comme une garnison de conquête, avec notre caravane de quarante-cinq personnes et nos besoins d’espace pour les bagages et la cuisine. En fait, toute la population du village, de six à dix personnes, finit par se retirer pour la nuit dans les cases de culture les plus proches. On se sent un peu cruel, mais on ne peut rien y changer ; et, après tout, on paie les gens à un prix inouï selon leurs conceptions, avec le tarif d’argent habituel et un riche choix de nos marchandises d’échange : couteaux, pipes, cuillères, peignes, allumettes, pommades et tabac. Jusqu’ici, nous avons laissé dans chaque village des visages rayonnants de joie.

Linde, le 13 juillet 1912.

À Linde, j’apprends à estimer les Wute. À Joko, ce n’était en réalité qu’une société assez dégénérée ; ici, quelque chose de l’ancienne force originelle s’est encore conservé. On voit de plus en plus clairement que toute la culture que les Wute ont eue et possèdent encore se rapporte à la chasse, au combat et à la guerre ; plus les occasions et les incitations à les pratiquer diminuent, comme à l’ombre du poste de Joko, plus leur caractère propre et leur culture déclinent aussi. Il n’y a déjà plus de jeux guerriers à Joko ; ici à Linde, chez la tribu wute qui a résisté le plus longtemps et le plus vaillamment au Blanc, ils sont encore les plus grandes fêtes.

Dès midi, une partie de la population se tient dans l’attente sur la place du village, d’où nous avons fait enlever notre tente pour aujourd’hui ; vers trois heures, le grand tambour commence à appeler les hommes au jeu de combat. Dans la maison des palabres, élevée au-dessus de la place, repose l’immense tambour de bois à fente, sculpté d’une seule pièce. Le vieux tambourinaire à la barbe grise se tient derrière lui, sur la banquette surélevée qui fait le tour de la maison ouverte soutenue par des poteaux ; avec deux bâtons blancs faits du bois tendre et pourtant ferme du tronc de bananier, il frappe l’appel aux jeux de guerre et d’armes que connaît chaque Wute. À intervalles de plusieurs minutes, le signal se répète, et l’on voit déjà des hommes jeunes et vieux, venus de tous côtés,



Guerrier wute.

traverser la place du village pour se rendre à la maison du chef, où sont conservées les armes.

Puis arrive en cortège solennel le chef, qui, ici au village, ne porte que les amples et pittoresques vêtements haoussa, accompagné de cinquante hommes. Il s'installe dans la maison des palabres sur son siège d'argile surélevé, qui dépasse la balustrade ; sa suite s'assied tout autour sur le banc bas ou s'accroupit sur le sol. La maison des palabres, qui doit avoir dix mètres de diamètre, offre largement de la place à tous.

On entend alors de nouveau des tambours, et de l'une des étroites ruelles entre les cases surgit le cortège des guerriers, précédé de cinq hommes portant des tambours ronds, semblables aux nôtres, que l'on frappe avec une baguette recourbée. Viennent ensuite les hommes en armes ; ils ont le torse nu, et certains portent en guise de pagne un morceau de l'ancienne étoffe d'écorce, gris-brun ou teinte en rouge. Au bras gauche, ils portent l'immense bouclier de buffle qui leur va de la cheville presque jusqu'aux yeux ; la main tient plusieurs lances, dont l'une, à trois longues pointes acérées, constitue un insigne particulièrement honorable. Ils se placent côte à côte le long du petit côté inférieur de la place en pente, bouclier contre bouclier, si bien qu'on ne voit que leurs pieds et le haut de leur tête, puis, au-dessus, les pointes des lances dressées sur des hampes lisses de bois brun foncé. Presque tous les boucliers sont faits de peaux du dangereux buffle rouge ; chacun est orné de deux longues et épaisses queues de cheval. Puis ils sortent du rang l'un après l'autre, brandissent bouclier et lances, sautent haut en l'air et font le tour de la place par bonds sauvages, tandis que les queues de cheval se gonflent et flottent, avec des

mouvements de danse et des pantomimes de combat, des coups de lance, des lancers, des courses en avant et des reculs. Lorsqu'un homme reprend sa place dans le rang, ses compagnons le saluent par des poignées de main et des félicitations.

Lorsque le chef quitte la maison des palabres et saisit son bouclier et ses lances pour participer au jeu, les cris perçants qui l'accueillent toujours éclatent ; et, tandis qu'il s'avance par bonds rapides, toute la troupe se précipite derrière lui, boucliers levés et lances brandies. Les queues de cheval flottent, les lances s'entrechoquent. Le cœur vous bat à ce spectacle.

Et maintenant, les femmes se mettent elles aussi en mouvement. Par un geste singulier qui représente une course éperdue - les mains tiennent les seins, et les jambes sont projetées haut vers l'arrière - , elles accompagnent les guerriers pour les encourager et les enthousiasmer. Lorsqu'elles reculent, elles le font à petits pas, toujours exactement au rythme des tambours, auquel même les mouvements les plus sauvages s'accordent parfaitement. Quand le chef a terminé sa danse, tous les hommes se précipitent vers lui pour obtenir une poignée de main ; puis les démonstrations individuelles recommencent. L'avancée collective de toute la ligne ne se répète que lorsque le chef entre en scène. Sous l'effort considérable - car les boucliers sont très lourds, et ce n'est pas une petite affaire de sauter avec eux et de les soulever d'un grand élan au-dessus de la tête - , ils sont bientôt haletants, et la sueur coule sur tout leur corps ; mais ils repartent toujours à l'assaut et s'enthousiasment eux-mêmes, ainsi que tous les spectateurs, par leur jeu guerrier.

Les lances sont un travail merveilleusement fin et soigné, avec leurs

douilles ciselées et leurs pointes aussi tranchantes qu'un rasoir ; les poignées des épais boucliers sont tressées de solides cordons de cuir d'antilope torsadés. On ne voit rien de cassé, de déchiré, d'usé. On sent avec quel amour les anciennes armes de guerre sont conservées.

Mais tout cela n'est plus aujourd'hui qu'à moitié souvenir, à moitié théâtre ; cela n'a plus rien à voir avec la vie. Tous ces jeunes hommes, les compagnons du jeune chef, ne savent plus grand-chose des temps de guerre.

Mais la chasse ! Elle est encore aujourd'hui la même qu'autrefois, et l'un des plus beaux spectacles que nous ayons vus fut celui des chasseurs partant en expédition. Pendant la nuit, des porcs sauvages avaient dévasté un champ de manioc ; dès le petit matin, les chiens - la petite race africaine qui ressemble au lévrier - se déchaînaient sur la place du village derrière le gardien des chiens du chef, dans un grand tintement de grelots et avec les aboiements aigus, à demi gémissants, qui sont propres aux chiens d'ici. Peu après, Dukan vint à la tente pour nous dire qu'il partait à la chasse. Il avait quitté ses lourds vêtements haoussa à plis ; vêtu seulement d'un pagne bleu foncé, son corps élancé aux proportions merveilleusement harmonieuses offrait un spectacle superbe. Et tout ce corps souple et nerveux frémissait de l'ardeur de la chasse. Un garçon nu lui portait son arc presque haut comme un homme, avec la corde de cuir torsadée et savamment fixée, ainsi que ses longues flèches de roseau aux pointes de fer acérées. Quinze jeunes garçons, tous aussi nus, aussi sains et élancés que le chef, le suivaient, chacun armé comme lui d'un arc et de flèches ; pareille à une troupe d'animaux au pied léger, toute la horde descendit au pas rapide et élastique dans la forêt marécageuse touffue. Le

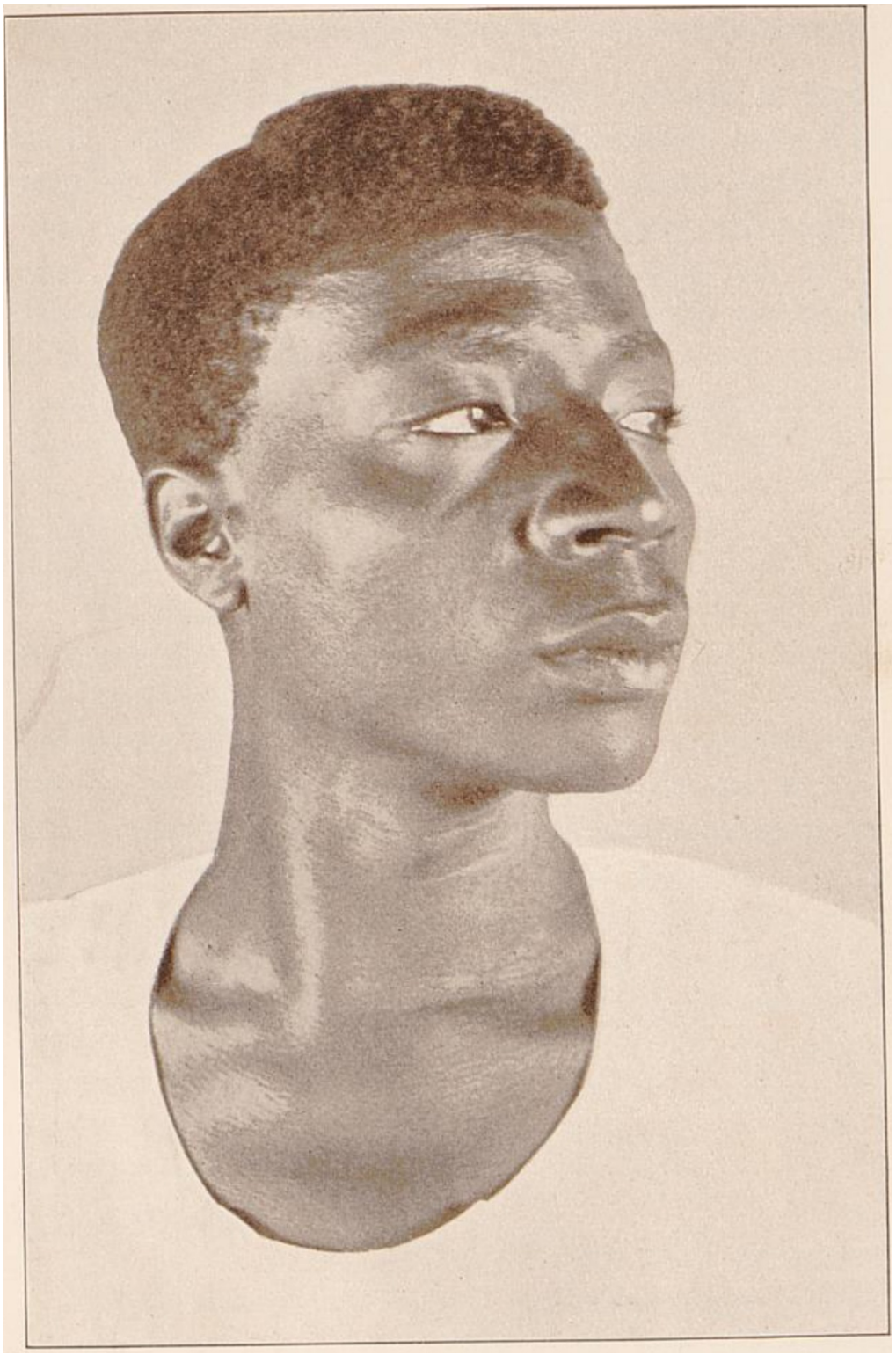
soleil venait de se lever ; de fines brumes le voilaient légèrement, et son faible éclat se posait sur tous ces corps sombres et souples avant qu'ils ne disparaissent dans la forêt.

Le souvenir des images que je me faisais, enfant, des héros homériques et des dieux grecs passionnés de chasse se réveillait en moi. Et vraiment, les modèles d'Homère ne pouvaient pas avoir été plus beaux que ces merveilleuses silhouettes de bronze.

Que les porcs sauvages se soient enfuis depuis longtemps fut une déception pour les chasseurs ; pour nous, cela ne pouvait effacer cette splendide impression.

Nous sommes maintenant aussi bons amis avec Dukan que nous ne l'avons jamais été avec aucun prince noir. Il nous rend visite plusieurs fois par jour, fume une cigarette que je dois lui allumer, et échange des objets avec nous. Il nous a déjà négocié toute une caisse de marchandises d'échange ; en retour, nous avons obtenu de lui des tambours, des boucliers, des lances, des arcs avec leur dispositif de traction à main et leur bracelet protecteur en cuir, ainsi que beaucoup de petits objets charmants. Il nous accable d'ananas, et jamais nous n'avons reçu de poulets ni d'œufs avec autant d'empressement et en aussi grande quantité qu'ici. L'autre jour, il nous a appris à tirer à l'arc ; il a été tout étonné que je comprenne vite de quelle manière il faut tenir la corde et la flèche, puis tirer. Cela a manifestement beaucoup renforcé son amitié et sa confiance envers nous. Jeux d'Indiens de mon enfance, c'est ainsi que vous me servez ici !

Nous sommes une fois montés sur le massif par la route de Ngambe, que Franz avait empruntée depuis Mongong il y a près de quatre mois. Il restait des travaux complémentaires à faire, car Franz avait alors dû fuir devant une énorme tornade. Et cette fois, nous avons eu un temps



Jeune guerrier wute.

merveilleux. Certes, il a fallu essuyer deux averses, mais on y est désormais tout à fait habitué ; cela ne vous dérange presque plus. Et maintenant, on salue comme une chance les nuits où il pleut à torrents, car on peut alors espérer que le lendemain sera clair. Parfois, c'est tout de même un peu trop. Un soir, vers neuf heures, un terrible orage a éclaté alors que nous étions justement assis dans une case vide à développer des photographies. Le vent a aussitôt déchiré le toit, et la pluie est entrée. Je me suis accroupie sous un parapluie pour protéger les châssis photographiques autant que possible, tandis que Franz courait dehors chercher des hommes pour nous aider.

Dehors, il a découvert un désastre encore plus grand : une coulée de boue avait envahi la tente. Elle était descendue par la place en pente du village, au milieu de laquelle se trouve la tente, avait rempli en un instant le fossé de protection et, passant par-dessus, s'était précipitée à l'intérieur. De plus, le vent avait arraché des piquets de tente du sol, les cordes s'étaient rompues, et la tente était sur le point de s'effondrer. Il nous a fallu la moitié de la nuit pour mettre à peu près tout à l'abri et rétablir l'ordre. Et le lendemain ainsi que la nuit suivante, il a continué de pleuvoir obstinément ; impossible de faire sécher toutes les affaires trempées. Nous restions là, assez accablés au milieu de ce trop-plein d'humidité, maudissant presque les voyages pendant la saison des pluies. Mais lorsque le soleil et cette merveilleuse limpidité sont revenus ensuite, les sombres pensées se sont vite enfuies.

Longwe, le 16 juillet 1912.

Si nous ne voulions voir notre tâche que dans le levé d'une carte du pays et dans l'étude de la structure et des formes des montagnes, nous devrions considérer cette

journée comme perdue. Mais si nous devons aussi rapporter des témoignages à peu près dignes de confiance sur les hommes et sur l’histoire des peuples, elle est l’une des plus fructueuses que nous ayons vécues. Nous sommes tous deux essoufflés, d’une part par l’abondance de ce que nous avons entendu, d’autre part par l’effort qu’il faut faire pour chercher et retrouver sans cesse le bon fil dans tous ces récits embrouillés. Cent fois, on s’égare ; il faut toujours reprendre les questions depuis le début.

Nous avons quitté Linde hier, revenant par la même route que celle de notre arrivée, pour atteindre le départ du sentier qui traverse le massif. Mais nous voulons d’abord remonter depuis Longwe sur la partie la plus haute et la plus escarpée du rebord montagneux, qui se dresse ici comme un château à créneaux et à tours au-dessus de la plaine vert clair, plate comme une table. Et Dukan brûlait du désir de nous montrer les anciens lieux des grandes batailles de son père. Il était venu de grand matin, avec petits drapeaux, tambours, trompettes et nombreuse suite. Mais il a plu à torrents, plu et bruiné sans arrêt du matin au soir. Nous sommes donc restés avec lui dans la tente, buvant du thé et du café, mangeant des tartines au miel, des tartines beurrées, du riz et des fruits, fumant et posant des questions, toujours des questions.

Jusqu’ici, une grande confusion régnait précisément au sujet de la tribu wute de Linde et de ses rapports avec un autre peuple énigmatique, les « Ngaundere ». Le premier Blanc dans ce pays, Morgen, avait aidé les chefs Ngutte et Ngilla dans un combat contre les « Ngaundere » ; Dominik mentionne ce combat dans l’un de ses livres comme ayant été livré contre les « Ngandelle ». Ce que nous avions entendu jusqu’ici dans le pays ne faisait qu’accroître

encore cette confusion. Mais les questions inlassables d’aujourd’hui ont tout de même permis d’y voir clair. Un tableau s’est déroulé devant nous : des guerres continuelles entre les parents les plus proches, des déplacements de populations jusque dans un passé tout récent, des mélanges de peuples. Dans dix ans peut-être, lorsque les témoins oculaires et les détenteurs de la tradition seront morts, il ne sera plus jamais possible de retrouver l’enchaînement historique de tout cela.

La mémoire du peuple remonte jusqu’au vieux Ngutte, le premier chef. Avec une puissante tribu wute, il habitait un peu au sud de Joko, au pied, puis au sommet du plus grand des blocs rocheux nus, le Kukuni, que nous voyions toujours si admirablement depuis la tour de Joko. Il était, comme il se doit, l’ennemi des Wute de Joko et de ceux du Djerem ; il payait tribut au lamido de Tibati pour le satisfaire et ainsi le tenir à distance, mais il n’avait jamais été vaincu par lui au combat. Lorsque l’avancée de celui-ci depuis le nord devint trop gênante, il se retira vers l’ouest, jusqu’à la frontière de son territoire, et bâtit sa ville fortifiée à Mböngang, village qui existe encore aujourd’hui au pied du Ndomme. Il y vécut selon les coutumes des princes wute jusqu’à ce qu’un buffle le tue à la chasse.

Son fils aîné Ngutte, qui lui succéda au pouvoir, quitta la demeure paternelle et alla plus loin vers l’ouest, sans doute toujours par crainte des Peuls. Il bâtit sa ville exactement ici, où nous nous trouvons maintenant, à l’emplacement de l’actuel Longwe, au pied et sur le flanc du massif rocheux escarpé.

Mais son frère cadet Gomtschä, dont l’esprit hautain et indomptable ne voulait tolérer aucun supérieur,

avança depuis Mböngang vers le sud avec une troupe de Wute. Irrésistiblement, la vague humaine se répandit sur la savane infinie, exterminant une partie de la tribu des Fuk qui y habitait, réduisant une autre partie en esclavage, et dispersant les autres vers l’est et l’ouest. Gomtschä s’installa à Ndumba, le principal centre des Fuk, et prit le nom de chef usité en ce lieu, « Ngilla », sous lequel il est connu de tous les Camerounais. Il y régna en tyran absolu, vénéré comme un dieu, et étendit son pouvoir jusqu’au Sanaga. Bientôt, il entra en conflit avec son frère Ngutte, qui considérait sans doute les territoires voisins à l’ouest comme ses terrains réservés de chasse aux esclaves. Pendant des années, le frère combattit le frère.

Entre-temps, cependant, un autre homme s’était élevé à une puissance qui devait être pour les deux frères de noble naissance une abomination et une épine dans le pied. Ngadde, frère de Ngutte par la même mère, mais fils du chef fuk de Ndumba tué par Gomtschä, s’était réfugié auprès de Ngutte et lui avait demandé protection et secours. Celui-ci ne pouvait pas lui rendre son pays, mais il lui conseilla de se créer plus à l’ouest, parmi les Bati, les Balom et les Njanti, un nouveau royaume, peut-être dans l’espoir que cet encombrant demi-frère y trouverait sa perte. Mais Ngadde était brave et la chance lui sourit. Au prix de combats très durs qui coûtèrent la vie à beaucoup des siens, il réussit à s’emparer du socle du massif isolé et escarpé qui porte sur les cartes, sans aucune raison véritable, le nom de « massif de Ngutte », et que les gens d’ici appellent les « montagnes de Jangba ». Il y bâtit une ville fortifiée, avec rempart et fossé, soumit

les Balom et les Njanti qui y étaient établis, ou les chassa vers l’ouest, au-delà du Mbam.

Mais il finit par être saisi de folie des grandeurs : il envahit le pays de Ngutte, enleva des habitants, brûla des villages et des champs, et se comporta comme s’il était l’égal de Ngutte et de Ngilla. C’en fut assez pour réconcilier les deux frères ennemis. Morgen décrit très vivement les négociations, les longs préparatifs de campagne et le combat lui-même. Morgen avec ses porteurs armés, Ngilla et Ngutte assiégèrent la ville, donnèrent l’assaut, furent repoussés, reprirent le siège et le feu ; et tandis que Morgen se retirait, Ngutte et Ngilla prirent la place forte.

Ngadde avait reçu une balle dans le pied ; il mourut peu après des suites de sa blessure. Son fils Tina vint trouver Ngutte, se soumit sans condition et fut établi par lui comme sous-chef au pied du massif de Jangba. Mais il se rendit bientôt coupable d’actes d’insubordination ; Ngutte partit en campagne contre lui, détruisit sa ville et s’installa lui-même à cet endroit. Tina s’enfuit vers le nord et se plaça sous la protection du lamido de Tibati, qui campait alors en guerre devant Ngambe.

Pendant ce temps, d’autres Blancs arrivaient en pays wute, principalement des officiers venus de Jaunde. Ngilla mourut ; un frère lui succéda sous le nom de Ngilla II et suivit entièrement les traces de son prédécesseur en matière de cruautés inhumaines, de tyrannie et de razzias d’esclaves. Dominik lui rendit visite, tira aussi sur sa ville et infligea d’énormes pertes à celui que l’on tenait pour invincible. Puis il alla chez Ngutte, sur le Mbam, se lia d’amitié avec lui, essaya de le détourner des chasses aux esclaves ; et ce vieux renard l’écoutait d’un air entendu, disait oui à tout et faisait

les plus belles promesses. Mais lorsque le pouvoir de Ngilla devint incertain, parce que les Blancs menaçaient de nouveau cet incorrigible, Ngutte quitta sans bruit le Mbam avec toute sa suite et revint dans son ancien Linde. Tout près de sa demeure d’autrefois, à l’endroit le plus imprenable du massif, au pied de la forteresse rocheuse percée de mille cavernes, il rebâtit sa ville.

Il y rassembla autour de lui tout ce qui restait en pays wute de guerriers insoumis et avides de liberté ; le caractère cruel, sauvage et impétueux des Wute trouva chez lui son dernier refuge. Et les hommes libres du rebord montagneux riaient, dans leurs forteresses rocheuses imprenables, des ennemis blancs comme ils l’avaient fait auparavant des ennemis noirs. Ils finirent tous par se soumettre après que le vieux Ngutte se fut volontairement présenté au capitaine Dominik, autrefois son ami. À tout autre Blanc, il avait opposé un refus accompagné de rires méprisants.

Mais Dominik envoya comme intermédiaire une jeune fille wute, qui réussit à convaincre cet entêté qu’à la longue le Blanc serait malgré tout vainqueur, et qu’il ne pouvait se soumettre à meilleur homme que celui-ci. Il vint donc de son plein gré et vécut pendant des années à Jaunde, en demi-captivité, dans une petite propriété à lui. Après la mort de Dominik, on lui permit de revenir en pays wute, mais pas dans son ancien domaine : à Ndumba, où l’un de ses neveux est chef. Il y vit maintenant, vieux, gros et pesant, en bonne amitié avec les missionnaires ; il mange son foufou, boit du mimbo et regarde ce peuple wute, autrefois si fier et si célèbre, décliner, diminuer et peut-être s’éteindre peu à peu.

Mais Dukan ne sera, aux yeux de son peuple, le chef régnant véritablement que lorsque Ngutte sera mort. Il recevra alors le nom de chef Ngutte ; vouloir le porter dès maintenant lui apporterait la mort.

Revenons à Tina, le fils de Ngadde, qui s'était réfugié auprès du lamido de Tibati. Lorsque ce héros vit son protecteur capturé par les Blancs, arrivés en grande force, il pénétra de force dans sa concession, enleva beaucoup de femmes, vola tout ce dont il pouvait s'emparer et s'enfuit à Joko. Il réside maintenant à quelque distance du poste avec ses anciens partisans fuk et se comporte en grand chef. Sa soif de vengeance contre tous les Wute de la lignée de Ngutte n'est pas apaisée ; Dukan le désigne encore aujourd'hui comme son ennemi le plus acharné.

Tout cela ne vaut-il pas une journée ?

Mangong, le 21 juillet 1912.

Nous avons suivi le nouveau sentier, inconnu jusqu'ici, et nous atteindrons demain la grande route qui mène de Ngambe à Joko en passant par Jakong. Depuis la plaine wute, nous avons pénétré dans le massif par une étroite gorge forestière où grondaient de merveilleuses cascades ; ce n'est que vers le soir que nous sommes arrivés à la montée raide vers le plateau, où le vent frais balayait l'étendue et où les sommets familiers de l'est et de l'ouest nous saluaient.

Puis nous sommes montés sur l'une des montagnes rocheuses posées sur la surface du massif. Ce fut une rude escalade, après une marche interminable dans des terrains marécageux ; mais là-haut, c'était aussi magnifique au-delà de toute mesure ! Tout le vaste pays montagneux et les lointaines montagnes-îles de la plaine de Ngambe s'étalaient devant nous comme une carte, seulement

pendant de courts instants entre de fortes averses, certes, mais assez longtemps tout de même pour que l'on puisse observer attentivement le tableau et le graver dans sa mémoire : les croupes aplaties et herbeuses avec les forêts entre elles, les calottes rocheuses lisses et rondes de chaque élévation un peu plus haute, les rares, mais nettes ouvertures de vallées qu'une rivière plus importante a déjà creusées dans son cours supérieur. Vers l'est, le massif devient beaucoup plus boisé ; ici, dans cette partie, les croupes herbeuses dominent encore de très loin.

Dès que l'on atteint la hauteur, on se retrouve parmi les Tikar, qui sont de véritables montagnards. À l'origine, beaucoup de leurs petits villages étaient disséminés sur le plateau, partout où, près de la forêt sombre, le sol était le meilleur et le plus profond. Maintenant, on ne trouve plus que des ruines et des champs envahis par les mauvaises herbes. Tous les habitants sont amenés au bord des grandes routes et installés à quelques kilomètres les uns des autres. Souvent, le sol y est pierreux et mauvais ; ils n'en deviennent ni plus prospères ni plus heureux. Est-ce nécessaire ? Je ne peux pas le comprendre.

Dans bien des domaines, les Nègres sont tout de même un peuple stupide ! À l'étape d'hier, il était resté beaucoup de nourriture, emballée dans des paniers sous l'auvent de la tente. Les hommes devaient l'emporter aujourd'hui, comme toujours lorsqu'il reste quelque chose. Mais comme il s'agissait de manioc, peu apprécié, et que nous étions partis avant la caravane, sans donc pouvoir surveiller, les porteurs ont tout simplement refusé de transporter les paniers. Le chef des porteurs n'avait pas assez d'autorité, le soldat n'a manifestement pas fait attention ; bref, le manioc, qui aurait suffi à plus de trente hommes, est resté là. Les gens

s’étaient imaginé que nous marcherions aujourd’hui jusqu’à la grande route, où les plantations sont nombreuses et où l’on trouve facilement des vivres ; mais nous nous sommes arrêtés avant, dans un petit village au milieu du massif, situé au pied d’une montagne offrant un excellent point de vue. Franz et moi ne sommes même pas entrés d’abord dans le village et dans le camp : nous sommes restés trois heures là-haut, sur notre colline, à travailler.

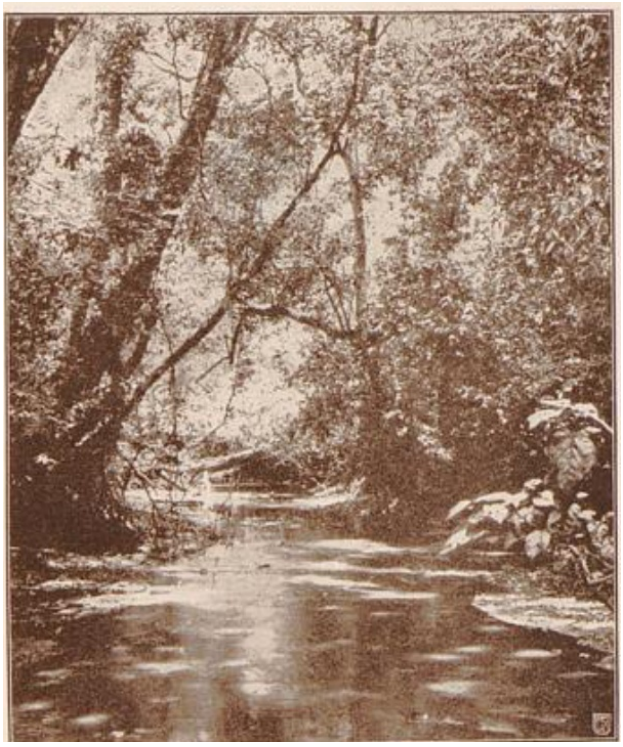
Pendant ce temps, soldat, policier, boys et porteurs étaient assis à quelques minutes de nous dans le village, dont les habitants leur avaient dit dès leur arrivée qu’avec la meilleure volonté du monde ils ne pourraient fournir des vivres que pour quinze hommes au maximum ; ils levaient vers nous des regards pleins d’espoir. Il y aurait eu largement le temps d’aller chercher la nourriture laissée sur place ou d’envoyer quelqu’un à la grande route pour rapporter quelque chose. Mais toute cette société noire pensait que le Blanc ferait bien en sorte que de la nourriture tombe du ciel d’une manière ou d’une autre et que tous puissent manger à leur faim.

Lorsque nous sommes redescendus, la consternation a été grande. Il était trop tard pour retourner en arrière, et les quinze galettes de foufou et quelques épis de maïs ne suffisaient naturellement pas à cinquante bouches affamées. Les porteurs récalcitrants, qui n’avaient pas voulu porter le manioc, n’ont rien reçu lors du partage. Mais quiconque pense qu’invités à livrer les meneurs pour qu’ils soient punis, ils allaient dénoncer avec une joie vengeresse ceux qui leur avaient valu cette faim se trompe lourdement. Le sentiment tribal est bien trop fort pour cela. Ils préfèrent tous avoir faim plutôt que de laisser punir un compatriote sous les yeux des « gens du pays des herbes » - habitants du Grassland au-delà du Mbam - et des Wute.

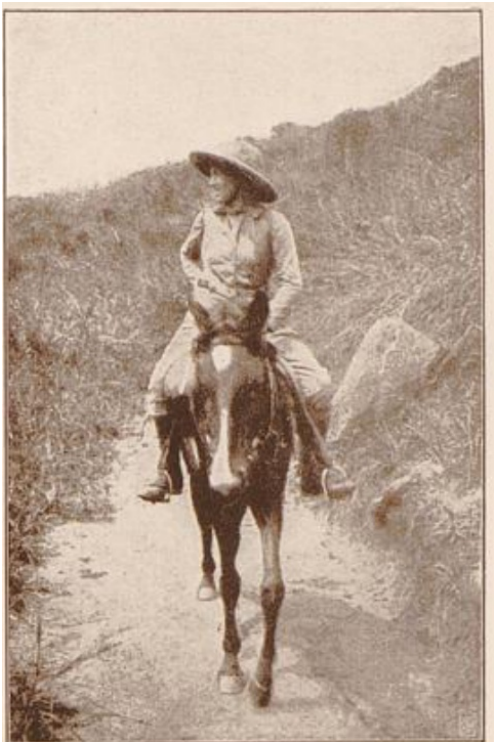
Sami, le 11 août 1912.

Cheminer est tout de même ce qu'il y a de plus beau ! Je ne connais rien de comparable à cette joie de voir, de saisir quelque chose qui était jusqu'ici inconnu ou incompris. Et chaque village, chaque lieu de halte diffère de tous les précédents ; pourtant, partout se retrouve notre verte maison de toile, où chaque objet s'ajuste exactement à sa place, où tout est aujourd'hui comme hier, si bien que l'on s'y sent toujours chez soi. Des quatre grâces accordées à l'Arabe par Allah dans le « Divan occidental-oriental », nous savourons sans cesse celle-ci : « une tente que l'on déplace, afin d'habiter partout ».

Nous avons dû attendre les porteurs cinq jours à Joko, cinq magnifiques journées sèches, aux vues lointaines limpides. Lorsqu'ils furent enfin prêts, un midi, nous avons préparé le départ à une vitesse folle et nous nous sommes mis en route vers le nord, sur la route de Tibati. Les premiers jours, le paysage était toujours le même : un plateau à mille mètres d'altitude, dans lequel les cours sinueux des ruisseaux avaient entaillé de profondes vallées. La savane perdait de plus en plus ses arbres ; sur les croupes ne poussait presque plus que l'herbe haute et claire, les forêts bordant les cours d'eau devenaient plus pauvres, parfois réduites à quelques buissons, et souvent l'herbe atteignait le bord de l'eau. Le paysage nous paraissait monotone et grandiose dans cette monotonie. À quelques reprises, nous avons aperçu des sommets ou des groupes de montagnes connus au sud et à l'ouest ; mais nulle part on ne distinguait d'abaissement du plateau, qui s'étendait au loin vers l'est, l'ouest et le nord, toujours à la même altitude. De très jolis villages bien entretenus se trouvaient au bord de la route, tout entourés d'une ceinture de champs de maïs en train de mûrir,



Dans la forêt-galerie.



Dans la savane.

et partout nous avons été reçus avec beaucoup d’amabilité et d’égards, car aucun Blanc n’était passé ici depuis longtemps. On avait refait les ponts pour nous et nettoyé les chemins : nous voyagions comme des princes.

Vers la fin du troisième jour de marche, le paysage changea brusquement : les arbres de la savane se rapprochèrent, les forêts-galeries s’élargirent, un petit bois remontait même jusqu’à la crête ; puis, tout à coup, une vue surprenante, tout à fait inattendue : une vaste dépression au fond plat s’ouvrait à nos pieds, largement ouverte vers l’est sur la plaine des Wute ; de l’autre côté de cette dépression, le plateau se dressait de nouveau en une pente escarpée, s’étendant loin vers l’est, jusque tout près du Djerem. Le Meke-Bangere, grand affluent du Djerem, et ses puissants tributaires ont creusé cette profonde échancrure, large d’au moins 20 kilomètres, dans le bord oriental des Ndomme - ce bord oriental dont le tracé avait toujours été pour nous une question brûlante. Hier, nous avons traversé la partie méridionale de cette dépression qui, comme on s’en aperçoit en cheminant, est toute semée de petites hauteurs ; ce n’était que vue d’en haut qu’elle paraissait plate et unie.

Naturellement, après les belles journées sèches pendant lesquelles nous avons dû attendre à Joko, il en est venu de moins bonnes : il pleut de nouveau chaque jour, parfois plusieurs fois ; mais c’est encore loin d’être aussi terrible que dans la plaine des Wute et sur le versant méridional des montagnes ; les vents du sud s’y déchargent de leur pluie avant de passer ici, sur le plateau ; seuls les vents du nord, plus rares, apportent de la pluie. Nous sommes en tout cas très heureux d’avoir tout de même entrepris cette marche. Nous nous serions certainement rongés d’impatience à Joko, si nous y étions restés par ce temps relativement beau.

Dogo, le 15 août 1912

Nous ne pouvons résister. Tibati est si proche, la seule grande ville peule située dans les limites de notre région d'exploration, et de surcroît un point dont la latitude est connue ; le temps, malgré le début hier de la « lune des pluies », reste encore supportable ; nous avons dans les charges de cuisine des provisions pour trois semaines : comment pourrions-nous faire demi-tour ? Et quand bien même il nous faudrait finalement rentrer à Joko sous une pluie battante, qu'importe !

Aussi, hier matin, avons-nous pris rapidement notre décision et renvoyé à Joko Mbo, le chef des porteurs, avec trois hommes, pour qu'ils aillent chercher le reste de nos plus précieux articles de troc destinés au lamido de Tibati, ainsi que du tabac, des miroirs, des cuillères, des peignes et d'autres babioles pour les Haoussa et les Baia. Nous avons franchi en pirogue le Meke-Bangere, qui sépare les districts de Joko et de Banjo, et nous nous trouvons à présent dans le domaine du sultan de Tibati. Des messagers de son principal chef subordonné, un Wute établi au bord du fleuve, sont déjà partis devant nous pour annoncer notre arrivée.

Comme nous l'avons constaté hier et avant-hier, l'islam s'étend exactement aussi loin que la domination des Peuls. Tous les Wute qui habitent ici, le long de la route de Joko à Tibati, au nord du fleuve frontière, sont extérieurement mahométans sur l'ordre du lamido de Tibati. On les entend débiter leurs sourates et, le soir, chanter leurs invocations à Allah en s'inclinant. « Ils font Allah comme les Haoussa »[1], disent nos boys en ricanant : originaires des Grasslands, ils ne prennent jamais les Haoussa tout à fait au sérieux et trouvent effroyablement ridicule qu'un « véritable homme de la brousse » imite leurs simagrées.

[1] « Ils font Allah comme les gens haoussa. »

Nous cheminons de nouveau sur des crêtes de savane hautes de 900 à 1 000 mètres, et lorsque le soleil brille vers midi en cette saison des pluies, la chaleur devient épouvantable. Les bavardages des garçons noirs qui vous accompagnent cessent alors complètement ; on n’entend plus que le choc sec des sabots des chevaux sur le chemin dur de latérite, le craquement des selles et le pas léger des pieds nus des Nègres ; aucun autre bruit ; ce n’est que rarement qu’un souffle d’air traverse l’herbe, de plus en plus basse à mesure que nous avançons vers le nord. À ces heures-là, les arbres paraissent tout à fait morts, car depuis trois semaines, partout dans la savane, leur feuillage commence par devenir d’un vert très sombre, puis brunit peu à peu, et soudain, çà et là, des feuilles se dessèchent complètement et tombent ; rameaux, branches, arbres entiers restent nus, maintenant qu’il pleut tous les jours ! Mais aussitôt apparaissent de jeunes pousses claires, certains arbres ont déjà de nouvelles feuilles, et ainsi tout le feuillage de la savane se renouvelle, alors que le premier n’a duré que cinq mois.

Nous rencontrons presque d’heure en heure de petites caravanes haoussa, un marchand qui voyage avec cinq ou six



Femme haoussa portant du bois.

esclaves et une troupe de femmes lourdement chargées, mais toujours bien parées et rayonnantes de gaieté, qui nous lancent encore longtemps leur « bon voyage à Tibati ». Un homme particulièrement riche possède quelques ânes, voire un cheval. Parfois, deux personnes seulement voyagent ensemble, chacune portant sur la tête son ballot de marchandises dans le long et étroit panier haoussa, avec sa natte de couchage roulée. Jamais le Haoussa ne voyage seul.

Nous avons croisé des troupeaux entiers de bovins, dont le plus grand comptait cinquante têtes. Et quel bétail ! Tous de grands et beaux bœufs à bosse, brun clair, brun foncé ou gris-blanc, les uns avec les cornes presque droites et largement écartées sur les côtés de la race peule, les autres avec les cornes puissamment recourbées des bêtes bororo, qui surpassent encore les premières par leur taille. Tout cela va à Joko et disparaît dans le village haoussa, où l’on abat un bœuf par jour. Mais avant l’aube, des caravanes en repartent également vers le sud, surtout pour Dengdeng, et aussi pour Jaunde, où l’on paie les bovins à des prix énormes.

Tibati, le 20 août 1912

Un monde nouveau. Séparé du pays des Tikar et des Wute par de vastes savanes presque inhabitées, le monde des Peuls commence ici : la distance entre maîtres et serviteurs s’y fait sentir plus nettement que chez aucun autre peuple noir, et une ancienne culture y va de pair avec la destruction et l’extermination sans scrupules d’êtres humains, voire de peuples entiers.

Ils ont dû autrefois sévir d’une manière inhumaine dans ces contrées, ces nobles peuples de cavaliers pour lesquels le travail des champs était une besogne d’esclaves dont on s’appropriait simplement les fruits par la violence ; ils faisaient paisiblement paître leurs immenses troupeaux sur

les vastes savanes, chassaient et galopaient à toute allure avec leurs chevaux et, pour les rendre forts et courageux, leur donnaient à manger la chair des esclaves exécutés. On nous le raconte souvent ici.

À présent, tout cela n'est plus que l'ombre du passé, et pourtant il en émane un charme infini qui vous captive entièrement. Dans une plaine large de plusieurs lieues s'étend la ville nouvelle, construite sur les ruines de l'ancienne. Des prairies marécageuses sans arbres, couvertes d'une herbe vert clair de hauteur moyenne, s'étendent entre les savanes plus sèches, où les bêtes au pâturage ont piétiné et arraché l'herbe rare et dure, et où les arbres sont rabougris et échevelés. De puissants arbres isolés aux larges couronnes, ou des groupes denses et massifs, se dressent çà et là, sombres au-dessus de l'herbe verte des marais ; au loin, une bande de forêt noire, des chaînes de montagnes bleues et escarpées au nord-ouest et au nord-est ; et sur tout ce tableau, qui est l'image même de l'étendue et de la plaine, le grand ciel où montent d'énormes nuages d'orage noirs aux crêtes blanches, qui se déchargent puis s'éloignent.

Ainsi repose la ville, au milieu de cette immense étendue, fourmillement de concessions entre des eaux lentes et sinueuses, entre les couronnes vertes des jeunes arbres auxquels sont fixées les clôtures de nattes, et les larges feuilles claires des bananiers. Un profond fossé l'entoure ; de grands arbres poussent sur l'ancien rempart, mais de la solide muraille d'argile rouge ne subsistent que les restes de la tour de la porte : tout le reste s'est écroulé et a disparu. De vastes champs de maïs s'étendent devant le fossé ; les femmes s'y rendent sans cesse avec de grands paniers pour détacher les épis mûrs.

Tandis que nous approchions par la route nue, redevenue d’un rouge ardent, poussés par le vent violent d’un orage qui montait tout noir, deux envoyés du lamido vinrent à notre rencontre : de grands hommes aux membres lourds, vêtus d’amples habits bleu-noir et coiffés d’un haut bonnet d’étoffe qui les faisait paraître plus grands encore. Ils nous saluèrent de profondes révérences silencieuses et dirent à notre interprète, à voix basse, que le lamido nous avait longtemps attendus, mais qu’à la vue de l’orage imminent il était rentré chez lui ; ils avaient déjà envoyé des messagers pour le prévenir, mais nous voudrions bien l’excuser s’il arrivait maintenant avec une minute de retard. Pourtant, il était là. Devant le gîte d’étape, près de la porte de la ville, se tenait un groupe de cavaliers, et une grande foule entourait toute la concession. Comme au théâtre, elle s’ouvrit et se retira des deux côtés.

Le lamido vint à notre rencontre à pied : une haute et mince silhouette dans un vêtement flottant bleu clair, la tête, le cou et la plus grande partie du visage étroitement enveloppés dans le turban blanc et le litham, si bien qu’on ne voyait qu’une étroite bande de peau sombre avec ses deux yeux noirs veloutés. Il nous tendit la main, tandis que la foule tout autour s’inclinait profondément et accompagnait cette salutation de cris de louange. Puis eut lieu un bref entretien par l’intermédiaire de l’interprète, dans la sombre véranda de la maison d’étape ; enfin, nous lui accordâmes gracieusement la permission de rentrer chez lui. Un serviteur s’agenouille et le prend sur ses épaules ; de là, il passe sur son cheval couvert d’une infinité d’ornements, et le cortège regagne la ville avec une lenteur solennelle,

avec tambours et chanteurs, éventails et immense parasol jaune d’or, parmi les cris retentissants de louange et les chevaux qui se cabrent haut.

Nous nous installâmes aussi vite que possible, tant bien que mal, dans la maison d’étape très branlante et à demi ruinée. Richthofen a raison de dire que celui qui ne sait pas, en une heure, transformer une étable en une agréable pièce à vivre ne mérite pas de partir en voyage d’exploration. Et, avec nos porteurs affamés, nous attendîmes à manger, car il était entre-temps près de six heures. Le lamido nous avait désigné un « seriki » auquel nous devions nous adresser pour toutes les questions de nourriture, pour les Blancs comme pour les Noirs. Le véritable gardien du gîte nous avait fait savoir qu’il était très malade et ne pouvait venir. Enfin, il faisait presque nuit, arriva la nourriture tant attendue : trois cents portions ! Heureusement, ce n’était que de la farine de maïs crue, de la plus belle qualité, et qui pouvait donc se conserver. Grande joie parmi tous nos gens. On distribue la farine, chacun reçoit sa portion mesurée, et ils s’en vont ravis.

Une heure se passe ; voici qu’arrivent, tout penauds, le chef des porteurs, le policier et l’interprète. Ils étaient allés trouver le seriki pour lui demander des marmites, comme les habitants des villages en prêtent partout aux porteurs, car une caravane ne peut traîner avec elle ces ustensiles de terre lourds et fragiles. Mais le seriki avait déclaré que cela ne le regardait pas : il était chargé de fournir la nourriture, et procurer des marmites ne faisait pas partie de son travail. Nous envoyâmes donc les hommes chez le gadima malade du gîte. Une femme leur y dit que le malade avait oublié de commander les marmites au responsable des pots et qu’ils devaient y aller eux-mêmes. Mais Kofi, le responsable des pots,

refusa, puisqu'il n'avait pas reçu l'ordre du gadima ; il restait assis sans mot dire, comme s'il ne voyait ni n'entendait nos hommes. Ils revinrent tout à fait désespérés.

C'en était un peu trop pour nous. « Amène ici le gadima malade », ordonna-t-on au policier ; quelques minutes plus tard, on le rapporta, juché sur le dos d'un serviteur. En très peu de temps, tout fut réglé, car nous commençâmes par nous enquérir de sa maladie, lui promîmes un médicament, puis demandâmes des marmites pour nos hommes. Elles arrivèrent aussitôt ; enfin, le calme régna dans les maisons des porteurs et nous pûmes aller nous coucher.

Et pourtant, tous ces cris et ces palabres n'avaient servi à rien ! Car, en fin de compte, durant cette nuit, aucun de nos gens n'a cuit ni mangé un seul gramme de Fufu : ils n'avaient pas de légumes pour l'accompagner, et sans légumes, prétendaient-ils, on ne peut pas manger de Fufu ! Toute cette histoire me paraît aussi caractéristique, aussi typique du Nègre qu'il est possible de l'imaginer.

Le lendemain matin, nous rendîmes visite au lamido. Le chemin traverse en droite ligne la moitié de la ville ; de belles concessions propres, entourées de clôtures de nattes soigneusement tressées, bordent la rue rouge ; d'étroites ruelles s'en détachent, chaque petit morceau de terre est cultivé, et des foules entières se dirigent vers le marché qui se tient tous les jours, du matin au soir, sur la grande place devant la concession du lamido. Celle-ci nous réservait une très agréable surprise : aucune imitation servile de l'Europe, rien de démesurément grand puis laissé à l'abandon ; tout est de dimensions modérées, mais bâti avec un soin extraordinaire et impeccablement entretenu. La clôture de nattes joliment tressées mesure au moins quatre mètres de haut ; le bâtiment de la porte, en argile rouge,

est couvert de l’herbe la plus fine et la plus douce, que l’on sème à cet effet pour le seul lamido et qui, en séchant, ne devient pas grise comme les autres herbes, mais jaune d’or. À l’intérieur, les murs sont décorés d’ornements d’argile et le sol est saupoudré de sable blanc.

Vient ensuite la cour de la garde, où se tient la garde personnelle, encadrée par l’arrière du bâtiment de la porte, deux bâtiments latéraux plus bas et un second haut bâtiment d’entrée qui donne accès à la ville des femmes. Une bonne centaine de maisons de femmes se serrent ici les unes contre les autres, toutes identiques d’aspect et d’aménagement ; entourée d’un mur d’argile, la cour intérieure du lamido occupe le centre de cette cour des femmes ; il nous attend dans une avancée semblable à une véranda.

Cette fois, son visage est découvert : des traits doux et délicats, une expression un peu rêveuse, s’accordent bien à la voix discrète et harmonieuse que nous avions entendue la veille à travers les étoffes. Des discours solennels de salutation sont traduits par les interprètes accroupis à terre, tandis que nous nous asseyons en face du lamido sur un banc de raphia. Puis vient la remise de notre cadeau : un réveil musical, vraiment joli et qui marche bien, produisant une impression extraordinaire. Tout le reste de notre visite, d’environ une heure, se passe à remonter, montrer et expliquer le mécanisme musical ; depuis, toutes les quelques heures, un messager du lamido nous rapporte la pendule en nous priant de la faire chanter de nouveau.

Sur le chemin du retour, nous avons encore fait un tour au marché, où l’on trouve réellement tout ce dont le Noir a besoin ; nous aussi y faisons des achats, pour ne pas épuiser trop vite nos provisions de cuisine

et pouvoir rester plus longtemps ici. Aujourd'hui, nous avons ainsi pris un repas entièrement africain : du bœuf rôti dans du suif de bœuf et une sorte de racines au goût proche de celui des pommes de terre, puis des bananes. Depuis longtemps déjà, le miel remplace pour nous le sucre ; nous faisons du pain avec de la farine de maïs ou de millet ; on peut obtenir du lait auprès du lamido, et nous venons d'acheter du beurre aux bergers bororo. Les citrons rendent savoureux même un thé léger ; les feuilles de concombre donnent un excellent légume semblable aux épinards ; avec la farine de maïs, on prépare des crêpes, des puddings et des croquettes ; on peut acheter tous les jours des poules et des œufs. Et tout est très bon marché : deux livres de beurre, vingt bananes et un tas de tubercules suffisant pour quatre repas nous ont coûté en tout un mark.

Le commerce avec les Haoussa, qui ne vivent pas ici dans un village séparé mais mêlés aux Peuls, a lui aussi commencé de la manière habituelle : en les jetant dehors la tête la première. Chaque fois, ils croient avoir affaire à un parfait imbécile et demandent trente marks pour une chose qu'on peut acheter cinq marks. Alors, on leur lance leur objet à la tête et on les met à la porte, avec l'ordre de ne pas se montrer pendant trois jours. À cela, ils reconnaissent qu'ils n'ont pas affaire à un « blanc-bec » et multiplient d'autant plus les courbettes. Ce matin, l'un des hommes de la garde royale est venu chez nous, un affreux malpropre, qui pendant une heure nous a célébrés comme les plus grands, les plus nobles, les plus éminents de tous les Blancs, qu'Allah devait combler des bénédictions du ciel ; il se prosternait devant nous à même le sol et se couvrait la tête de terre. Et tout cela pour une cuillère en fer-blanc ! La bénédiction d'Allah est bon marché ici.

Malheureusement, nous sommes ici à une époque défavorable. C’est maintenant le mois sacré de l’islam, durant lequel il n’y a ni chants ni danses. Les règles du jeûne sont même si rigoureuses que personne ne doit manger quoi que ce soit, ni même boire une gorgée d’eau, tant que le soleil est dans le ciel. Et, le matin, les prières commencent à cinq heures ; le lamido et tous les croyants les observent scrupuleusement.

Tibati, le 28 août 1912

Des Peuls à Tibati ? Ce sont des singes de Peuls ! Tout ce qui est jamais venu à Tibati de véritable sang peul s’est mêlé, s’est perdu dans l’immense courant du sang nègre. La race étrangère de maîtres à la peau claire, venue du nord, qui mettait tous les Nègres au pas et les asservissait, a été absorbée par ses propres serviteurs. Pour se faire passer pour peul, ce peuple nègre porte le costume peul en guise d’apparence extérieure ; il porte l’islam comme un vernis superficiel, sans aucun lien intime avec son caractère de peuple. Et même le dernier trait qu’un peuple conserve habituellement, sa langue, ils l’ont presque perdu ; elle reste en usage dans le cérémonial de la cour, mais très peu de gens la comprennent.

Ce n’est que par un pur hasard que nous avons découvert l’erreur dans laquelle nous étions jusque-là. Nous voulions faire un enregistrement phonographique de la langue peule et avions demandé au lamido, sans autre précision, de faire parler quelqu’un dans l’appareil. Ensuite, au moment d’inscrire les indications nécessaires sur la boîte du cylindre, nous disons par hasard, sur un ton à demi interrogatif, à notre interprète wute : « Donc, langue peule, parlée par le… » « Non, langue mbum », répond le brave Kischim. Alors,

nous avons interrogé et creusé sans relâche pendant deux jours, jusqu’à y voir clair.

Les possesseurs de ce pays, qui s’appelait « Drum » ou « Tiba », étaient autrefois des Wute de pure souche, dont la langue ne diffère en rien de celle des gens de Joko et de Linde. Aujourd’hui encore, ils forment une part considérable des habitants et semblent jouir d’une considération particulière : les deux plus hautes fonctions que le lamido puisse conférer, celle de maire de la capitale et celle de capitaine de la garde personnelle - chargé également de toutes les négociations avec les Européens - , sont entre les mains de Wute qui parlent wute entre eux et dont les enfants apprennent d’abord la langue wute. Quelles que soient leurs prétentions extérieures à se donner pour des Peuls, ils finissent tout de même par reconnaître : « Dans notre maison, nous sommes Wute. »

Il y a cinq générations de souverains - peut-être moins longévives que le commun des mortels - , des Peuls ont fait irruption parmi cette population purement wute, venant de Samba, près d’Aola. Jusqu’à la création de la résidence allemande de l’Adamaua, la région de Samba appartenait encore au sultan de Tibati. Les Peuls envahisseurs se rendirent maîtres des Wute sans combat ; ils apportèrent chevaux et bétail, construisirent la ville, dont ils changèrent le nom en « Tibati », et aménagèrent rempart et fossé.

Pour une raison qui n’est pas tout à fait claire, ils reçurent un fort afflux de membres de la grande tribu nègre des Mbum, établie à l’est de Ngaumdere et dont une partie s’enfuyait de chez le lamido de Ngaumdere pour se joindre à Tibati. Un souverain particulièrement puissant aurait ensuite imposé leurs frontières à ses deux voisins, Banjo et Ngaumdere, lorsqu’il

se sentit plus fort qu'eux : le Mbam du côté de Banjo, les montagnes du côté de Ngaumdere, ce qui fit encore passer à Tibati davantage de Mbum du territoire de Ngaumdere. Puis, au cours d'une guerre ultérieure contre Ngaumdere, les gens de Tibati capturèrent et ramenèrent beaucoup de Mbum. Ainsi, la proportion de ce peuple s'est progressivement accrue, et sa langue a fini par dominer absolument. Chacun parle et comprend le mbum ; l'un parle en outre le wute, l'autre le peul, un troisième les deux langues, mais la langue commune, celle du marché, est le mbum.

Il ne fait aucun doute qu'un très fort mélange des trois peuples s'est opéré au fil des ans, même si les gens ne veulent pas vraiment l'admettre. Mais il n'y a presque plus de Peuls de pure souche établis ici. Un parent éloigné du chef, originaire d'Aola et qui vit ici de temps à autre, est l'un des rares véritables Peuls de Tibati. Le contraste entre la tête noble et étroite de cet Alim Garga, son nez aquilin fin et recourbé, ses yeux enfoncés, sa bouche au dessin sévère, et les larges crânes de ceux qui se disent Peuls malgré leurs pommettes saillantes, leurs nez charnus et leurs lèvres épaisses, est si frappant qu'il dissipe tous les doutes. Nous avons également rencontré ici des Bororo, ces nomades et éleveurs éternellement errants ; ce ne sont pas des Nègres, mais des Hamites comme les Peuls ; leur peau claire et rougeâtre, leurs longs cheveux à peine crépus, leurs nez étroits mettent si nettement en évidence le caractère nègre des gens de Tibati qu'il est absolument impossible de croire à une conservation de la pureté de la souche peule locale. Assurément, l'élément mbum est de très loin prépondérant, et lorsqu'on regarde ceux qui se nomment eux-mêmes de « véritables Mbum »,

ces hommes extraordinairement grands et forts, les plus grands que nous ayons vus au Cameroun, de véritables géants pour certains, on croit volontiers que ce sont eux qui ont mené toutes ces guerres victorieuses.

Chez les Tikar et les Wute, les Mbum ont la réputation d'être de redoutables guerriers ; mais je me souviens aussi maintenant que, dans tous leurs récits, il n'était toujours question que des guerres de Tibati, jamais de guerres peules. Il me paraît incontestable que seule l'avancée de la domination allemande a mis un terme à une peulisation progressive, mais certaine, du Nègre des Grasslands camerounais, car le Peul à cheval et violent est précisément l'idéal de chaque Nègre. Sous nos yeux, nous voyons encore se poursuivre la demi-peulisation de Bamum, et je suis certaine que seul son sens pratique des réalités empêche Njoja de se faire passer pour un Peul.

Autant ces résultats de notre travail sont réjouissants et ont été rapidement obtenus, autant le succès de nos efforts de collecte est faible. Les gens se moquent de nous, le noble lamido en tête ; ils nous apportent leurs objets cassés, qu'ils jetteraient autrement, et en demandent des sommes extravagantes, ou bien nous promettent une pièce que nous recherchons, puis nous font attendre quatre, cinq, six jours ! Parfois, la rudesse ou la menace de partir le lendemain est efficace. C'est ainsi que nous venons d'obtenir, par ce moyen, un équipement de cavalier ancien et entièrement authentique : une selle à arçons en cuir de bovin, avec sa sangle de cuir tressé et ses étriers et bossettes de genoux en bronze coulés à moule perdu, un large poitrail de cuir à clous de bronze, une parure de cuir pour le cou, un mors de bride sévère en fer et des rênes artistement tressées dans de fines

lanières de cuir noir, ainsi qu'un tapis de selle richement piqué, en étoffe haoussa blanche ouatée de coton. Cela nous a coûté deux pièces de velours, mais c'est aussi réellement très beau.

Cependant, nous convoitons en vain une autre pièce : un homme de la suite du lamido porte une cotte de mailles et un camail de fer si lourds que j'ai de la peine à les soulever, tous deux faits de mailles de fer si fines qu'ils épousent parfaitement le corps, le cou et la tête. Les Peuls posséderaient encore d'autres de ces armures de cavaliers de fer dans l'intérieur de l'Afrique ; mais je ne peux me défaire de l'impression que nous avons là, tout simplement, la cotte et le camail de croisés tués ou de Sarrasins, qui ont traversé l'Afrique avec l'islam et sont conservés ici comme de grandes pièces honorifiques. Le type de maillage de la cotte à manches courtes, la forme du camail, qui descend sur la nuque et retombe verticalement de chaque côté du visage jusqu'aux clavicules, sont exactement les mêmes que ceux que l'on peut voir à l'Arsenal de Berlin et au Musée national suisse, et qui se trouvent sans doute encore dans bien d'autres collections d'armes. Tant qu'on ne m'aura pas indiqué l'endroit où les Peuls fabriquent encore aujourd'hui des cottes de mailles, je ne croirai jamais qu'ici et là-bas on soit parvenu indépendamment à une technique rigoureusement identique.

Nous songeons au retour. Il faut bien un jour se séparer. C'est le cœur lourd que nous nous arrachons à ces lieux, car il resterait encore beaucoup à faire, mais nous devons partir, sinon les pluies nous bloqueront ici si complètement qu'il ne sera plus possible de passer. Toutes sortes de travaux nous attendent à Joko et doivent être

achevés : compléter nos enquêtes ethnographiques, classer et cataloguer les collections, toutes besognes pour lesquelles le temps devient déjà bien court. Enfin, nous devons aussi retourner à Joko tout simplement parce que toutes nos provisions indispensables et nos réserves ménagères sont épuisées ou touchent à leur fin. Nous n'avons plus depuis longtemps ni farine, ni sucre, ni fruits, ni légumes, et tout ce que nous avons mangé au cours des huit derniers jours vient d'ici, de Tibati. Mais maintenant, le thé, le café et le cacao sont presque épuisés aussi ; nous n'avons plus de savon ; nous devons déjà acheter le sel aux Haoussa, à deux marks la livre, et le pétrole ne durera plus longtemps non plus. Il n'y a donc rien à faire : il faut partir. Le 1er septembre, nous dirons adieu à notre petite maison branlante, mais si confortable, et nous rentrerons en cinq longues étapes. Ce sera sans doute un voyage humide : la pluie au-dessus, la boue en dessous ; mais la maison solide et sèche de Joko nous appelle.

Joko, le 12 septembre 1912

Voilà ce qu'était l'Afrique ! Au cœur d'une nuit sombre, voilée de pluie, je suis brusquement tirée d'un sommeil profond et paisible par quelque chose d'épouvantable qui arrive à ma tête. Je m'aperçois que je crie à pleins poumons et, derrière l'oreille, je sens un poids terrible, une douleur furieuse. J'y porte la main ; il y a là une chose lourde, une chose en fer, elle ne s'en va pas, elle est plantée dans ma tête ! « Franz, ma tête, Franz, ma tête ! » Il bondit hors du lit. « Quelque chose en fer est planté dans ma tête ! » Je l'entends pousser un cri, appeler à l'aide, et je ne cesse de le supplier : « Retire-le, retire-le ! » Il soulève la moustiquaire, saisit l'objet, une secousse qui me fait croire que tout mon

cuir chevelu va être arraché, encore une - Dieu merci, il est retiré. Une lance, une lance brillante, acérée, dont la pointe ne comporte aucun tranchant, façonnée comme un long et gros clou, avec de minuscules barbelures coupantes ! Une lance était plantée dans ma tête ! Et je suis encore en vie, je suis encore en vie ! Mon cœur bat, je respire, mes pensées sont parfaitement claires, la douleur a presque disparu ! Oui, je vis ; je ne l'ai pas perdue, ma chère vie merveilleuse et heureuse !

Et puis, tous nos gens sont là, une lumière s'allume, la lampe-tempête vacille ; tandis que Franz examine la blessure, coupe des cheveux, désinfecte et lave le sang, constatant que la lance a rebondi sur le rocher de l'os temporal et s'est enfoncée d'une bonne dizaine de centimètres entre l'os et la peau, nos Noirs se précipitent dans les quatre misérables huttes des villageois pour en arrêter tous les habitants. Car eux tous comme nous savons exactement qui a lancé cette lance : le chef de Djidda, ce misérable petit village. Et nous savons aussi pourquoi. À l'aller vers Tibati, nous avions eu besoin de trois porteurs de remplacement ; chaque village nous avait volontiers fourni les hommes, qui étaient relayés au bout d'une journée. Le chef de Djidda, lui aussi, avait aussitôt accepté lorsque, à notre arrivée, nous lui avions demandé - et non exigé ! - trois porteurs. Mais, le matin du départ, il refusa de fournir les hommes ; nous n'avions plus de soldat avec nous, puisque nous ne pouvions emmener celui de Joko dans le district de Banjo. Le départ pour une très longue étape fut retardé de plus d'une heure ; le chef se montra de plus en plus insolent et finit par rire bruyamment au nez de Franz, d'un rire moqueur, devant nos boys et nos porteurs. Il reçut alors une

gifle, et moins de trois minutes plus tard, les porteurs étaient là. C'était la vengeance à laquelle aucun de nous n'avait songé. Il avait même dit à nos gens qui nous suivaient qu'il s'était mal conduit, dans l'affaire des porteurs, envers le Massa qui l'avait si bien payé et comblé de cadeaux. Sans doute n'avait-il dit cela que pour endormir tout soupçon chez nous ; pendant les quatorze jours, ce vieux bonhomme à l'air de singe avait ruminé sa vengeance, nettoyé et aiguisé sa lance. Bien entendu, elle était destinée à Franz : l'auteur s'est simplement trompé de victime.

Et si la lance n'a pas porté comme elle le devait, nous le devons à un tel enchaînement de petits événements particuliers que cela paraît tenir du miracle : de lourds nuages de pluie couvraient le ciel et empêchaient la lune de percer ; il n'y avait pas de lanterne allumée dans la tente ; les tables, les chaises et les malles étaient disposées sur la véranda de la tente de manière à empêcher quiconque de s'approcher à moins de deux mètres des lits ; de plus, la moustiquaire dense et bien tendue empêchait le lanceur de distinguer nettement la position du dormeur et, par sa faible élasticité, a peut-être légèrement dévié la lance ; j'étais couchée sur le côté, de sorte que le coup a frappé le rocher solide de l'os temporal et non la boîte crânienne, moins résistante ; une chaise se trouvait à la tête du lit, et la hampe reposait sur son dossier : elle ne pouvait donc pas basculer vers le bas et arracher le cuir chevelu. Si une seule de ces circonstances avait manqué, la mort de l'un de nous aurait été certaine.

Et maintenant ? Nous traversons les plus effroyables dangers et n'en rapportons guère davantage qu'une égratignure. N'est-ce pas comme un miracle ?

Naturellement, le chef de Djidda ne savait rien, n’avait jamais même vu une lance pareille, bien que ce fût la lance typique de Tibati, dont les gens se servent pour harponner les poissons. Mais, aux yeux des Nègres, la preuve absolue de sa culpabilité était que, dix minutes après l’attentat, toutes les femmes s’étaient enfuies de la maison du chef, tandis que dans toutes les autres huttes du village elles avaient été trouvées avec les hommes et arrêtées. Nos porteurs organisèrent aussitôt une garde, s’emparèrent des lances découvertes, et les chefs prirent les fusils ; ainsi se forma autour de la tente une muraille vivante, pour faire face à d’éventuels nouveaux assaillants.

Tout demeura pourtant calme. Franz me posa un pansement autour de la tête ; au beau milieu de la nuit, le cuisinier tua une poule et me prépara du bouillon ; puis, peu à peu, le jour commença à poindre. À l’aube, deux messagers partirent en courant : l’un vers Tibati, avec une lettre pour la station de Banjo, que le lamido fit ensuite transmettre par un cavalier ; l’autre vers Joko, pour demander des soldats et des vivres, car nous n’avions presque plus rien à manger. La première journée se passa assez péniblement ; ma tête et ma nuque étaient enflées et raides ; mais il était touchant et gentil de voir chacun des boys et des porteurs venir me serrer la main et m’expliquer en un long discours combien cette « mauvaise affaire » lui faisait de la peine. Le soir, Franz allait justement organiser une nouvelle garde, lorsque le feu de veille, que les gens avaient allumé d’eux-mêmes, se mit déjà à flamber ; les chefs se présentèrent et demandèrent des lances et des fusils ; ils avaient tout réparti eux-mêmes, et deux hommes patrouillèrent toute la nuit autour de la tente, s’interpellant,

comme ils l’avaient entendu à Joko, tous les quarts d’heure : « Sentinelle ! » - « Présent ! », ce qui ressemblait toutefois davantage à « Santé ! » - « Hé ! ».

Au milieu de cette nuit bien peu favorisée par le sommeil retentirent soudain des appels et des piétinements de chevaux. Le seriki dukari[1] arrivait avec quatre autres dignitaires de Tibati, sur des chevaux couverts de sueur, et trente hommes à pied, pour nous protéger et capturer les villageois. Si Franz ne les avait pas retenus, ils auraient immédiatement battu le vieux Djidda à mort. Jusqu’aux approches du matin, ce ne furent dans notre tente que questions, discussions et interrogatoires ; on finit par remettre les villageois au seriki, pour qu’il les livrât à la station de Banjo. Vers midi, de nouveau, des cris lointains, des tambours et des cloches : le lamido arrivait avec quarante cavaliers et une centaine d’hommes à pied ; et voici qu’une activité bigarrée et animée commença autour de nous. En un instant, d’innombrables petites huttes nouvelles en herbe s’élevèrent ; autour de la maison où le lamido voulait loger, on dressa la clôture habituelle de nattes d’herbe et l’on y suspendit la grande cloche double en fer, ancien signe de l’expédition guerrière. Des hommes apportaient des paniers et encore des paniers de maïs mûr et de poules venus des champs de Djidda ; les femmes du lamido et des dignitaires arrivaient de la ville, portant de lourdes hottes dans lesquelles elles traînaient des marmites, du lait, du beurre et de la farine de maïs ; bientôt, tout cela prit l’aspect d’un joyeux bivouac.

Le lamido lui-même, à vrai dire, n’était pas d’humeur très gaie ; il craignait vivement que la station de Banjo ne le tînt pour responsable de l’attentat, et il demanda une fois encore une attestation écrite certifiant qu’il

[1] « Capitaine de la garde personnelle. »

n’en portait aucune culpabilité. Naturellement, chacun voulait entendre lui-même le récit de l’histoire, chacun voulait me parler et me dire bonjour, chacun voulait prendre en main la lance à laquelle adhéraient encore des cheveux et des lambeaux de peau, chacun voulait voir le trou de la moustiquaire et, de préférence, la blessure aussi. Et tout cela procédait d’une inquiétude si réelle, d’une compassion si sincère, qu’il était impossible de les repousser. De loin, nous vîmes ensuite la grande audience judiciaire que le lamido tenait sous un arbre à l’ombre généreuse. Lui aussi conclut que seul le chef de Djidda pouvait être l’auteur de l’attentat ; pour lui aussi, la preuve la plus forte était la fuite des femmes, qu’il avait entre-temps fait capturer dans les champs par ses hommes.

Le lendemain de bonne heure, il repartit avec toute sa suite, emmena les prisonniers et ne nous laissa que le seriki dukari avec dix hommes pour veiller à nos besoins. Le plus difficile était le ravitaillement, pour nous comme pour nos gens : les gens de Tibati avaient dévoré toutes les poules et tous les œufs, largement pillé les champs de maïs, et la suite du seriki continuait allègrement ses rapines. Il fallait aller chercher des vivres dans des villages éloignés ; nous fûmes heureux lorsque le lamido envoya pour nous, de la ville, de la viande, de la farine de maïs et des œufs, car nous n’avions tout simplement plus rien à manger.

L’après-midi du jour même où le lamido était reparti le matin, des sonneries et des tambours retentirent soudain du côté du sud, et un long cortège se déploya entre les arbres clairsemés de la savane : trois chefs du district de Joko arrivaient avec cent hommes, chacun armé jusqu’aux dents de six lances, d’un arc, d’un couteau et d’un sabre, pour nous aider dans la prétendue

guerre contre le lamido, ou contre les Peuls, ou Dieu sait contre qui encore : « Avant que le chef de la station arrive, tu seras mort depuis longtemps ; mieux vaut donc que nous venions t'aider, ou voir au moins l'endroit où tu es mort. » Bien entendu, l'envie de voler et de piller entrait aussi en ligne de compte, et nous devions sans cesse la réfréner.

Le cinquième jour, j'étais suffisamment rétablie pour que nous puissions repartir. On transforma la chaise longue en chaise à porteurs, que quatre hommes chargèrent sur leurs épaules, et c'est ainsi que je regagnai Joko à merveille, sans la moindre gêne. Voilà maintenant deux jours que nous sommes de retour dans notre belle maison lumineuse ; on nous a accueillis comme l'enfant prodigue, et dès que je me montre dehors, je dois serrer des mains noires qui me félicitent. Cette nuit, le pansement a glissé tout seul de la petite plaie d'entrée, presque cicatrisée. Au-dessus du long trajet de la blessure, il y a certes encore un peu d'enflure, mais cela ne fait plus du tout mal ; je me sens de nouveau si bien et si disposée que je réfléchis déjà au moment où je pourrai remettre pour la première fois mon casque colonial et sortir à cheval.

Nous sommes rentrés « chez nous » juste avant la fermeture des portes. La « grande lune des pluies » a commencé hier, et elle fait honneur à son nom : hier, par la force et la violence de l'averse ; aujourd'hui, par la durée de cette pluie crépitante. Nous réaménageons agréablement nos pièces ; nous y avons maintenant des meubles en vannerie, tressés par les ouvriers de la station ; toutes sortes d'objets ethnographiques colorés et quelques-unes de mes études et de mes esquisses rendent accueillante la pièce qui, sans cela, serait un peu nue. Nous devons rester ici jusqu'à la mi-octobre : nous ne pourrons pas passer avant, et, au demeurant, on est bien ici et l'on peut fort bien le supporter.

Joko, le 23 septembre 1912

On en vient de plus en plus à la conviction qu'à côté de la question des chemins de fer, celle des médecins est la plus brûlante au Cameroun. Nous avons calculé que près de dix stations gouvernementales n'ont pas de médecin. Sur la côte, certes, ils sont serrés les uns contre les autres ; dans certaines localités où se trouvent ensemble le médecin de l'administration, le médecin militaire et celui du chemin de fer, il y en a trois au même endroit, un endroit mieux pourvu en installations sanitaires et bénéficiant de meilleures conditions de santé que tous les autres. Il est vrai que beaucoup d'Européens y habitent aussi. Là où le pays demeure sous administration militaire, où l'on considère donc qu'il est en état de guerre, il y a des médecins. Chaque compagnie de la troupe de protection a le sien, nécessaire, certes, pour les rares combats, et qui, durant les longues périodes de paix, soigne les quelques colons blancs et les commerçants, vaccine, soigne et opère les Noirs. Là où la domination de la troupe de protection cède la place aux bienfaits de la paisible administration civile, le médecin disparaît aussi ; dans les régions pacifiées, fonctionnaires, colons et commerçants peuvent mourir et périr. Qu'on y songe : l'immense district de Jaunde, qui, avec ses subdivisions de Joko, Dengdeng et Akonolinga, doit être aussi grand que la Bavière, n'a en ce moment absolument aucun médecin, depuis le départ de la troupe de protection vers le Nouveau-Cameroun ; Bare n'en a pas, Johann-Albrechts-Höhe n'en a pas, Jabassi n'en a pas, Ossidinge n'en a pas, Molundu n'en a pas ; bref, nous en avons compté une dizaine.

Beaucoup des hommes blancs que nous avons rencontrés ici, dans l'intérieur, vivent avec des femmes noires. Et peut-on leur en vouloir lorsqu'ils disent : « Nous ne pouvons pas faire venir ici une femme blanche,

dans des régions où il faut des semaines pour atteindre un médecin et où notre métier nous oblige à rester deux, trois, voire quatre années d'affilée ; nous, nous nous débrouillerons toujours d'une manière ou d'une autre ; mais exposer une femme à ces dangers, c'est une trop grande responsabilité pour nous ; nous le voudrions bien, mais… » Et même si certains ne font peut-être que parler ainsi sans le penser vraiment, tant qu'ils pourront avancer cette raison, personne n'a le droit de leur adresser le moindre reproche. Tous les reproches, toute la responsabilité retombent sur ceux qui les privent de médecin.

Heureusement, nous n'avons plus besoin de médecin : la blessure de ma tête est guérie ; seulement, dès que le soleil paraît, je reste encore confinée à la maison, parce que je ne peux pas porter de casque colonial et que, de manière générale, la chaleur me donne encore facilement des vertiges ; ma tête ne supporte pas non plus encore l'effort de peindre. Mais, en dehors de cela, aucune conséquence fâcheuse de la blessure ne se fait sentir, et ces petits troubles disparaîtront bientôt aussi.

Nous vivons donc en ce moment très tranquillement entre nos quatre murs, toutes nos pensées tournées vers le passé ou vers notre vie intérieure. La nouvelle de la mort de notre cher père à Heidelberg nous a entièrement ramenés dans notre patrie et dans nos propres souvenirs ; il est bienfaisant qu'aucun travail urgent, aucune sollicitation extérieure ne nous force à en détourner nos pensées. Nous pouvons nous abandonner tout entiers au silence qu'une telle perte exige de nous.

La pluie s'installe ; parfois, il tombe des trombes d'eau toute la nuit ; parfois, les lourds

nuages n’arrivent qu’après minuit, avec éclairs et tonnerre, et la pluie fine dure alors jusque vers midi ; d’autres jours, il tombe toutes les demi-heures une averse très brève et furieuse, et là-bas, au-dessus de la plaine des Wute, on voit les différentes averses dressées entre ciel et terre comme d’épaisses colonnes grises, parfois cinq côte à côte, séparées par de courts intervalles. Il fait souvent très froid et brumeux ; Franz est enrhumé, et il faut parfois fermer les fenêtres la nuit, parce que la brume entre dans la pièce en volutes de fumée blanche. Mais lorsque le temps devient sec et clair, la limpidité de l’air et la portée de la vue sont telles que nous n’en avions jamais encore connu. Les nuages forment alors de puissants bancs au-dessus de l’horizon, et l’on voit sous eux loin, très loin. Des montagnes au-delà du Djerem, que nous cherchions encore aux jumelles en juin aux heures claires, se présentent maintenant souvent à l’œil nu en silhouettes nettes sur le ciel de l’est.

Nous sommes plongés dans le travail d’écriture ; nous avons en ce moment les listes de population de la station, que nous recopions, tout en nous amusant de voir à quel point les chefs savent « cacher leurs gens dans la brousse »[1]. Celui de Ngambe, par exemple, n’a déclaré pas un seul homme de tous les villages que nous avons trouvés dans le nord du pays tikar et au pied occidental des Ndomme ; celui de Lomonji prétend ne posséder que ce seul et unique village, mais il a des villages, des palmeraies à huile et des champs le long d’une route directe vers Banjo, jusqu’alors entièrement inconnue. Ici, dans les environs immédiats de la station, personne ne connaît les beaux villages au pied du mont Baschu, qui n’est pourtant qu’à une

[1] « Cacher les gens dans la brousse. »

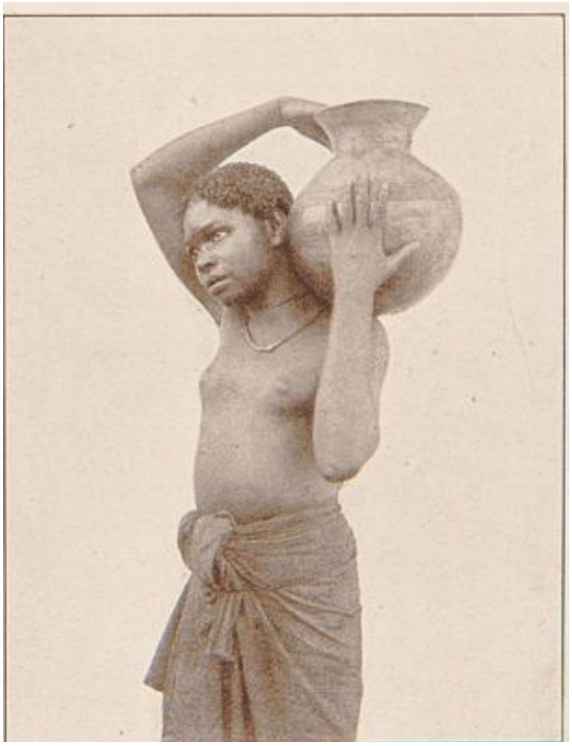
journée de marche. Et nous pouvons le démontrer partout de la même manière.

Mais ces travaux nous font aussi découvrir d’autres faits, moins plaisants, lorsque nous parlons avec les Noirs de l’état de leur population. Les guerres avec Tibati et une effroyable épidémie de variole qui a sévi ici il y a plusieurs années ont transformé des régions autrefois très peuplées en ce pays somme toute pauvre en habitants. Je veux citer un exemple parmi beaucoup d’autres : le petit village de Mongong, où nous sommes restés lorsque Waibel est tombé malade pour la première fois, compte aujourd’hui, en réunissant les deux villages de l’Ancien et du Nouveau-Mongong, distants de cinq minutes, seize hommes, vingt femmes et huit enfants. Or, autrefois, il y avait là un chef indépendant avec une population nombreuse. Lorsque les hostilités commencèrent entre le lamido de Tibati et Ngambe, qui jusque-là s’était volontairement soumis et payait tribut, une alliance militaire fut conclue entre Ngambe et Mongong, et Mongong vint au secours de Ngambe avec une troupe de deux cents porteurs de boucliers. Ce compte ne comprend même pas les archers et les fusiliers, en nombre égal, qui combattent derrière les porteurs de boucliers armés de lances.

Le combat était si dangereux et si meurtrier pour les Tikar parce qu’avec leurs lances, leurs flèches et leurs rares fusils de brousse, ils devaient compter entièrement sur leur bravoure, leur adresse et la justesse réelle de leurs coups. Ceux de Tibati, au contraire, possédaient des flèches empoisonnées comme en fabriquent les Haoussa ; une flèche décochée de loin à cheval apportait au blessé une mort certaine à la moindre éraflure, puisqu’il ne connaissait aucun antidote.



Homme tikar avec un enfant.



Jeune fille tikar.

Après la fin de la guerre de Tibati, selon nos gens, qui devaient alors avoir environ cinq ans, la population masculine avait diminué de moitié ; mais elle aurait encore été beaucoup plus nombreuse qu'aujourd'hui.

Puis, à peine l'épouvante de la guerre s'était-elle dissipée qu'arriva l'épidémie de variole, bien plus terrible, dont les habitants mouraient par villages entiers. Les gens disent : « Dans un village, il y avait cent hommes, femmes et enfants ; après, il ne restait que trois hommes. » Selon des témoignages confirmés à plusieurs reprises, ce furent surtout les femmes et les enfants qui moururent ; les hommes s'enfuyaient dans la brousse et vivaient de la chasse. La proportion relativement faible de femmes en pays tikar le confirme. Et ces quelques femmes se trouvent encore, pour une grande part, dans les harems des chefs ! Nos gens affirment pourtant avec la plus grande certitude que, depuis la grande campagne de vaccination, la population a déjà légèrement augmenté et continue de croître, quoique lentement. Il arriverait bien que, dans un village, au cours d'une année - comptée du début d'une saison des pluies au début de la suivante - , autant de personnes meurent qu'il en naît ; mais, le plus souvent, les naissances l'emporteraient d'un petit nombre, tandis que la mortalité ne dépasserait jamais le nombre des naissances, à moins qu'une mauvaise maladie n'éclate. Celle que l'on considère aujourd'hui comme la plus dangereuse est la dysenterie, qui se manifeste encore çà et là sous forme d'épidémie.

Joko, le 4 octobre 1912

Aujourd'hui a commencé ici le cinquième acte d'un drame africain, ou plutôt le dernier chapitre d'un roman criminel. Le héros en est un secrétaire noir de la station

de Joko, Abanda ; il est originaire de Tina, près de Joko ; un ancien chef de station l'a instruit et formé, et comme il était alors le seul à la station qui connût réellement tout le district - étant du pays, il connaissait chaque chef et chaque village - , il était peu à peu devenu indispensable. Depuis six mois, il parcourait le pays pour recenser la population. Il avait quitté Joko en garçon modeste. À deux journées de marche d'ici, nous l'avions déjà rencontré à cheval, accompagné de douze hommes et de six femmes ; et, ces dernières semaines, les plaintes, les réclamations et les appels au secours étaient arrivés de tous côtés, d'abord goutte à goutte, puis en torrent. Il avait sévi dans le pays comme un brigand ; ses extorsions auprès des chefs et des marchands haoussa ne se comptaient plus.

Lorsque le chef de la station entendit les premières histoires, il lui envoya un policier pour le rappeler. Mais Abanda devait alors être au comble de sa folie des grandeurs, car le messager revint sans lui et rapporta qu'il parcourait le pays comme un grand chef, avec vingt porteurs et douze femmes, un tambour et trois trompettes ; il faisait dire au chef de la station qu'il devait d'abord aller à Wutschaba et s'acheter un cheval, après quoi il viendrait peut-être.

Un soldat partit aussitôt à sa poursuite, chargé de le ramener prisonnier avec toute sa suite. Abanda lui offrit vingt marks s'il le laissait s'échapper ; l'idée de résister à cet homme seul, coiffé de rouge, ne lui vint pas à l'esprit, alors qu'il disposait de plus de vingt fidèles. Le soldat prit l'argent en silence, mais ne le laissa pas s'échapper ; il remit scrupuleusement la pièce d'or

à la station. La promesse de lui procurer la plus belle jeune femme de Tina ne servit à rien non plus ; peut-être agit-il à cet égard comme pour l'argent.

Lorsque le cortège des prisonniers monta vers la station, le soldat eut une plaisanterie vraiment excellente : il organisa l'arrivée d'Abanda comme celle d'un grand chef. Le tambour et les joueurs d'instruments à vent durent marcher devant en faisant retentir leur musique ; venait ensuite le héros Abanda, avec deux policiers qui lui avaient été adjoints et qui étaient aussi voleurs que lui ; puis la troupe des porteurs, chacun chargé à plein d'étoffes, de sel et de kola, tous biens volés et extorqués ; enfin les femmes, chacune magnifiquement parée et vêtue de coton, voire de velours. Mais les participants à ce défilé festif étaient attachés deux par deux par une corde tendue d'un cou à l'autre ; il s'agissait pour la plupart de gens de Tina, qui avaient accompagné leur grand compatriote dans son expédition de pillage. Lui avait le visage tout vert. Et le voici maintenant descendu dans le ravin, avec le groupe des autres prisonniers, pour la corvée d'eau quotidienne du soir, le collier de fer des captifs autour du cou, relié par une chaîne à quelque autre criminel. Peut-être portera-t-il cette chaîne toute sa vie ; je l'espère.

Juste après lui, notre ami Dukan, le chef de Linde, est entré en prison. Trafic d'esclaves ! Pour lui, j'en serais peinée. C'est un garçon sympathique. Hier encore, il était assis chez nous, rayonnant, devant le thé et les cigarettes, bien qu'il sût déjà quelle palabre l'attendait aujourd'hui ; et, tout à l'heure, lorsqu'il a traversé la cour pour aller en prison, faisant peut-être ainsi pour toujours ses adieux à sa dignité de

chef, son visage est resté calme et impassible. Et qui est sorti derrière lui du bureau, triomphant, avec une expression de joie diabolique, en compagnie des autres témoins ? Le chef de Tina ! Je suis certaine qu'il épiait Dukan depuis des années pour le faire tomber, qu'il était à l'origine de l'accusation. À présent, il a enfin exercé la vengeance de sa lignée et vengé la chute et la mort de son père.

Joko, le 21 octobre 1912

Je me déclare guérie. Je ne sens plus rien de ma blessure ; je peux mettre le casque colonial, aller au soleil, dessiner et peindre. Bientôt, nous voulons repartir pour de nouveaux travaux en route, dès que les eaux de la grande saison des pluies se seront un peu retirées et que les énormes averses orageuses, actuellement quotidiennes, se seront apaisées. La saison sèche approche à grands pas ; l'extraordinaire limpidité des lointains se voile de plus en plus, l'air est déjà parfois tout brumeux, et hier nous avons vu les colonnes de fumée des premiers feux d'herbe.

L'affaire de Djidda s'enlise. La station de Banjo a remis en liberté le chef que nous accusions de tentative de meurtre et ses villageois, faute de pouvoir rien prouver contre eux. Les soupçons se portent maintenant sur un homme de Ngaumdere qui avait enlevé une femme de Joko ; le lamido les avait retenus tous deux et nous avait demandé de ramener la femme à Joko, sous l'escorte de ses propres hommes. L'homme s'était enfui. Ce serait lui qui aurait lancé la lance, soit pour se venger de Franz, qu'il prenait peut-être pour le chef de la station de Joko, soit

pour délivrer la femme à la faveur de la confusion. Mais de ce prétendu coupable, on ne trouve aucune trace.

Nous avons du mal à croire à cette interprétation. Au fond, pourtant, cela peut nous être égal ! Nous en sommes sortis vivants, et que l'auteur soit pendu ou non ne change rien à cette heureuse issue. Quant à savoir si le prestige de la domination allemande ne souffrira pas de ce qu'un tel acte reste sans vengeance, c'est une autre question ; une tentative de meurtre contre un Blanc passera peut-être désormais, dans cette région, pour une entreprise relativement peu dangereuse.

Quel que soit celui qui a lancé la lance, nous sommes fermement convaincus d'une chose : jamais cela ne serait arrivé si nous avions eu un soldat avec nous. Tous les Noirs en ont bien trop peur. Franz a donc de nouveau demandé au gouvernement un soldat d'escorte permanent.

Puisque nos mois de travail nous ont permis de gagner la confiance de nos gens, je commence, très lentement et avec précaution, à les interroger sur leurs conceptions religieuses ; ils en parlent assez volontiers. Et je suis réellement étonnée de voir quelles notions morales élevées possède ce peuple naturel si primitif que sont les Tikar. Ils croient certes aux esprits de la nature, et il existe aussi un certain culte des ancêtres : en cas de danger mortel, on invoque l'esprit du père ou du chef défunt. Mais tout cela passe au second plan devant le dieu suprême unique des Tikar, qu'ils supposent habiter les eaux du Kim, le plus grand fleuve de leur pays. La nuit, il parcourt invisiblement les champs et ajoute neuf grains à chaque grain semé par le cultivateur laborieux.

Mais le sens profond de cette croyance - que le dieu vivant dans l'eau représente la fécondité même - échappe entièrement aux jeunes garçons qui m'en parlent ; ils ne considèrent pas non plus les grains du dieu comme des gouttes de pluie, bien que je ne doute pas que telle soit l'idée originelle. Lorsqu'on veut offrir quelque chose au dieu, on verse une coupe de bière de millet en l'invoquant ; il n'exige pas d'autres sacrifices.

Chaque après-midi, lorsque le soleil décline, le dieu parcourt invisiblement les villages ; il entre dans une maison quelconque, s'assied sur le siège d'argile près de la porte et écoute ce que disent les gens. C'est pourquoi, à cette heure, chaque maison doit être propre et parfaitement rangée ; on n'y balaie ni n'y nettoie plus. Si quelqu'un a une demande à présenter au dieu - une bonne récolte, sa protection pendant un voyage, la guérison d'une maladie ou la fécondité - , il s'assied près du feu au moment du coucher du soleil et formule ses souhaits à haute voix, afin de ne rien demander de mauvais. À cette heure-là, le dieu écoute. Si l'on n'a pas de désir particulier, on ne l'importune pas davantage. J'ai demandé : « Et si le dieu vous donne tout ce dont vous avez besoin, le remerciez-vous aussi ? » « Comment je le remercie ? Je ne fais rien de mal ; ainsi, il voit que je l'aime. »

Que voulons-nous donc enseigner de meilleur à ces gens ? Ils ont une morale si élevée qu'on ne peut éprouver pour elle que de l'admiration ! Et s'ils n'agissent pas toujours en conséquence, eh bien, si l'on voulait juger la perfection de la religion chrétienne d'après les actes des peuples chrétiens, à quel verdict aboutirait-on ?

J’aime beaucoup aussi la conception du vol chez les Tikar. Elle est avant tout adaptée au caractère du Nègre et tient compte des réalités de la vie : voler est interdit, voler n’est pas bien, on ne doit pas le faire. Mais si l’on a faim et que le voisin ait à manger, ou si l’on voit un objet qui vous plaît énormément, il est finalement assez compréhensible qu’on le prenne, bien qu’on ne doive pas le faire. Toutefois, si les soupçons se portent sur l’auteur et que le chef, qui est aussi le juge suprême, le fasse appeler et lui demande : « As-tu volé cela ? », il doit l’avouer. S’il le fait tout de suite, franchement, aucune peine ne le frappe ; il doit seulement rendre ce qu’il a volé ou en rembourser la valeur. Mais s’il nie et qu’on le convainque ensuite du vol, on lui inflige la deuxième des peines les plus sévères : le chef le vend comme esclave aux Haoussa.

Depuis la domination allemande, cette peine sévère, mais parfaitement juste dans l’esprit des Nègres pour le voleur lâche et menteur, n’est évidemment plus possible. Maintenant, il va tout au plus passer six mois à la prison de la station, où il reçoit à manger trois fois par jour, et mieux encore qu’il n’en a l’habitude. Ce n’est certes pas un beau spectacle que celui des prisonniers au travail, le collier de fer autour du cou, portant à deux une longue et mince chaîne entre eux. Mais comment empêcher autrement qu’ils ne s’enfuient dès qu’ils sont en plein air ? Et si on les garde continuellement sous les verrous, ils meurent à coup sûr au bout de peu de temps. Pour le riche notable qui ne travaille pas chez lui et se trouve maintenant aussi séparé de ses femmes, la captivité est sans doute une punition ; pour le pauvre, la « nourriture du gouvernement » est quelque chose

de tout à fait désirable. En comparaison, ces prisonniers sont mieux lotis que les criminels de nos prisons, et à plus forte raison que ceux de nos maisons de force.

Bien entendu, les conceptions des Tikar comportent aussi bien des choses qui ne peuvent nous plaire ; ainsi, l’ordalie joue un grand rôle, surtout en matière de meurtre, d’ensorcellement et de vol. Il pousse dans la forêt un arbre dont l’écorce, lorsqu’on la pile, la délaye dans l’eau et la boit, fait immédiatement vomir ou mourir. L’innocent rejette la boisson, le coupable meurt. Et ce jugement n’est pas seulement exécuté sur l’ordre du chef : l’accusé qui se sait innocent court lui-même dans la forêt, rapporte l’écorce, la pile et la boit sous les yeux de son accusateur. Il ne peut prendre une autre écorce quelconque, car alors les vomissements ne se produiraient pas, et le juge saurait que l’accusé a essayé de tricher. L’un des boys affirme avoir lui-même bu ce breuvage magique pour se laver d’un soupçon de vol ; il est prêt à tout instant à se soumettre de nouveau à l’ordalie pour prouver que ce n’est pas lui qui m’a lancé la lance.

Il y a peu, un cas a été porté ici devant la station de Joko : un Tikar accusait un autre homme d’avoir tué sa femme par ensorcellement. L’accusé prit volontairement la boisson pour prouver son innocence et mourut aussitôt. Nos gens sont convaincus qu’il était bel et bien coupable et qu’il avait seulement essayé de faire tourner l’ordalie en sa faveur au moyen d’un autre sortilège. Mais l’ordalie est plus forte : rien ne peut l’emporter sur elle.



Gens tikar.

Joko, le 2 novembre 1912

Nous avons préparé notre départ et allons au-devant de nouveaux travaux en pleine nature. Nous voulons partir de Jakong, traverser le vaste plateau septentrional des Ndomme jusqu'à Njua, afin de voir aussi notre grande montagne par l'est, puis gagner Ditam à marches forcées à travers tout le pays tikar, en partie par des routes que Waibel a relevées auparavant, et enfin atteindre les « montagnes Ngutte » ou « Jangba », ces hauts sommets aigus qui nous appellent depuis si longtemps. Puis nous franchirons le Mbam et, par Bamum et Dschang, nous rejoindrons la côte et rentrerons chez nous. Voilà plus d'un an que nous avons quitté notre patrie ; le temps dont nous disposons touche à sa fin.

Une semaine de travail intense est derrière nous. L'emballage des centaines d'objets ethnographiques, des crânes, des peaux et des animaux nous a coûté bien des gouttes de sueur. Mais tout est maintenant prêt, de sorte qu'il ne restera, sur la côte, qu'à fixer des lattes autour des colis : aucune charge ne devra être remballée. Les immenses paniers faits de tiges fendues de frondes de palmier, dont la plupart dépassent un mètre et demi de haut, se sont révélés d'excellents emballages. Bien calés dans l'herbe sèche, les pots de terre ventrus, les tambours, les boucliers de buffle et les instruments de musique y sont immobilisés. Et pourtant, paniers et herbe sont légers comme une plume ; nous n'avons que deux colis qui dépassent le poids d'une charge de porteur et doivent être transportés par deux hommes à l'aide d'une perche.

Au milieu de tout ce travail et de ce désordre sont tombées les plus grandes journées de fête que Joko ait connues depuis longtemps : le chef de la station avait convoqué les chefs de son district à une grande assemblée. Ils devaient être là le jour

de la pleine lune ; mais plusieurs se firent attendre, et ceux qui étaient ponctuels demeurèrent ici, avec toute leur suite d'hommes et de femmes, dans leurs représentations. Presque chaque chef a en effet à Joko un notable de son peuple qui entretient une concession où le chef peut descendre ; il a probablement aussi pour mission de renseigner son maître sur tout ce qui se passe à Joko.

Chaque matin, l'un après l'autre venait donc avec toute sa suite, ses tambours et ses instruments à vent, rendre une visite matinale d'abord à l'interprète tout-puissant de la station, puis au chef de la station. Enfin, tous ceux qui nous connaissaient se présentaient également chez nous pour recevoir chacun en cadeau une image de l'empereur et du tabac. L'après-midi, ces messieurs les chefs se rendaient visite les uns aux autres. Ce n'étaient dans le village que roulements de tambours, sifflements et appels incessants ; chacun montrait ses chevaux, les faisait courir et se cabrer devant les autres, et exhibait sur lui-même et sur ses tschindas les plus magnifiques vêtements multicolores. Les Haoussa tiraient profit de cette réunion : ils arrivaient à peine à fournir assez de viande aux visiteurs.

Lorsque tous furent enfin arrivés, l'assemblée fut fixée. L'interprète se révéla un brillant metteur en scène : il organisa un défilé qui aurait fait honneur à n'importe quel théâtre. En tête, lui-même et le secrétaire noir de la station, puis les groupes les uns après les autres. Les musiciens menaient grand bruit devant leur chef qui, à cheval, dans son plus riche costume et la tête fièrement dressée, conduisait sa suite de tschindas, de nobles, de femmes et de serviteurs. Grands et petits princes se succédaient ;

le plus imposant venait à la fin : celui de Ngambe, suivi de huit hommes à cheval et d’une immense foule.

Ils se rangèrent sur la place d’exercice de la station en un vaste demi-cercle, les Tikar à droite et les Wute à gauche, chacun jouant du tambour et de la trompe à vous faire bourdonner les oreilles. Le chef de la station, M. Müller, passa devant leurs rangs et serra la main à chaque chef ; puis les têtes couronnées et leurs grands personnages furent invités à descendre de cheval et à former un cercle plus resserré, et commença le discours pour lequel l’assemblée avait été convoquée :

« À l’avenir, vous ne devrez plus, par des brûlages méthodiques, rabattre de grandes quantités de gibier dans un carré d’herbe, puis y mettre le feu et tuer toutes les bêtes d’un coup par le feu ou par les armes ; sinon, dans quelque temps, il n’y aura plus du tout de gibier dans le pays. Chacun peut chasser autant qu’il le veut, à la lance, à l’arc, avec des collets et des fosses ; mais la chasse par le feu est désormais interdite. »

« Prenez soin de tous les palmiers à huile, et que chaque chef plante beaucoup de noix de palme : il aura ainsi beaucoup d’huile de palme et deviendra riche. »

« Reprenez la culture du coton, semez-en davantage chaque année, car le chemin de fer arrivera peut-être bientôt dans ce pays, et vous pourrez alors vendre le coton comme vous vendez aujourd’hui le caoutchouc. Vous savez vous-mêmes que le caoutchouc est devenu rare ; plus tard, la vente du coton vous permettra de gagner autant d’argent. »[1]

« Vous, les chefs, vous ne devez pas prendre toutes les femmes pour vous ; sinon, la plupart des femmes restent sans enfants et

[1] Cette exhortation est due à notre suggestion.

votre peuple diminue de plus en plus, si bien que le gouvernement devra finalement faire venir ici d'autres peuples et leur attribuer les terres. Donnez une femme à chaque homme, afin qu'ils aient des enfants et que votre peuple augmente. » Les chefs font une mine fort sotte ; nos boys rayonnent.

« Surveillez mieux vos femmes, pour qu'elles ne courent pas tant de côté et d'autre et n'en tombent pas malades ; si elles le font malgré tout, battez-les vigoureusement. La station ne fera de palabre à aucun homme pour cela. » Approbation enthousiaste des chefs !

« Quand les avis d'imposition arrivent de la station, cela ne veut pas dire que le chef doit payer tous les impôts, au point de devoir peut-être vendre son cheval pour cela. Chaque homme capable de travailler doit payer lui-même ses six marks d'impôt ; qu'il se présente comme porteur à la factorerie ou cherche un autre travail. Du travail, il y en a assez ! Qu'il remette l'argent au chef. Si un homme ne veut pas travailler, que le chef l'amène simplement à la station : je lui donnerai du travail jusqu'à ce qu'il ait gagné six marks. » Les chefs rayonnent ; leurs suites gardent un silence accablé.

« Et maintenant, rentrez chez vous, convoquez tous vos gens et répétez-leur ce que je viens de vous dire… »

À droite et à gauche, les phrases étaient traduites en tikar et en wute ; puis toute la foule se dispersa rapidement. Mais l'après-midi, puis le lendemain et le surlendemain, chacun revint encore à la station avec ses requêtes particulières, ses questions et ses désirs. Toute la cour de la station était pleine de gens assis. Maintenant, tous sont enfin repartis, après avoir chacun fait leurs visites

d’adieu, et Joko respire de nouveau. Aujourd’hui, le brigadier de police est parti. Après-demain, nous nous mettrons en route ; ceux qui restent disent que Joko va devenir bien silencieux. La séparation nous est pénible.

Belang, le 9 novembre 1912

Nous imaginions si simple le chemin qui, depuis Jakong, traverse le plateau des Ndomme et descend dans la plaine où se trouve le Njua. Et voici que se dressent devant nous des difficultés comme nous n’en avons encore jamais rencontré. À un quart d’heure au-delà de Jakong, premier arrêt : les chevaux ne pouvaient traverser le marais formé par l’Ekie sorti de son lit. Après des heures, on y parvint enfin ; puis vint un chemin effroyable, presque aussi terrible que lors de la traversée des Ndomme depuis la plaine des Wute. Et, à la fin de la journée, nous avons perdu un cheval, le jeune étalon, en franchissant le Kim impétueux : un arrêt du cœur. Ce n’est pas tant la perte de cette gentille bête, qui me touche naturellement beaucoup aussi, qui m’afflige, que les difficultés supplémentaires auxquelles il nous faut désormais nous attendre dans notre travail en route. Il sera à peine possible de rester ensemble, de travailler ensemble ; Franz devra faire seul bien des choses auxquelles je pouvais autrement l’aider. Et l’effort sera tellement plus grand pour nous deux, même si nous montons à cheval à tour de rôle.

Heureusement, la perte financière n’est pas trop lourde pour la caisse de l’expédition. Nous pouvons tranquillement renoncer à tout bénéfice sur la vente des chevaux, puisque nous avons reçu avant-hier un télégramme du gouverneur nous informant que l’expédition n’aura plus à payer à l’avenir de taxe sur les porteurs. Un ordre est également parvenu par télégraphe à la station de Joko pour qu’elle nous adjoigne un soldat

d’escorte permanent. Comme on s’occupe bien de nous à présent ! Il est vrai qu’il a d’abord fallu qu’un malheur arrive.

Hier soir, dans l’obscurité complète, nous sommes arrivés au dernier petit village de Jakong, tous deux si épuisés qu’il nous a été impossible de poursuivre aujourd’hui ; nous sommes donc restés une journée. Le matin, nous sommes retournés au Kim, qui se fraie un passage en deux bras à travers un paysage rocheux sauvage. C’était ce que nous nous attendions le moins à trouver ici : ces puissantes coupoles et dalles de granit nu, et, entre elles, l’eau rugissante et impétueuse. Le bras le plus étroit, qui mesure tout de même une bonne quinzaine de mètres de large, se précipite en un endroit entre des bancs rocheux, dans une gorge large de trois mètres tout au plus, en un tourbillon furieux et avec une vitesse folle. Le pont, dont les villageois avaient essayé de dissimuler le mauvais état avec de l’herbe, passe juste au-dessus de ce remous. Un magnifique et solide pont suspendu enjambe le grand Kim ; il pouvait aisément supporter plusieurs personnes et son tressage est si serré que c’était un plaisir de le traverser.

Demain, nous camperons dans la savane. Il a été très difficile de réunir, dans les petits villages laissés derrière nous, assez de nourriture pour notre caravane de cinquante personnes : d’abord pour le séjour ici, puis, à plus forte raison, pour le campement en brousse. Quant à savoir qui y transportera les paniers pleins de farine, c’est encore une autre question, non résolue jusqu’à présent. Après-demain, nous devrions atteindre un petit village de Njua récemment établi, mais où il n’y a encore absolument aucune « nourriture ». Espérons que le chef de Njua y enverra quelque chose à manger.

Ngambe, le 21 novembre 1912

D’après notre premier plan, nous devrions arriver aujourd’hui à Ditam. Et nous sommes encore bloqués à

Ngambe. Franz a de la fièvre ; c’est déjà le quatrième jour aujourd’hui, et il s’agit sans doute de malaria. Heureusement, nous avons ici une maison d’étape passable, bien qu’elle ne soit pas tout à fait étanche à la pluie ; on peut tellement mieux s’y étendre et s’y mouvoir que dans l’étroite tente. Les missionnaires de la station baptiste nous apportent une aide très aimable.

Avec le chef de Ngambe, qui nous a jadis causé tant de désagréments, nous ne faisons maintenant qu’un cœur et qu’une âme. Comme il nous l’avait promis à Joko, il a déterré pour nous deux squelettes complets de Tikar, les a nettoyés et, à la faveur de l’obscurité, les a apportés mystérieusement emballés dans des paniers à la maison d’étape. Nous avons aussi obtenu de magnifiques objets anciens en bronze, pour lesquels nous avions marchandé en vain il y a huit mois. Un imposant bracelet nous réjouit particulièrement : coulé à moule perdu, il porte sur un fond ajouré une saillie pointue, ornée de têtes de buffles en relief. La finesse du modelage et la perfection de la fonte sont étonnantes ; aujourd’hui, personne dans ce pays ne sait plus en faire autant.

Lors de notre dernier bref séjour à Njua, nous avons regardé travailler l’un des rares fondeurs de laiton qui existent encore en pays tikar, le meilleur de tout le pays : il façonnait en cire les modèles qui étaient ensuite coulés dans ce « moule perdu ». À notre arrivée, l’artiste - car c’est bien comme tel qu’on le considère - était accroupi à côté de sa maison, à l’ombre d’un bananier, sur la peau d’antilope tenue pour le seul siège digne de tout grand ouvrage. Sur une natte était posé un noyau d’argile ayant la forme de la cavité intérieure d’une pipe ; à côté se trouvaient de longs fils jaune-vert que nous prîmes d’abord pour des brins d’herbe. Sous

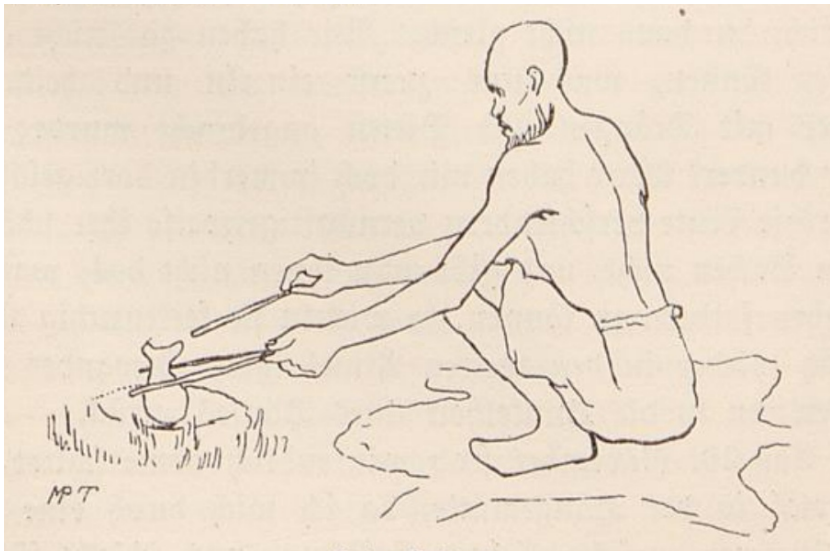
ses doigts, qu'il humectait continuellement d'eau chaude, le vieil homme roulait un autre de ces fils sur une coque de calebasse retournée. En regardant de plus près, nous nous aperçûmes qu'il roulait ainsi des fils de cire fine et souple. Quelques minces plaques de cire triangulaires, grandes comme la paume de la main, étaient également prêtes à côté.

La cire est séparée du miel par ébullition ; on la pose ensuite sur un tesson d'argile percé de trous, placé au-dessus d'un pot ; on met dessus des charbons ardents : elle fond, s'égoutte à travers les trous dans le pot placé en dessous, puis on lui donne la forme souhaitée en la pétrissant avec de l'eau chaude. Sous nos yeux, le maître appliqua alors autour du noyau d'argile cuite une plaque de cire chauffée au feu, la lissa et la gratta avec une petite spatule de bois étroite, puis recouvrit le tout d'ornements faits de fins fils de cire : volutes, tresses, spirales simples ; tout était tourné et façonné à main levée et collé sur la surface lisse de cire avec de l'huile de palme. Le modèle de cire doit durcir une journée, après quoi la coulée peut avoir lieu.

Le métal, martelé en petits morceaux, est placé dans un petit pot d'argile très fortement cuite ; le modèle de cire de la pipe est entièrement entouré d'argile pétrie avec un peu de crottin de cheval ; le récipient du métal et le moule de la pipe sont assemblés, puis enveloppés ensemble d'une nouvelle couche épaisse d'argile. Le récipient du métal en bas, la pipe en haut : on place le tout dans un feu de charbon de bois très vif, activé par un soufflet fait d'argile et de feuilles de bananier. Lorsque le métal est en fusion, la cire a elle aussi fondu et s'est échappée dans l'argile environnante, devenue poreuse par la combustion du

crottin de cheval. Le fondeur retire alors le moule du feu avec une pince de bois humidifiée et le retourne. Le métal coule dans l'empreinte creuse de la pipe ; dès que l'enveloppe d'argile a été un peu refroidie à l'eau, on la brise. C'est merveilleusement joli de voir le métal brillant se dégager du moule, et l'excitation fébrile du fondeur se comprend fort bien.

Malheureusement, les Tikar n'ont plus aujourd'hui le métal pur qu'ils travaillaient autrefois. Ils l'achetaient alors en lingots aux Haoussa, qui le faisaient venir de très loin dans le nord ; mais il coûtait cher. Aujourd'hui, ils prennent du bronze européen partout où ils peuvent en trouver : douilles de cartouches, serrures, charnières ; celui-ci n'est pas assez souple ni assez pur pour un travail aussi délicat. La fonte devient rugueuse par endroits, les ornements se brouillent ; probablement ce métal européen n'atteint-il pas, dans le feu de charbon, un degré de fluidité suffisant. C'est dommage. Car l'art du modelage est le même que pour les pièces anciennes.



À la fonte du laiton.

Ditam, le 29 novembre 1912

Enfin, nous sommes heureusement arrivés à Ditam, après avoir dû rester une semaine entière à Ngambe : à peine la fièvre de Franz était-elle heureusement passée qu'elle m'a saisie à mon tour. Et pourtant, nous avions tous deux suivi la prophylaxie à la quinine avec le plus grand soin et la plus grande conscience !

Mais notre séjour prolongé là-bas a eu un bon côté. Nous avons découvert et mis au jour de véritables trésors de l'ancien art tikar du bronze : des pipes à tabac, des bracelets, des cloches, tous objets cachés dans les maisons des vieillards et qui n'avaient pas vu la lumière du jour depuis des années, peut-être des décennies. Je trouve les cloches particulièrement belles : hautes de dix à vingt centimètres, elles présentent les formes les plus nobles ; certaines sont pointues comme des mitres d'évêque, d'autres ont la forme de nos vieilles cloches d'église ; toutes sont décorées des motifs typiques des Tikar et chacune diffère des autres, avec une richesse inépuisable de formes fondamentales et d'ornements. Parmi les cinquante que nous avons vues, nous n'avons trouvé que deux paires qui se ressemblaient, et encore, elles étaient seulement semblables, nullement identiques. Nous n'avons pas pu acheter tout ce qu'on nous apportait, d'abord pièce par pièce et en secret, puis avec insistance et supplications ; nous y avons tout de même laissé quelques centaines de marks, car les gens ont la sagesse de ne pas brader leurs beaux objets anciens ; si on ne leur donne pas ce qu'ils estiment pouvoir demander, ils enveloppent de nouveau, avec la plus parfaite tranquillité, leur trésor dans la large manche de leur vêtement et le rapportent dans l'obscurité de leur maison.

Le 26 novembre, nous nous sommes enfin remis en marche ; cette fois, j'étais dans le hamac, car je me sentais encore mal à cause d'un refroidissement laissé par la malaria.

Je dois avouer que, le premier jour, je n’ai absolument rien vu ; le balancement légèrement saccadé de ce mode de transport me rendait tout à fait hébétée, et, par moments, je m’endormais tout simplement. Les huit hommes qui se relayaient me portaient à travers tous les obstacles, en montée et en descente, comme si de rien n’était. Aux passages raides et difficiles, tous les huit me saisissaient comme un paquet et me faisaient ainsi traverser les ravins les plus profonds. Les deuxième et troisième jours, je m’y étais un peu habituée ; mais cette balançoire où l’on reste couché est tout de même désagréable : on voit tout comme déformé, à moitié brouillé, et beaucoup moins encore qu’en marchant, ou surtout qu’à cheval.

Par Waibel, qui avait traversé cette région en travaillant lentement, nous savions déjà que nous passerions par de vastes forêts ; ses descriptions nous rendaient tout à fait familière la forêt, avec l’enchevêtrement infiniment dense du sous-bois et les troncs gigantesques des grands arbres qui élèvent leurs couronnes, largement et librement, dans le ciel ; les forêts du nord du pays tikar ne peuvent en aucune manière lui être comparées. Mais une chose nous surprit énormément : l’abondance des palmiers à huile, qui augmentait d’heure en heure. Dans la forêt la plus dense, dans la brousse claire, souvent même dans la savane, partout des palmiers à huile ; de grands arbres dont les troncs élancés portaient très haut dans l’air leur couronne ronde ; des arbres courts et larges, groupés comme des buissons ; de tout jeunes, à peine visibles dans l’épaisseur du sous-bois. Il doit y en avoir ici des milliers et des milliers, et la région de Ditam, surtout, est un véritable jardin de palmiers à huile. Les gens ont ici la sagesse de ne tirer que peu de vin de palme ; ils fabriquent de l’huile de palme, dont ils vendent de grandes quantités.

Nous avons également trouvé du coton en abondance, et ici, à Ditam, on en tisse encore de l’étoffe. Le long de la route se trouvent de nombreuses petites localités de notables qui, il y a deux ans encore, habitaient tous dans le village du chef ; chacun, en fondant son nouveau petit village, a planté des cotonniers comme une chose naturelle et nécessaire, à côté du manioc, des plantains, des pommes de terre, du millet et du maïs : l’un pour filer et tisser, l’autre pour vendre aux Haoussa.

Aujourd’hui, nous restons ici ; je demeure au village et soigne mon mal de gorge ; Franz vient de partir à cheval pour relever à l’avance un bout du chemin en direction des montagnes Jangba aux contours dentelés et grotesques, que nous devrions enfin atteindre dans quelques jours.

Hier, nous avons rencontré ici un missionnaire avec lequel nous avons passé la soirée, nous engageant dans de longues discussions sur la manière de traiter et d’éduquer le Nègre. Je n’arrive pas à comprendre comment quelqu’un qui connaît maintenant le Nègre depuis quelque temps peut croire qu’il est possible de l’habituer au travail volontaire par de simples exhortations, et condamner même le fait que le gouvernement fasse travailler les gens à la station en acquittement de l’impôt : ce serait du travail forcé, qui ne pourrait avoir que de mauvaises conséquences ; et de quel droit, d’ailleurs, le gouvernement allemand exigeait-il des Noirs du travail et des impôts dans leur propre pays ? Il fut très surpris lorsque nous lui fîmes remarquer combien ces gens doivent à l’administration allemande pour la sécurité de leur vie et de leurs droits ; il dut finalement nous concéder qu’en échange, un versement de six marks par an ou une prestation de travail correspondante n’était pas excessif.

Qu’on songe seulement à l’état de ce pays il y a encore quinze ans ! Les hordes de Tibati y circulaient partout, pillant et assassinant ; la population, affamée, frappée par la variole et la dysenterie, se tenait derrière ses remparts et ses fossés ; chaque sortie vers un champ situé au-dehors, pour la chasse ou pour la pêche, mettait la vie en danger. Et, au sein même de sa propre tribu, personne n’était non plus à l’abri d’être soudain capturé par le chef et vendu aux Haoussa, ou, comme ici à Ditam, engraissé puis mangé. À cela s’ajoutaient, à l’est et au sud, les incessantes chasses aux esclaves des Wute et, entre les gens, les meurtres, les homicides et les empoisonnements pour toutes sortes de querelles de femmes. Et maintenant ? Le moindre vol doit être porté devant la station et y est puni ; autant que je sache, au cours des cinq dernières années, aucun meurtre ni homicide n’est resté impuni dans l’ensemble du district. Il n’y a plus de guerre, tous sont vaccinés contre la variole et peuvent obtenir à tout moment à la station des remèdes contre la dysenterie et d’autres maladies. Il faudrait seulement rappeler de temps à autre aux Noirs tous ces bienfaits du gouvernement allemand.



Montagnes Njanti.

Lunda, le 3 décembre 1912

J’ai moi-même du mal à croire que nous étions hier là-haut, sur l’une des plus hautes tours rocheuses, et certainement la plus escarpée, des montagnes Jangba, que nous appellerons désormais « montagnes Njanti », d’après leurs habitants, les Mendjanti. « Jangba » est le nom du pilier d’angle que nous avons gravi, à l’extrémité nord-est de tout le massif.

Depuis Ditam, nous avions vainement cherché à l’horizon du sud-est les pointes acérées que nous avions vues depuis Linde. La brume épaisse qui recouvre déjà de nouveau tout le pays empêchait de voir au loin. C’est, en effet, de nouveau la pleine saison sèche, avec les levers et les couchers du soleil dans une brume trouble, rouge et jaune, les brouillards au pied des montagnes et l’air opaque et tremblant. Il y a deux semaines, à Ngambe, nous avons eu notre dernière pluie.

Vers la fin de notre première journée de marche, qui nous conduisait encore à travers des forêts de palmiers à huile, nous avons alors aperçu tout à coup, gigantesques et pourtant pareilles à de simples ombres dans la brume jaune, les lignes fantastiques des montagnes : une longue chaîne dentelée, dominée à l’ouest et à l’est par d’immenses tours d’angle.

Surtout celle de l’est attirait sans cesse le regard ; pour sa forme hardie et légère, je ne connais d’autre comparaison que le Cervin, sans qu’il faille naturellement songer à sa hauteur. On distinguait nettement, à mi-hauteur, le socle montagneux sur lequel semblaient se dresser les différentes aiguilles. Le granit clair luisait de rose à travers l’air jaune ; les pentes herbeuses s’y appuyaient comme sous des voiles bleus, et les bandes et les étendues de forêt sombre apparaissaient comme des plis profonds et souples. Devant s’étendait une plaine sans fin, peu sillonnée de cours d’eau ; même la forêt était dépourvue d’eau. Mais, à notre surprise, nous avons vu au-dessus de l’herbe jaune d’innombrables palmiers borassus : de vieux arbres portant sur des troncs immenses leur couronne en éventail, et des centaines de jeunes dont les puissantes feuilles en éventail, plus grandes qu’une roue de voiture, sortaient directement de terre au bout d’un court pétiole. Depuis un champ de millet ravagé par les buffles, tout près de notre premier lieu de halte, nous avions une vue dégagée sur tout le massif ; partout ailleurs, l’herbe haute ou les céréales plus hautes encore nous barraient tant la vue que seuls les sommets émergeaient au-dessus. Nous avons travaillé jusqu’à la nuit à notre poste d’observation, et même en nous endormant, nous avions encore la tête pleine de pensées fébriles et impatientes.

Le lendemain matin, de nouveau, rien, absolument rien. Nous étions comme enveloppés d’ouate humide dans un brouillard impénétrable et avancions d’un pas lourd à travers l’herbe mouillée, sans plus sentir ni direction ni but. Puis, vers midi, ce fut de nouveau une surprise à couper le souffle : le brouillard se leva brusquement, avec légèreté, en petits flocons de nuages, et la tour escarpée et lumineuse du Jangba se dressa presque au-dessus de nous. Nous demandâmes avec insistance aux habitants du

village suivant si l’on pouvait monter et par où. « Pendant la guerre contre Ngutte, nous avons fui de l’autre côté du Mbam ; à l’époque, des Njanti habitaient là-haut ; nous sommes des Bati de la plaine, nous ne savons rien. » Au village suivant, la même réponse. Nous fûmes donc d’autant plus surpris d’apprendre, à notre halte, que le chef avait déjà envoyé des hommes là-haut pour dégager le chemin menant à la hauteur où se trouvait son ancien village.

La déception fut grande lorsque le soldat que nous avions envoyé à leur suite revint nous annoncer : on pouvait bien monter jusqu’à l’ancien village, mais ensuite il n’y avait plus moyen de continuer ; on se trouvait devant la haute paroi rocheuse verticale que nous voyions au-dessus de nous depuis la tente. Nous étions très tristes, car à quoi pouvait nous servir la seule hauteur du socle ?

Tout à fait incidemment et sans arrière-pensée, nous envoyâmes un peu de tabac au très vieux chef, qui avait depuis longtemps transmis sa dignité et ses fonctions à son fils ; au même moment, un homme d’un village voisin, sans doute ennemi de longue date, confia tout secrètement au soldat : « Le jeune chef et tous ses gens vous mentent ; là-haut, il y a de bonnes choses à manger, et ils vont souvent en chercher. » Alors commença, dans le dos du jeune chef, une négociation secrète avec les anciens du village ; le soir, on en était arrivé au point où l’un d’eux déclara : « Oui, il existe un chemin jusqu’à la pointe la plus haute. Nous y cueillons des fruits doux sur les arbres et attrapons les grosses mouches qui ont si bon goût ; je connais le chemin, je veux bien vous guider. »

Le lendemain, le jeune chef lui-même s’était résigné à son sort et monta avec nous sur la montagne, d’abord par un bon sentier très fréquenté, à travers une forêt dense.

D’immenses blocs rocheux gisaient partout ; nous remontions un cône d’éboulis constitué par les débris de la paroi escarpée. De très nombreux palmiers à huile poussaient dans la forêt, ce qui expliquait aussi le bon chemin. Après une heure et demie de montée soutenue, nous atteignîmes la hauteur du socle - environ mille mètres - et trouvâmes, parmi d’innombrables palmiers, les ruines de l’ancien village.

De là, il semblait réellement impossible de continuer : devant nous se dressait la paroi blanche, sillonnée de milliers de minces rainures, d’une raideur presque surplombante. Mais le guide obliqua sur le côté ; dans ce qui n’était guère qu’une fissure un peu élargie par l’érosion, nous grimpâmes quelques minutes le long de la pente abrupte, posant prudemment un pied devant l’autre et nous tenant à l’herbe qui poussait dans la fente. Bientôt, la tour se montra par un côté moins raide, où remontait un ravin boisé. Mais, en même temps, nous découvrîmes la face orientale de tout le massif, ses parois rocheuses blanches et nues se dressant à la verticale au-dessus de la plaine noyée de brume. Puis la montée reprit ; nos dix hommes se frayaient maintenant un chemin à coups de couteau et à mains nues dans les broussailles épaisses ; c’était une rude besogne. Nous atteignîmes une petite avancée de roche nue et aperçûmes le village, la tente ; nos gens, transportés de joie, agitaient leurs chemises et criaient vers le bas. Vint ensuite la dernière montée raide, à travers l’herbe courte, sur d’immenses rochers. Et enfin, nous étions en haut, tout en haut ! Tout le pays montagneux était étalé comme une carte ; nous distinguions des vallées peu profondes, en forme de cuvettes, entre des chaînes aiguës, et les sommets tout autour, sur le pourtour ; un seul, celui le plus au nord-ouest, paraissait encore plus haut que le nôtre, qui atteignait presque mille quatre cents mètres. Un vent merveilleusement frais

passait dans les couronnes claires des arbres bas aux branches largement étalées, qui avaient poussé dans les fissures du rocher. Nous restâmes assis un moment, simplement heureux et un peu fatigués, à contempler le relief accidenté à nos pieds.

Puis le travail ne manqua pas, et nous finissions tout juste lorsqu'il fallut, à trois heures, songer à redescendre. En bas nous attendaient deux grands chefs : celui de Gion, un Wute, et celui de Goro, un Bati nommé Ndenge. Franz le connaît depuis le temps où il était soldat et sous-officier. Il s'est proposé pour nous guider durant les prochains jours et se montre fier de pouvoir nous faire voir son pays et nous l'expliquer.

Messee, le 7 décembre 1912

Nous avons fait les deux tiers du tour de tout ce fabuleux massif et nous approchons du Mbam. Avant-hier, nous sommes montés pour la deuxième fois, sur le sommet aigu le plus méridional, par une ascension presque plus difficile encore, sur un sol qui glissait, des éboulis et de l'herbe lisse où le pied ne trouvait aucune prise. La plupart du temps, il fallait avancer à quatre pattes. Pour comble de malheur, nous avons aussi eu un épais brouillard pendant la montée. Le guide, qui ne s'y retrouvait pas lui-même, m'a d'abord entraînée, puisque j'étais en tête, sur deux sommets secondaires dont il m'a fallu redescendre un bout, avant de pouvoir poursuivre vers le sommet principal.

Là-haut, nous étions au-dessus des nappes de brouillard qui, jusqu'à midi, couvrirent toute la plaine ainsi que le socle du massif. Seules les chaînes sommitales émergeaient, elles-mêmes encore voilées de temps à autre par les voiles humides qui passaient et nous enveloppaient aussi complètement pour quelques minutes. De là, nous voyions nettement l'ancienne ville de Ngaundere ou Ngandelle, connue par les descriptions de Morgen,

devant laquelle il a combattu comme allié de Ngilla et de Ngutte, et où il a même été blessé. Elle occupait réellement une position presque imprenable, et l'on peine à croire que les assaillants aient seulement pu atteindre la hauteur montagneuse. Un seul ravin y mène, il est vrai couvert d'une forêt si dense que les défenseurs ne pouvaient y faire rouler des pierres. En descendant, nous avons traversé un de ces ravins densément boisés dont l'enchevêtrement cachait des centaines de palmiers à huile.

Il existe dans ces contrées un mélange bigarré de peuples, provoqué par les guerres des Wute. Autrefois, les Njanti étaient les véritables habitants des montagnes ; les Bati et les Fuk vivaient dans la plaine entre le pied oriental du massif et le Sanaga, les Balom immédiatement au bord du Mbam. Tous ont maintenant été brassés et dispersés, et quelques villages wute se trouvent encore éparpillés parmi eux, demeurés ici même après l'établissement de la domination allemande. Seuls les Bati se sont assez bien regroupés depuis trois ans sous leur chef Ndenge.

Le père de celui-ci, un petit chef indépendant, avait été tué par Ngutte ; le garçon avait grandi en captivité. Très tôt, il comprit que seul le Blanc, avec sa puissance supérieure à celle des Wute, pouvait l'aider. Il devint soldat, caporal, sous-officier, chef de poste autonome, toujours avec cette seule pensée : si je me distingue, si je prouve qu'on peut compter sur moi, les Blancs me croiront et me rendront plus tard mon pays et mon peuple. Il servit huit ans dans la troupe de protection, puis exposa sa cause et atteignit réellement son but.

C’est un plaisir d’avoir affaire à ce Nègre, qui fait le plus grand honneur à l’éducation reçue des officiers allemands. Il n’a pas, comme Njoja, un esprit si exceptionnel pour un Nègre ; mais il possède une énergie tenace, une raison calme et claire, ainsi que des manières toujours modestes, et pourtant assurées. Il fait en tout cas un contraste agréable avec certains produits des missions. À mes questions sur le nombre apparemment si décroissant des Wute, il me raconta que ceux-ci avaient toujours été peu nombreux, autrefois à peine davantage qu’aujourd’hui. Leur forte supériorité et leur marche victorieuse à travers toutes les basses terres du Sanaga s’expliquent par le fait qu’un groupe important était toujours réuni sous un chef suprême, tandis que tous les autres - Bati, Njanti, Fuk et Balom - vivaient sans liens et sans organisation. Les Wute pouvaient facilement prendre les villages les uns après les autres, parce qu’aucun membre du même peuple, aucun village voisin ne venait en aide aux attaqués. Et tous les soumis devaient servir à la guerre ; un seul Wute commandait ainsi jusqu’à cent guerriers d’une autre tribu, et les derniers soumis étaient envoyés au premier rang avec cette menace : « Si vous ne vous montrez pas braves, mais prenez la fuite, nous qui nous tenons derrière vous, nous vous tuerons tous sans exception. » Cela portait ses fruits. Avec de telles perspectives, on préférait tout de même marcher contre l’ennemi désigné, auprès duquel on pouvait peut-être sauver sa vie.

Ainsi s’expliquent aussi les immenses armées wute, fortes de deux mille guerriers parfois, que Morgen et Dominik ont vues et décrites. Très peu d’entre eux étaient de véritables Wute. Ndenge dit : « Aujourd’hui encore, malgré tous ceux d’entre nous qui ont été tués ou vendus, nous, les Bati, sommes beaucoup plus nombreux que les Wute ; et autrefois, nous étions



Village wute.

encore plus nombreux ; mais les Wute nous ont tous soumis parce que nous ne nous sommes pas unis pour nous défendre. »

Jusqu'à notre passage du Mbam, Ndenge restera l'intendant de notre voyage, et l'on ne pourrait en imaginer de meilleur. Ici, chez les Balom un peu querelleurs, il est très agréable d'avoir en lui un intermédiaire qu'ils connaissent et respectent. Sans raison, les villageois frappent nos boys et nos porteurs, et il s'ensuit naturellement un vacarme épouvantable. Le sentiment d'avoir un soldat avec nous m'est maintenant très agréable, le soir, au moment de m'endormir.

Je tiens tout de même à mentionner que Ndenge, qui connaît très bien les Peuls et Tibati pour avoir vécu de longues années à Banjo, nous a dit l'autre jour en riant : « Je ne crois vraiment pas que le vieux Djidda, qui a déjà reçu plus d'une gifle dans sa vie, ait lancé la lance ; et je crois encore moins à l'histoire de l'homme de Ngaumdere. Songez qu'il habitait à Tibati un lamido nommé Abo, destitué par les Allemands et maintenu dans une demi-captivité. Il a essayé de vous faire assassiner par un homme de confiance, parce qu'il savait que le lamido actuel, Hamasamwu, aurait alors été déposé, et il espérait reprendre ainsi le pouvoir. Cela lui a échappé. Mais six semaines plus tard, Hamasamwu est mort subitement, avec des symptômes qui ressemblent à ceux d'un empoisonnement. Et aussitôt, Abo a été proclamé lamido. Je suis convaincu qu'il est responsable du jet de lance comme de la mort de Hamasamwu ; on le connaît pour un homme qui ne recule devant aucun meurtre. » Peut-on croire que, dans les questions de psychologie nègre, le Nègre soit le plus perspicace ? Son interprétation ne paraît pas si invraisemblable.

Au village des Pygmées, le 10 décembre 1912

Ainsi, ces vestiges d’une humanité antérieure existent encore ici aussi. Ils ne se sont pas seulement cachés dans les immenses forêts vierges du sud du Cameroun, mais aussi dans les forêts presque inaccessibles des sommets de ce massif. Hier déjà, dans le village balom de Djinga, on nous avait raconté que les meilleurs guides pour notre dernière course en montagne, sur le puissant Jandjom, seraient les « gens de petite taille » qui avaient autrefois habité là-haut, au sommet, mais vivaient maintenant au pied du massif, dans un village de culture, comme sujets du chef de Njansa. Nous étions naturellement très impatients, et, à notre arrivée, notre première question porta sur les « gens de petite taille ». Nous nous étions préparés à une affreuse vision d’êtres difformes aux têtes énormes ; aussi fûmes-nous agréablement surpris de trouver dans ces Pygmées des êtres humains certes très petits, mais parfaitement proportionnés, qui ne peuvent toutefois prétendre en aucune manière à la beauté nègre qui nous est maintenant si familière et paraît aller de soi. Il y a quelque chose de tordu et d’émacié dans leurs petits corps étroits : le ventre est saillant, les reins sont trop creusés, les bras et les jambes sont minces et faibles ; ils ont pourtant des pieds et des mains bien formés, avec des doigts effilés et fins. Le cou est court, la tête large et ronde, et chez certains d’entre eux, le nez aplati a quelque chose de simiesque. Mais l’ensemble de la silhouette est si bien proportionné qu’au premier regard on ne ressent pas autant l’impression de leur étonnante petitesse.

Il y a dans ce village cinq hommes, une vieille grand-mère, deux femmes et six enfants. Leur chef, le plus âgé d’entre eux, a trois enfants avec l’une des femmes.

Dans d’autres localités, tout autour du pied du massif, il vivrait encore plusieurs de ces nains, en petits groupes.

D’après la vieille femme, mère des deux jeunes femmes et dont les souvenirs remontent naturellement le plus loin, les « gens de petite taille » habitaient autrefois dans des grottes creusées par l’érosion dans le granit du massif ; ils se nourrissaient de baies, de racines, de noix de palme et surtout du produit de la chasse ; les hommes semblent être d’excellents archers : ils manient leurs grands et puissants arcs avec beaucoup d’adresse et adoptent une position très particulière de la main et des doigts, qui plongea nos Wute et nos Tikar, et même les Bati, dans le plus grand étonnement. Leurs pointes de flèches en bois dur sont extrêmement acérées et munies de barbelures.

Autrefois, ils cuisaient leurs aliments dans de petites fosses creusées dans la terre ; à notre demande, ils nous en ont fait la démonstration. On dépose d’abord quelques très grandes feuilles solides dans la fosse, profonde de vingt centimètres ; on y met ensuite les aliments et l’eau, puis on recouvre le tout d’une autre feuille. Une grille de branches fraîchement coupées et une seconde couverture de feuilles supportent la couche de terre qui recouvre la fosse. On allume un feu par-dessus et, après quelque temps, on entend bouillonner et cuire dans le trou. Lorsque le bruit s’éteint peu à peu, l’eau s’est évaporée et les aliments sont cuits ; on les retire et on les mange.

Le père du chef actuel de Njansa, qui habitait au pied du massif, est monté sur la montagne, probablement en fuyant les Tikar de Ditam ou les premiers Wute ; il y a trouvé les Pygmées et les a emmenés avec lui. En captivité, ils ont appris à construire des maisons et à cultiver la terre ; ils ont eu des enfants en bas,

et c’est pourquoi, selon les gens de Njansa, ils ne s’enfuient plus. Ils habitent maintenant seuls dans un petit village, strictement séparés des autres Nègres, et cultivent le millet, le maïs, les pommes de terre et même le coton, comme tous les habitants de ce pays. Aux yeux de leurs voisins, les Pygmées passent pour particulièrement intelligents, presque pour des sorciers. Ne sont-ils pas les seuls que le vieux Ngutte n’ait ni repoussés au-delà du Mbam ni capturés ? « Ils possèdent un charme qui leur donne l’apparence de troncs d’arbres ; tout homme de grande taille passe tout près d’eux sans les voir. » Et les grands personnages viennent les trouver pour qu’ils leur préparent des remèdes efficaces, des charmes d’amour et de fécondité.

Nous avons mesuré ces petits êtres contre les mâts de notre tente : le plus grand des hommes mesure cent cinquante centimètres, le plus petit cent quarante ; les femmes ne sont pas plus petites. Nous les avons photographiés sous tous les angles et leur avons fait dire tout ce qu’ils savent encore de leur tribu ; c’est bien peu. Mais nous pouvons nous estimer heureux d’avoir seulement appris leur existence, par un pur hasard.

Malheureusement, ces Pygmées affirment avoir oublié leur ancienne langue ; ils sauraient seulement qu’ils en possédaient une autrefois, et parleraient maintenant le jandjom, un dialecte du balom. Mais les Bati et les Balom disent que, dans les lamentations qu’ils font pour leurs morts, ils se servent d’une langue qu’eux ne comprennent pas, et gardent ces chants et ces cérémonies jalousement secrets. Ah, les morts ! Si seulement nous pouvions en trouver un pour rapporter un crâne chez nous ! Nous avons promis des trésors aux nains, ainsi qu’aux Bati et aux Balom,

s’ils nous en procuraient un. Mais leur réponse unanime est : « C’est impossible ; lorsque l’un d’eux meurt, les membres de sa tribu portent le mort au plus haut sommet du Jandjom et, de là, le jettent dans un ravin profond et inaccessible. » Franz est monté sur ce sommet et a vu qu’aucun chemin ne mène dans la fente entre deux tours rocheuses.

Djinga, le 12 décembre 1912

Le dernier soir à l’est du Mbam. Il fait déjà tout à fait nuit, mais Franz n’est pas encore revenu du fleuve, jusqu’auquel il voulait faire des relevés cet après-midi, pour que nous puissions avancer rapidement demain matin. De l’autre côté, le travail s’arrête, car autrement nous n’atteindrions pas Bamum et la côte assez tôt. Il n’y aura plus alors que la marche du retour, aussi vite que possible.

Étrange sentiment que de savoir que le travail dans ce pays est maintenant réellement terminé ; terminé seulement, je n’ose pas dire achevé : je sens encore trop bien tant d’insuffisances, je connais tant de choses qui pourraient encore être faites pour atteindre un véritable achèvement. Mais une chose est bonne : il ne nous manque rien qui doive encore absolument être fait ; et le voyage des dernières semaines y a beaucoup contribué. Maintenant commence autre chose, un travail que je crois plus difficile et plus laborieux. Il faut examiner, classer, vérifier et comparer le grand amas de matériaux de construction que nous avons réunis dans un certain désordre ; puis il faudra bâtir.

Voilà dix mois et demi que nous travaillons dans « notre pays » ; il nous est devenu si familier, tout nous y paraît si naturel, que nous avons du mal à

nous représenter comment, à l’époque où nous avons franchi le Mbam, nous parcourions ces lieux avec des yeux étrangers, comment tout nous semblait si vide, comme l’image même d’une mauvaise carte sous laquelle on peut imaginer tout et rien. Comme les espaces vides se sont maintenant remplis pour nous ! Des mauvais traits d’une carte et des récits confus est né pour nous un pays coloré, au-dessus duquel le ciel varie entre nuit et jour, brume et clarté, chaleur accablante, tempête furieuse ou légère fraîcheur nuageuse ; un pays qui change de vêtement, passant du noir et jaune brûlé, par le chatoiement rose, au vert qui devient toujours plus profond, plus bleu, puis enfin plus brun. Nous connaissons toutes ses montagnes avec leurs forêts et leurs rochers, ses fleuves vivants, les hommes attachés à sa terre et tout ce qu’ils en tirent et en façonnent. Nous avons peine à croire que chacun, chez nous, n’ait pas de notre pays la même représentation vivante.

Maison d’étape de Kumojascha, le 18 décembre 1912

Nous avons décidé de prendre toutes les difficultés, toutes les fatigues de cette marche forcée du retour par leur côté gai et comique. Car, sinon, nous ne nous en sortirions pas. Des chemins qui s’appellent « grande route » et qui n’ont pourtant que quelques décimètres de large, passent sur les souches et les pierres et sont envahis par une herbe haute et coupante ; des cours d’eau presque infranchissables qui rugissent sur les rochers ; des porteurs malades qui restent en route ; des difficultés de ravitaillement, et, pendant ce temps, la conscience permanente qu’il nous faut nous hâter, nous hâter, pour emballer correctement sur la côte les collections restées à Bamum et tout ce que nous rapportons en plus, tout en arrivant à temps pour le vapeur.

Si nous restons maintenant en bonne santé, nous y parviendrons ; sinon… Mais nous avons pu mener à bien notre travail au-delà du Mbam, et, pour cela, on peut bien s’imposer quelque peine.

Pour commencer, nous n’arrivions pas à franchir le fleuve. Notre dernier cheval se serait certainement noyé, car le passage se trouvait entre des rochers, au pied d’une chute d’eau, et le passeur avoua n’avoir encore jamais fait traverser un cheval. Il nous fallut donc d’abord marcher une journée vers l’amont pour trouver un meilleur passage. Même là, ce fut encore assez difficile, et nous crûmes le cheval perdu, car, dans leur ardeur à pagayer, les passeurs projetaient sans cesse de l’eau sur la tête de l’animal qui nageait à côté de l’embarcation.

La question des porteurs causa aussi de nouvelles difficultés : il nous en fallait quatre de plus, parce que nous voulions faire transporter notre chef des porteurs Mbo, tombé malade. Le chef du village était tout disposé à les fournir ; mais à peine en eut-il dit un mot à ses gens que l’on vit soudain toute la population s’enfuir dans toutes les directions, rapide comme le vent. Il trônait dans une majestueuse solitude sur son lit de raphia, au milieu de la place du village. Trois de nos hommes passèrent alors des heures à chasser avec lui à travers les champs de millet, jusqu’à ce qu’ils eussent attrapé quatre hommes qui, maintenant qu’ils sont embarqués dans l’aventure, se révèlent d’excellents porteurs pleins de bonne volonté.

Sur la rive occidentale du Mbam, nous rencontrâmes de nouvelles difficultés ! Il n’y avait pas moyen d’obtenir des porteurs, nous n’avions pas assez à manger, et les gens prétendaient que le chemin que nous voulions prendre n’existait plus, qu’il était impraticable et inhabité. En vérité, il n’avait simplement pas été

dégagé de ses hautes herbes, et le chef mentait pour nous faire prendre un autre sentier nettoyé, qui nous aurait imposé un détour de trois jours. Nous avons tout de même suivi le chemin que nous avions choisi, en reprenant, par endroits, cette lutte désespérée contre l'herbe haute où l'on ne passe qu'à pied. Le premier jour, nous arrivâmes dans un charmant petit village, dont les cinq maisons s'alignaient en demi-cercle sous les branches largement étalées d'un arbre immense, au tronc clair et aux feuilles jaunes. Les gens étaient aimables et serviables ; ils n'avaient encore jamais reçu de Blanc dans leur village. Bientôt, les feux de camp crépitèrent tout autour de notre tente, car notre caravane, qui compte soixante-quinze personnes avec la suite des porteurs, des boys, du soldat et des chefs, ne pouvait naturellement pas loger dans les cinq minuscules maisons à toit en coupole.

Vue de l'extérieur, la forêt paraît maintenant d'une beauté splendide. Pour les grands arbres puissants, toujours alimentés par les eaux souterraines, ce n'est pas le début des pluies, mais celui de la saison sèche qui marque le renouveau. Partout surgissent maintenant les jeunes pousses, non pas vertes comme celles du sous-bois et des arbres de savane après la première pluie, mais rouge ardent, jaune clair, couleur de rouille, gris tendre : le reflet des rayons colorés du soleil. Sur le fond sombre, d'un vert profond, de l'ancienne forêt au feuillage dense, cela repose comme un voile lumineux et multicolore. L'herbe est jaune clair, dure et cassante ; aujourd'hui, nous avons traversé la première étendue noircie par le feu. Tout nous rappelle la marche de Dschang à Bana et à Bangangte. Cela fait maintenant un an.

Jusqu'à hier après-midi, nous avons constamment cheminé dans le pays plus bas, à seulement sept cents mètres d'altitude ; le dernier jour,

nous étions toujours entre des montagnes de granit isolées et dégagées, que le plateau de Bamum a envoyées très loin en avant. Toutes les dépressions, larges, plates et souvent marécageuses, sont parsemées de petites palmeraies à huile très denses ; mais, dans cette région basse où les palmiers raphias sont rares, elles doivent fournir, outre l'huile, beaucoup de vin de palme, ce qui diminue considérablement leur valeur économique : tous les régimes se dessèchent sur l'arbre entaillé. Le pays paraît toutefois peu peuplé, du moins près du chemin.

Mais ce matin vint la montée vers le plateau, une pente raide d'environ deux cents mètres. En haut, nous atteignîmes une vaste étendue très ondulée ; d'immenses blocs de granit affleuraient entre les herbes à demi brûlées ; le chemin continuait à monter doucement, si bien que nous nous trouvâmes bientôt à plus de mille mètres. Et soudain apparurent la roche volcanique, la terre basaltique d'altération d'un rouge soutenu et, en même temps, les habitations. Partout sur les hauteurs, maintenant tout à fait uniformes et rectilignes, on aperçoit les plantations de plantains autour des maisons rouges à toit en coupole, les champs de maïs et de patates douces, et quelques hauts palmiers à huile isolés. À exactement une forte journée de marche de la capitale se trouve le premier domaine rural d'un « dji », un grand du pays.

Bien que nous ayons gardé un bon souvenir de Bamum et de toutes ses constructions grandioses, l'immense maison produisait un effet saisissant, d'une beauté princière : ses puissants murs rouges, hauts de six bons mètres, étaient précédés d'une galerie indépendante de troncs blancs dénudés soutenant le toit ; une frise d'animaux artistement réalisée en faisceaux d'herbe noire et blanche atteignait presque la hauteur d'un homme, et deux toitures en coupole couronnaient l'ensemble. Les deux rangées de maisons des femmes, propres et plus basses,

fermaient le tableau à droite et à gauche. Aucun autre ensemble d’habitations au Cameroun n’est aussi parfait, aussi noble et aussi pittoresquement ordonné qu’une telle concession de dji. Nos Tikar, dont la plupart ne connaissaient pas encore Bamum, étaient complètement pétrifiés. Muets, ils se tenaient devant ce qui leur semblait un palais de conte de fées ; ce n’est qu’après quelques minutes que sortit, bref et saccadé, le cri d’admiration de tout Nègre : « Ah, ah, ah ! »

Et ces champs tout autour ! Des étendues cultivées aussi vastes et d’un seul tenant, nous n’en avons guère vu à l’est du Mbam, sauf près de Tibati, là où chacun cultive lui-même son petit champ. Ici, comme chez nous, c’est à la campagne, dans les grandes et les petites exploitations, que l’on produit les vivres pour la grande ville ; car, à Fumban, vingt mille personnes veulent manger chaque jour, et les champs et les plantations de plantains compris dans les limites de la ville n’y suffisent pas, loin de là. Les immenses marchés où se réunissent, deux fois par semaine, des milliers de personnes assurent les échanges. Aussi familier que cela puisse paraître à nous, Européens, j’ai pourtant le sentiment que ces conditions ont quelque chose de malsain pour l’Afrique ; et, de fait, la concentration d’une aussi grande partie de la population en un seul lieu n’est que le vestige des guerres menées contre les Peuls pendant des générations.

Fumban, le 20 décembre 1912

Bamum est vraiment le couronnement de tout ! Nous sommes de nouveau comme ensorcelés par le charme indescriptible de cette ville, grande et pleine de vie par la seule force et la seule volonté des Nègres, et qui produit ainsi une impression si entière d’unité et de cohésion. Ici, le chef nègre est le prince et le maître

du pays ; le Blanc est un hôte très honoré, ni plus ni moins.

Du point de vue de cette unité, c’est une chance que la station agricole de Kuti se trouve à une journée de marche d’ici, et que le fonctionnaire qui y représente le gouvernement allemand à Bamum ne vienne lui aussi ici qu’en visite pour quelques jours. La station militaire de Bamenda est à cinq journées de marche. Tant mieux ! Car les soldats à l’exercice, leur attitude souvent insolente, la vermine des femmes de soldats et des boys seraient insupportables ici.

Njoja nous a de nouveau réservé des surprises ; l’esprit toujours en éveil de ce Nègre remarquable crée sans cesse du nouveau et incite ainsi les nombreux habitants de son entourage à l’imiter. Dernièrement, il a installé tout autour de la périphérie de la ville, près du fossé, de petites fermes d’élevage où l’on élève et soigne différents animaux avec une attention tout à fait inouïe chez des indigènes. Ici, une cour où l’on n’élève que des poules ; une autre pour les chèvres ; une pour les moutons ; une pour les porcs. Il a toutefois abandonné ses précédentes tentatives d’élevage bovin, peu fructueuses parce que les Bamum connaissent mal cette branche de l’élevage. Il a confié son troupeau à la station agricole de Kuti, afin que ses bergers y apprennent à s’occuper des bovins.

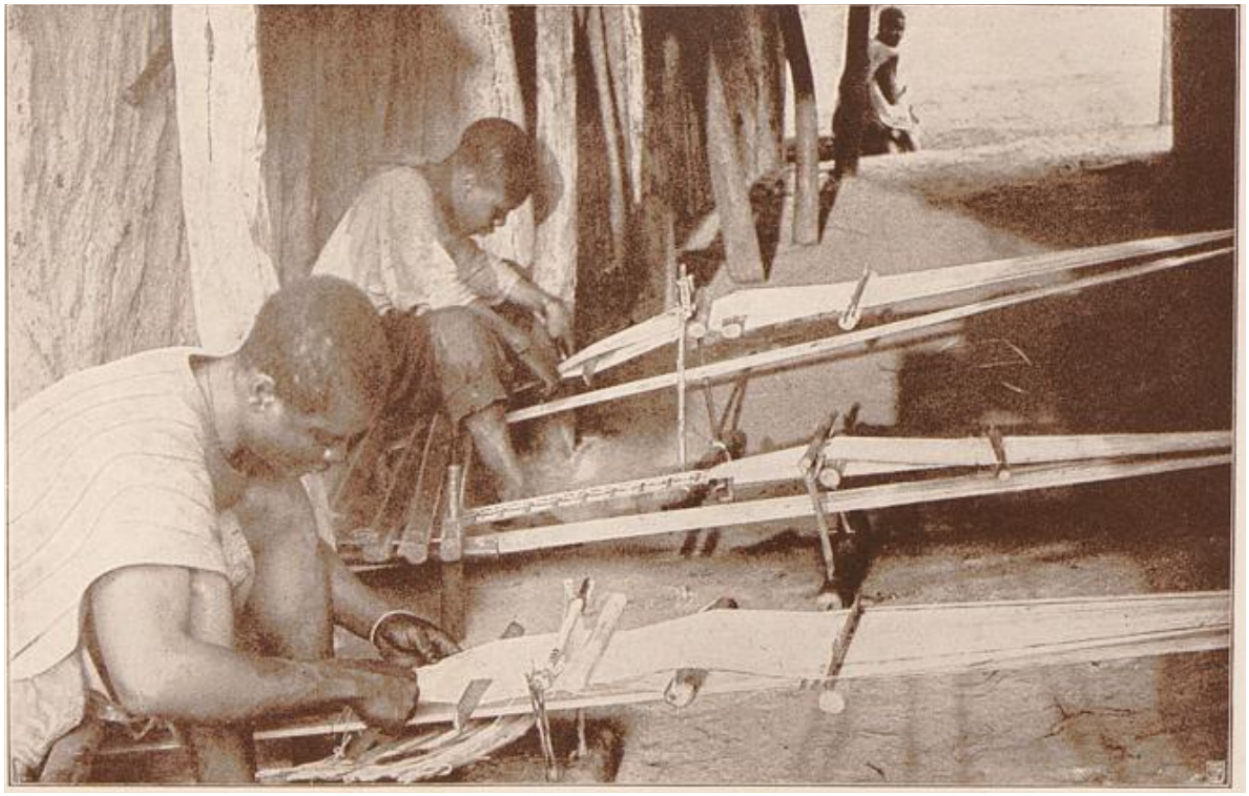
Et sa dernière véritable réalisation est la création d’un grand atelier de tissage et de teinture qui lui appartient. « Je ne veux pas que mes gens restent ici à ne rien faire et à boire du mimbo ; je leur apprends à travailler. »

Hier, juste après notre arrivée, Franz est allé chez

Njoja ; vers le soir, le chef m’a rendu visite ; l’heure passée à converser avec cet homme réellement intelligent et distingué a de nouveau été un vrai plaisir. Nous avons maintenant aussi, de sa propre bouche, la confirmation que ses ancêtres sont venus ici de la ville tikar de Bamkin, accompagnés de très peu de gens ; qu’ils se sont rendus maîtres des habitants du pays et ont adopté, après deux générations, leur langue et leur façon de construire les maisons ; en revanche, ils ont apporté du pays tikar la culture du coton, le tissage et l’art de fondre le bronze, qu’ils ont élevés ici à une perfection toujours plus grande. Ainsi, même ici, dans l’Afrique la plus noire, se vérifie le fait que le mélange de deux cultures bien développées conduit au plus haut accomplissement, au plus bel épanouissement.

Bamengang, le 26 décembre 1912

Bamum est derrière nous, avec sa splendeur colorée et ses impressions toujours nouvelles. Je n’oublierai jamais la dernière journée, lorsque Njoja nous a fait visiter son atelier de tissage : dans une vaste halle ouverte se trouvent deux longues rangées d’une bonne cinquantaine de ces petits métiers primitifs, où les fils sont tendus entre quelques baguettes et levés ou abaissés par une autre baguette, de manière à se croiser. Penchés en avant sur leur ouvrage, les tisserands déplacent les petits bois et font passer lentement et avec précaution leurs fuseaux d’un côté à l’autre, afin de former, avec les fils blancs et colorés, des motifs que Njoja a tous dessinés lui-même. Chaque tisserand passe sept mois d’apprentissage auprès du chef, qui a presque réinventé le métier et la technique du tissage oubliée des Bamum. Tout ce que l’élève produit pendant ce temps appartient à Njoja. Puis il retourne dans son village et travaille à son propre



Atelier de tissage bamum.

compte. Comme chez les Haoussa, l’étoffe tissée se compose de bandes larges de dix centimètres, que l’on coud ensuite ensemble pour former de grandes pièces.

Voir Njoja parcourir ainsi la halle de tissage, sa tête intelligente sur sa puissante silhouette drapée dans l’ample costume haoussa, l’entendre adresser un mot à chacun des ouvriers, louer, réprimander, ordonner à l’un de tendre davantage ses fils, renvoyer l’autre se laver les mains, reconnaître avec bienveillance chez un troisième l’exécution sans faute d’un motif difficile : c’était réellement merveilleux.

Il aménage maintenant de profondes fosses de teinture ; l’une est terminée ; si la teinture bleue à l’indigo y réussit, il en fera creuser plusieurs autres pour cinq autres colorants qu’il sait fabriquer. « Pourquoi mes gens porteraient-ils des étoffes de la factorerie et des Haoussa, puisqu’ils peuvent les faire eux-mêmes ? Le coton pousse chez nous, et bientôt nous saurons lui donner d’aussi belles couleurs qu’aux étoffes apportées par le Blanc. »

L’an dernier, il s’est établi un nouveau domaine rural de deux cents hectares. Cinq cents ouvriers ont défriché et cultivent les champs, et Njoja - paie ces ouvriers en argent comptant ! Un chef nègre qui paie ses ouvriers agricoles ! Cela paraît si incroyable que j’en douterais certainement si je ne l’avais appris d’une source absolument sûre. Depuis quatorze jours, le commerce au moyen des misérables cauris, dont cent comptaient pour dix Pfennigs, est interdit sur le grand marché de Bamum ; les tschindas du marché les confisquent impitoyablement. En remplacement, Njoja a fait venir des sacs de monnaie de cuivre et a établi dans son palais un bureau de change

où chacun peut échanger sa monnaie d’argent et de nickel contre ces petites pièces. Et les cauris ? « Mes gens les apportent à ces imbéciles de la brousse de Bansso et de Babessi ; ils les échangent contre des moutons et des chèvres, en payant très généreusement pour que tous acceptent les cauris. »

Si le chemin de fer est prolongé jusqu’à Bamum, il est tout à fait disposé à fournir beaucoup d’ouvriers, pourvu qu’il arrive vite dans son pays et qu’il n’ait plus à donner autant de porteurs. Car la question des porteurs est réellement grave pour Bamum, et elle cause bien des désagréments à Njoja. Les gens jettent tout simplement les charges sur le chemin et s’enfuient en groupes entiers. C’est presque un miracle que nous soyons arrivés jusqu’ici. Nous avons déjà dû laisser la tente en arrière - puisqu’il y a ici des maisons d’étape, cela ne pose pas de véritable difficulté - et tous les porteurs de réserve sont employés à pleine charge. Malgré cela, ce serait insuffisant si chaque lieu de halte ne fournissait pas quelques hommes d’appoint.

Mais, au fond, on ne peut pas tellement reprocher aux porteurs de s’enfuir : les étapes fixées par la station sont très longues, et la nourriture fournie dans les maisons d’étape est rare et mauvaise. Où sont les énormes pains fumants de Fufu, les plats de légumes, de poisson, voire de viande, du pays situé à l’est du Mbam, et surtout du pays tikar ? Ici, on reçoit des patates douces ou des bananes à cuire crues, sans même du bois pour les faire rôtir : après la marche, les hommes fatigués doivent encore aller en chercher eux-mêmes ! Et pour chacune de ces misérables rations quotidiennes, qui se composent parfois de seulement huit à dix bananes à cuire ou de trois livres de pommes de terre, on exige vingt Pfennigs.

Malgré leur longueur énorme et

les grands efforts qu’elles demandaient, nos marches ont été magnifiques ! Le premier jour, nous atteignîmes dès midi Kuti, la station agricole expérimentale du gouvernement, où l’on effectue surtout des essais sur le coton. Son directeur nous fit visiter toutes les installations, qui se sont bien développées en un an. La station a maintenant mis en culture quatre-vingt-dix hectares ; sept sont semés de coton de variétés très diverses, à différentes saisons ; le reste porte d’autres plantes, car on a rapidement constaté qu’une terre déjà cultivée est plus favorable au coton qu’un sol vierge. Pour chaque produit, on mène des essais soigneux avec différents modes de fumure, différentes dates de semis, en culture sur billons, en planches et sur terrain plat. C’était réellement un plaisir de voir comment on travaille ici, et l’après-midi ainsi que la soirée passés avec les messieurs de la station expérimentale furent merveilleux.

Vint ensuite une longue marche vers le Nun, frontière de Bamum. Le chemin nous conduisit entre les fabuleuses formations volcaniques du Bapit et du Nkogam, dont les formes, si abruptes dans leur ensemble, mais si douces et coulantes dans leurs lignes plus fines, nous saisirent presque par leur beauté après les massifs granitiques d’un caractère tout différent à l’est du Mbam. La traversée du Nun sur de très originaux radeaux de raphia construits comme des bateaux prit beaucoup de temps, car notre caravane compte maintenant plus de cent personnes.

Le chemin entre le Nun et Bagam est entièrement désert ; un seul village de gens de Galim récalcitrants, installés là de force, se trouve le long de la route largement dégagée ; partout ailleurs, ce ne sont qu’ondulations douces à perte de vue, couvertes d’herbe gris-jaune, ruisseaux fortement sinueux presque entièrement dépourvus de bordure d’arbres

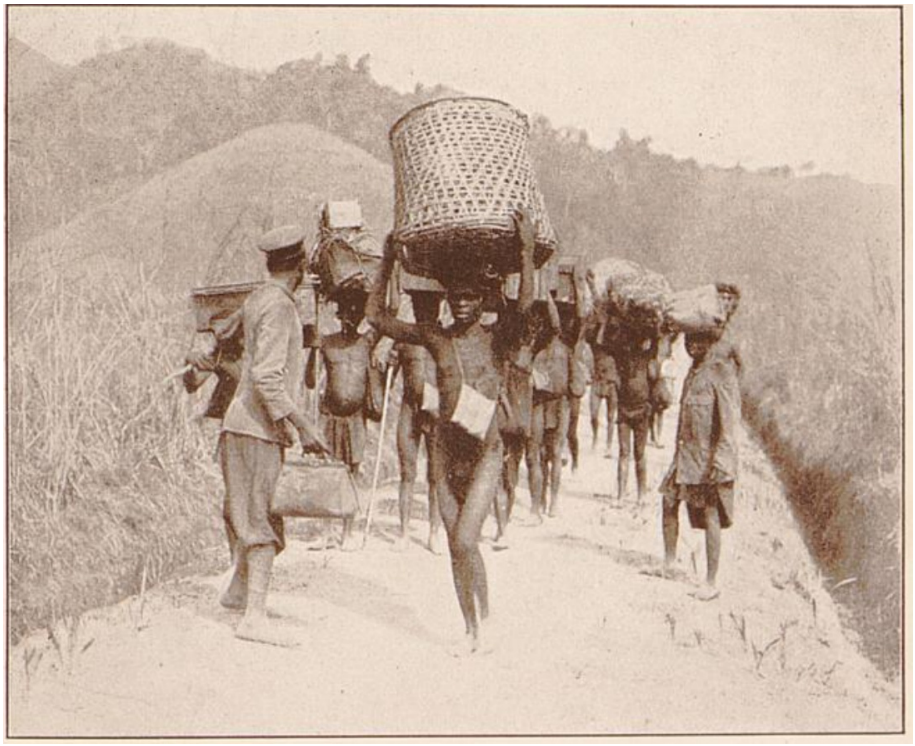
ou de fourrés de raphias, et quelques cimes pointues au-dessus de la hauteur uniforme des crêtes ; le sol est basaltique, rouge sombre, et couvert d'une épaisse couche de poussière fine qui se soulève en nuages, entre dans les yeux, le nez et la bouche, et que nous n'avons jamais trouvée dans les régions à sous-sol granitique.

Après cette solitude grandiose, mais triste, la région de Bagam fut une révélation. À perte de vue, le pays est un jardin fertile et cultivé. Les champs se succèdent, chacun entouré d'une haie d'arbres vivants ; d'immenses plantations de bananiers s'étendent ; chaque dépression est remplie du gris-bleu des fourrés de raphias ; et partout des maisons, encore des maisons, des milliers sans doute ! Depuis, cela s'est poursuivi ainsi : toujours une région richement cultivée à côté d'une autre. Tout au plus le chemin passe-t-il une fois pendant un quart d'heure dans l'herbe ; puis reviennent déjà les champs, les arbres, les nombreuses petites huttes. C'est le pays le plus riche en habitants et en cultures que nous ayons vu. Le sol est si bien utilisé que les gens ont renoncé à brûler l'herbe pour ne pas détruire leurs champs ; ils l'enfouissent à la houe et rendent ainsi la terre plus productive qu'elle ne pourrait jamais le devenir par l'apport de cendres. Les habitants des villages sont presque nus. Un petit pagne chez les hommes, avec un sabre ou un couteau-poignard, constitue tout l'habillement. Les femmes ne portent même qu'une ficelle autour des hanches. Tous sont joliment peints de bois rouge.

Demain, nous atteindrons Dschang, où cent vingt porteurs nous attendent pour poursuivre immédiatement la marche. Le dernier jour de l'année 1912, nous arriverons au chemin de fer, à Nkongsamba.



L’autrice.



Caravane de porteurs.

Maison d’étape de Melong, le 30 décembre 1912

La dernière soirée d’expédition, la dernière maison d’étape, pour la dernière fois les feux et les danses fantastiques de nos porteurs. Le riche pays de Dschang, où l’administration accomplit de grandes choses ; les montagnes déchiquetées qui bordent le plateau, avec leurs cascades rugissantes, leur forêt vert-noir et leurs formations rocheuses immenses ; la descente et la plaine herbeuse des Mbo, plate comme une table : tout cela est derrière nous. Derrière nous aussi, les marches énormes grâce auxquelles nous avons franchi cette longue distance. Demain midi, l’expédition sera terminée, lorsque nous atteindrons le chemin de fer.

Aujourd’hui, nous habitons encore une fois la maison africaine couverte de nattes, et, pour finir, ce pays se montre à nous dans toute sa splendeur. Depuis que nous avons quitté la surface unie de la plaine des Mbo, où les cours d’eau peu encaissés s’écoulent lentement à faible profondeur, et atteint les extrémités des coulées volcaniques du Manenguba, nous avons cheminé dans une forêt de palmiers, tantôt claire, tantôt fermée. Je ne gardais pas un tel souvenir de notre marche d’arrivée, il y a un an : ces milliers et ces milliers de hauts troncs élancés qui portent des couronnes rondes et ondoyantes ; aussi loin que porte le regard, le paysage de palmiers s’étend. L’herbe haute et jaunâtre, ou un sous-bois dense et enchevêtré aux masses de feuilles impénétrables, en remplit le fond. Le palmier lui-même domine tout et impose sa présence. Derrière se dresse, toute légère et vaporeuse, la puissante silhouette du Manenguba.

Duala, le 7 janvier 1913

Peut-on seulement se représenter, chez nous, l’effet que cela produit lorsque des gens qui ont erré pendant plus de treize mois dans la nature sauvage aperçoivent soudain, au milieu d’un

village nègre, un grand panneau peint en blanc, avec une inscription noire, exactement comme dans la vieille Allemagne, dans un jardin de promenade où l'on sert du café, sur lequel on peut lire en belles grandes lettres : « Vers la gare » ! Nous avons ri, ri ! C'était d'un comique irrésistible, ce panneau parmi les petites maisons de nattes, les palmiers et les bananiers. Et puis le chemin de fer, le télégraphe, le téléphone, et quatre employés noirs du chemin de fer parlant allemand, qui nous ont offert le soir, dans l'espoir d'un pourboire, une sérénade : « Allemagne, Allemagne par-dessus tout » ! Le plus beau fut d'observer nos gens à l'arrivée du train. D'abord cette joie curieuse, puis la stupeur qui leur coupe entièrement le souffle, et enfin cette constatation : « L'Allemand, c'est quelque chose de dangereux. »[1]

Voyager en chemin de fer est étrange lorsqu'on n'a fait que marcher pendant si longtemps ; dans le paysage qui défile, on voit tout avec tant de netteté, sans détails accessoires, parce qu'une chose se développe si rapidement et si logiquement à partir d'une autre. Mais cela demande une attention extrêmement soutenue ; si l'on pense même un bref instant à autre chose, on perd vite le fil et, tandis que l'on s'efforce encore de se rappeler un maillon, le suivant a déjà passé inaperçu. Comme on voyait et sentait nettement, pourtant, pendant cette descente, le glissement progressif dans une forêt vierge toujours plus lourde et plus sombre, dans une chaleur humide toujours croissante ! Après cela, la large nappe d'eau du Mungo paraissait fraîche et agréable sous la brise de mer de l'après-midi.

Le confort européen de Duala nous semble inouï, à nous autres sauvages venus de la brousse. Comme les maisons sont grandes et magnifiquement aménagées ! Les gens sont si élégamment vêtus,

[1] « L'Allemand est une chose dangereuse. »

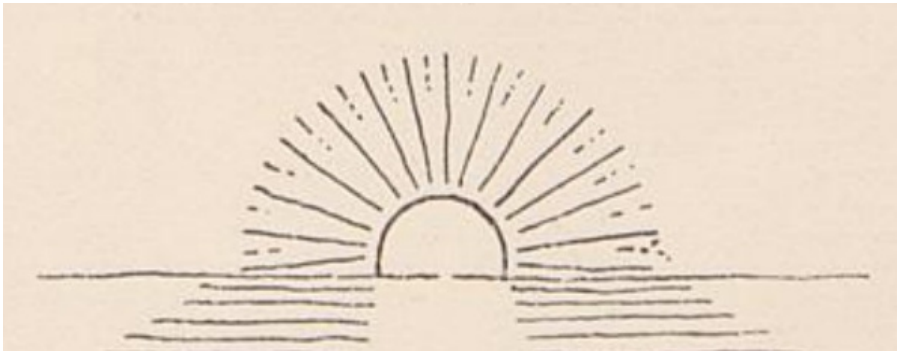
si civilisés dans leur conversation ! Les tables sont dressées comme chez des princes, avec porcelaine, verres, plusieurs couteaux et fourchettes ; et des aliments et des boissons rafraîchis à la glace ! Avec nos habitudes d'expédition, nous nous sentons honteusement frustes au milieu de toute cette culture.

Et pourtant ! Maintenant que je connais la vie libre et merveilleuse dans la nature sauvage, je ne voudrais pas vivre ici, sur la côte européanisée. De l'Afrique, on n'y a que les côtés désagréables : la chaleur effroyable, le danger de la malaria, des conditions de logement et de nourriture mauvaises en comparaison de l'Allemagne. Ce qu'elle a de beau - la liberté de vivre dans la grande nature, l'observation quotidienne de choses nouvelles et intéressantes - manque ici. En revanche, on y jouit de tous les mauvais côtés de la petite ville de chez nous. Il faut renoncer à la stimulation intellectuelle, à une véritable culture. Maintenant que je connais la grande liberté du voyage à pied, je dois soit rester en Europe, soit aller tout à fait dans la nature sauvage.

En haute mer, le 17 janvier 1913

L'alizé frais et vigoureux nous a saisis ; bien que le ciel et la mer soient gris et plombés dans la brume de l'harmattan, la lourdeur étouffante et oppressante a disparu. Et, avec elle, nous avons aussi surmonté la douleur que nous avait causée l'adieu au pays brûlant et ardent. Maintenant, nous avançons vers une vie nouvelle.

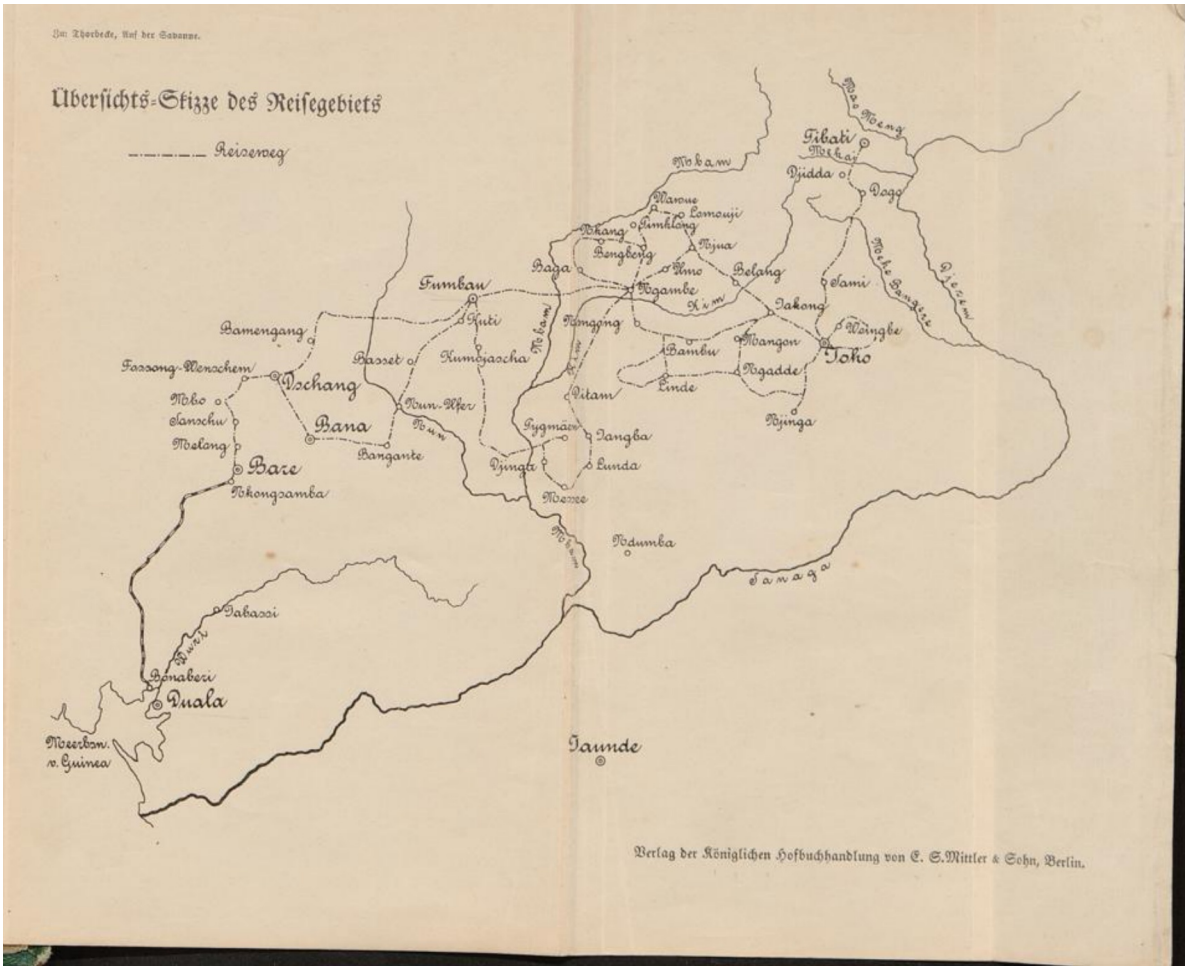
Notre navire progresse puissamment ; les milles glissent sous nous. C'est beau, merveilleusement beau, ce sentiment de se rapprocher à chaque heure de la patrie.



Imprimé à l’imprimerie royale de la Cour de E. S. Mittler & Sohn.

Berlin SW 68, Kochstraße 68-71.

Croquis d’ensemble de la région parcourue



Carte accompagnant Thorbecke, Dans la savane.

Les noms de lieux et de cours d’eau conservent leur graphie d’origine sur la carte. Les mentions descriptives se traduisent ainsi :

Mention sur la carte	Traduction française
Reiseweg	Itinéraire du voyage, indiqué par le trait discontinu mixte
Nun-Ufer	Rive du Nun
Pygmäen	Pygmées
Meerbus. v. Guinea	Golfe de Guinée

Éditions de la librairie royale de la Cour E. S. Mittler & Sohn, Berlin.

Annonces de l’éditeur

Éditions E. S. Mittler & Sohn, librairie royale de la Cour, Berlin SW 68.

Ce que l’Afrique m’a donné et pris

Expériences d’une colonisatrice allemande dans le Sud-Ouest africain.

Par **Margarethe von Eckenbrecher**. Sixième édition. Onzième et douzième milliers. Avec seize planches d’illustrations et une carte. Prix : 4 marks ; avec une reliure de bon goût : 5 marks.

« Nul ne refermera sans émotion le livre de cette femme intelligente et courageuse. La lecture en est si agréable et si instructive que l’on souhaite la plus large diffusion à cet ouvrage, qui donne une vive idée des débuts du soulèvement dans le Sud-Ouest africain. » - *Blätter für Volksbibliotheken und Lesehallen* [Bulletin des bibliothèques populaires et des salles de lecture].

Lettres d’une jeune Allemande du Sud-Ouest africain

Par **Clara Brockmann**. Avec de nombreuses illustrations sur seize planches et une carte. Prix : 4 marks ; avec une reliure de bon goût : 5 marks.

« Les femmes, en particulier, s’intéresseront vivement à ces lettres, car les chapitres “Quels métiers féminins s’offrent dans le Sud-Ouest ?” et “Comment s’habille-t-on dans le Sud-Ouest ?” abordent des questions qui leur sont avant tout destinées. » - *Deutsche Kolonialzeitung* [Journal colonial allemand].

Là où passait autrefois le pied du guerrier

La vie fermière dans le Sud-Ouest après la guerre.

Par **Maria Karow**. Deuxième édition remaniée. Avec de nombreuses illustrations et une carte. Avec une jolie reliure : 3 marks.

« Un nouveau livre original et unique sur le Sud-Ouest africain, et de surcroît écrit par une dame ! Voilà le livre dont nous avions besoin depuis longtemps pour donner à nos femmes et à nos jeunes filles une image claire et fidèle à la vie de l’existence dans le Sud-Ouest. » - *Hamburger Nachrichten* [Nouvelles de Hambourg].

Dans la brousse épaisse

Tableaux de voyage et de chasse en Afrique orientale allemande.

Par **Margarethe von Eckenbrecher**. Avec quarante et une illustrations et une carte. Prix : 4 marks ; avec une reliure de bon goût : 5 marks.

« Des descriptions extrêmement vivantes nous font découvrir le pays et ses habitants. L’ouvrage de Mme von Eckenbrecher est particulièrement propre à gagner à l’Afrique orientale, notamment, le public féminin. Les jolies illustrations complètent les descriptions de manière concrète et expressive. » - *Universum*.

Une Allemande dans l’intérieur de l’Afrique orientale allemande

Récit d’après des pages de journal par **Magdalene von Prince, née von Massow**.

Troisième édition. Avec seize planches d’illustrations et une carte. Prix : 4 marks ; avec une reliure de bon goût : 5 marks.

« Un livre intéressant, attachant et instructif, qui contribue bien davantage à la politique coloniale pratique que les traités les plus savants. Nos femmes devraient le posséder dans chaque foyer. » - *Vossische Zeitung* [Gazette de Voss].